

OPUSCULES

DE

S. VAN DE WEYER.

LONDRES :
IMPRIMÉ PAR R. CLAY, FILS ET TAYLOR,
BREAD STREET HILL.

CHOIX
D'OPUSCULES

PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

DE

SYLVAIN VAN DE WEYER.

PRÉCÉDÉS

D'AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

Première Série.

LONDRES:
TRÜBNER ET CIE.
1863.


UNIVERSITY
9 APR. 1948
OF OXFORD
INSTITUTION

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

DEPUIS longtemps nous nous sommes occupé de recueillir la collection complète des opuscules échappés à la plume de M. Van de Weyer. Cette tâche n'était pas facile : quelques uns sont tout-à-fait épuisés, d'autres, imprimés à petit nombre, sont devenus presque introuvables.

Le projet d'en donner une édition en un format uniforme, nous a d'abord été suggéré par deux écrivains dont les opinions font autorité en critique littéraire. L'un, M. Eugène Robin, traçant en 1841 le tableau de l'état de la littérature en Belgique, et parlant des hommes qui ont réussi à se faire un nom comme écrivains politiques, s'exprimait en ces termes :

" D'autres hommes, d'un esprit plus étendu, " s'étaient élancés dans la sphère plus élevée " de la philosophie, où ils cotoyaient la grande " politique. M. Van de Weyer est le plus " distingué d'entre eux.... On reconnaît dans " le peu d'écrits qu'il a publiés, les deux signes " certains de toute vocation littéraire, le style " et la pensée, la forme et le fond."

L'autre critique, M. A. Baron, recommandant, dans *l'Athenæum Français*, tout ce qu'a produit M. Van de Weyer à l'attention d'un éditeur Parisien, disait : " M. Van de Weyer n'est " pas seulement un homme d'état éminent qui " a fait ses preuves dans les circonstances les " plus épineuses ; il était un de nos meilleurs " littérateurs, avant d'entrer dans la carrière " diplomatique.... Dans ses trop rares opus-" cules, des pensées souvent profondes, toujours " justes, se revêtent d'un style à la fois vif et " contenu, piquant et discret, qui rappelle la " fine manière des derniers écrivains du 17me " siècle, et des premiers du dix-huitième, Fonte-" nelle, Lamotte, la Marquise de Lambert,

" Hamilton même. Il porte au rigorisme
" la pureté du langage et les scrupules de
" l'érudition ; et comme, sous ces deux rap-
" ports, sa conscience est inflexible pour lui-
" même, sa critique l'est également pour les
" autres. Deux ou trois de ses boutades en
" ce genre, la *Lettre sur Simon Stevin*, par
" exemple, sont de véritables chefs-d'œuvre."

Si l'on réfléchit que, depuis que ces opinions ont été émises, M. Van de Weyer a encore, à plusieurs reprises, exercé sa plume facile sur des sujets soit politiques, soit littéraires ou bibliographiques, et que, d'un autre côté, il a fréquemment cherché à garder l'anonyme, l'on comprendra combien il eût été à regretter pour les lettres que les productions si remarquables d'un écrivain qui fait honneur à la Belgique, et qu'il n'eût jamais songé à réimprimer lui-même, eussent fini par disparaître, comme tant d'ouvrages, même modernes, dont les Bibliophiles déplorent chaque jour la perte.

Nous offrons ici la première série de cette collection. Chaque opuscule est précédé d'un

avant-propos où nous indiquons les circonstances qui l'ont fait naître, et les jugements qu'en ont portés les meilleurs critiques. S'il faut juger les écrits par leur date, il importe aussi de savoir ce qu'en a pensé la critique contemporaine.

Nous mettons la date de chaque publication, et une pagination séparée, de sorte qu'on pourra, lorsque la collection sera complète, classer ces opuscules soit chronologiquement, soit par ordre de matière.

Notre but, en adoptant le mode actuel de publication, est de répandre dans chacune des séries, autant de variété que possible.

La *Lettre sur Simon Stevin* dont parle M. Baron, sera bientôt suivie de l'*Essai sur l'art d'être malade*, de l'*Essai sur les dangers de la lecture de Plutarque ;* du *Coup-d'œil sur la philosophie d'Hemsterhuis ;* des *Lettres sur la Révolution Belge ;* de l'*Essai sur l'Enseignement Universel ;* des *Dissertations sur le devoir*, et sur l'*Égotisme en Littérature, De l'Autorité et de la Petite Ville*, &c. &c.

D'autres opuscules, tels, par exemple, que les *Lettres sur les Ana* et *sur la Littérature de l'Exil*, auront pour les Bibliophiles de tous les pays un intérêt particulier.

O. D.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATUM.

Dans *l'Avant-Propos* de la *Lettre sur les Anglais*, &c. à la page 7, ligne 21, au lieu de *Jeannin*, lisez : JANIN.

RICHARD COBDEN,

ROI DES BELGES.

1862.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

A PEINE cette brochure fut-elle publiée de quelques jours, que tout le monde, en Angleterre comme en Belgique, reconnut M. Van de Weyer sous le pseudonyme de l'ex-Colonel de la Garde Civique qu'il avait pris dans la première édition, publiée à Bruxelles, et la deuxième publiée à Londres.

La *Saturday Review*, dans un charmant article, désigna l'auteur de manière à ne s'y pouvoir méprendre, et le nomma ensuite en toutes lettres. Cet exemple fut suivi par le *United Service Magazine* et par *The New Review*, qui ont consacré à ce pamphlet de longs et intéressants articles. Comme M. Van de Weyer n'a point nié la paternité de *Richard*

Cobden, nous commencerons par là le premier volume de la collection de ses Opuscules. On trouvera sous forme d'appendice un extrait des opinions de plusieurs journaux Belges et Anglais sur cette brochure qui a produit une si vive sensation.

Les lecteurs penseront sans doute avec le Journal *The Press* que " rien de plus exquise-" ment spirituel et de plus amusant ne se " pouvait écrire, et que le style de l'auteur a " toute la clarté et le brillant de celui de *Paul-" Louis Courier*, qui n'aurait pu exposer les " absurdités du grand apôtre du Libre-échange " avec une ironie plus délicate, et une logique " plus acérée et plus convaincante."

RICHARD COBDEN

ROI DES BELGES.

Il serait un bon petit roi,
Peu désireux de vivre dans l'histoire.
Laissant à l'étranger à défendre son droit,
Il dormirait fort bien sans armée et sans gloire.
Pour sabre il aurait son bâton,
Et pour couronne un bonnet de coton.
(D'après BÉRANGER.)

M. COBDEN, dans une lettre écrite de Midhurst, sous la date, non du premier avril, mais du 24, a daigné faire savoir à *l'Économiste*, et par *l'Économiste* à la Belgique, et par la Belgique au monde entier, ce qu'il ferait s'il était roi des Belges.

Midhurst est, sans doute, en Sussex, le gîte où "l'illustre apôtre du Free-Trade" (ainsi le nomme *l'Économiste*) se repose de son apostolat. Or,

Que faire en un gîte ?

Songer que l'on est roi! Cela est tout naturel,

quand on vient de traiter en quelque sorte d'égal à égal, aux Tuileries, avec celui qui s'est lui-même glorifié d'être un parvenu.

Si, au temps jadis,

> Le premier qui fut roi ut un soldat heureux ;

si, dans le siècle où nous sommes, trois trônes ont été occupés par de grands généraux enfants de la victoire, tous trois d'un républicanisme éprouvé, quoi d'étonnant qu'un homme qui, après avoir dans son enfance gardé les moutons, est parvenu, par une ténacité de volonté que j'admire, par une persévérance dans de fortes et solitaires études digne de tout respect, par des travaux qui eussent effrayé de plus hautes intelligences, à opérer une espèce de révolution sociale dont on a sans doute exagéré la portée, mais qui a sa valeur et son importance ; quoi d'étonnant, dis-je, que cet homme, transformant en sceptre sa vieille houlette, se figure qu'il a mission pour être pasteur d'hommes, et pour présider, couronne en tête, aux destinées des peuples ? A ses yeux, il ne faut plus, pour cela, être un *foudre de guerre*, comme nos trois républicains passés rois. Depuis que la royauté du coton a été proclamée et reconnue, ceux-là seuls qui l'achètent, le fabriquent et le vendent, ont un droit acquis à exercer toutes les préro-

gatives de cette nouvelle souveraineté, et se croient les véritables arbitres du monde.

Il ne faut point, d'ailleurs, pour rêver qu'on est roi, ou se mettre par l'imagination à la place de ceux qui le sont, une vanité bien désordonnée. Un mien ami, curieux scrutateur des petitesses de l'homme, soutient que nous avons tous au fond du cœur cette *orgueilleuse faiblesse.* Dans une dissertation *ad hoc,* écrite il y a tantôt trente-cinq ans, il a établi, constaté, prouvé,—savamment, pièces en mains, avec des *escadrons d'autorités* et un faisceau de faits tirés de l'histoire politique, morale et littéraire de tous les peuples,—que nous voulons tous être roi, ou quelque chose d'approchant ; que, comme le disait le chansonnier populaire de la France, d'une humeur égale à celle de Paul-Louis Courier :

Cette ambition n'est point rare,
Même ailleurs que chez les héros.
. . . .
A l'espoir du rang le plus beau
Point de cœur qui ne s'abandonne.
Nul n'est content de son chapeau :
Chacun voudrait une couronne ;

que c'est aux gens coiffés jadis du bonnet rouge, aux républicains incorruptibles, aux austères radicaux, aux démagogues le plus follement amoureux d'égalité, que cette envie prend sur-

tout ; que c'est dans des temps de commotions politiques, de conquêtes, de remaniements de la carte de l'Europe, que cette ambition effrénée s'empare de tous les esprits ; que, comme le constatait la faculté de médecine, à l'époque où Napoléon peuplait le monde de nouveaux rois, la France était pleine d'empereurs et de rois que Pinel et Esquirol mettaient tous leurs soins à faire redevenir *Gros-Jean comme devant ;* que ce besoin de régner se trahit jusque dans nos plaisirs, dans nos amusements privés et publics ; que, pour y satisfaire, nous avons institué le roi du festin, le roi des arbalétriers, le roi des ménétriers, le roi de l'arc, le roi de l'arquebuse, le roi de la basoche, le roi de la fève, etc., etc. ; qu'il n'est point d'homme politique, point de poëte, point d'écrivain, point de philanthrope, point de philosophe même, qui, tout en

Regardant à ses pieds les favoris des rois,

ne se soit, un jour, forgé une royauté imaginaire ; et que si, par hasard, il se rencontre, enterré aux champs, ou plongé dans l'étude, un homme intraitable qui, ne sachant ni commander ni obéir, déclare, comme le vigneron et l'helléniste Courier, "qu'il ne veut point être roi et qu'il évite soigneusement tout ce qui pourrait le mener là," cette exception, dont Paul-Louis fait lui-

même ressortir la rareté, confirme pleinement la règle.

Depuis, ces vues ont été confirmées par un philosophe aimable, qui, plein de candeur et de sincérité, nous a laissé pénétrer dans ces recoins du cœur où gisent, profondément cachées à tous les yeux, des infirmités et des faiblesses qu'on ose à peine s'avouer à soi-même. Le bon, le sage, le profond Sir James Mackintosh, dans les charmants Mémoires publiés par son fils, nous révèle que, dès l'âge de quatorze ans, il se figurait être empereur de Constantinople, distribuant à ses camarades de collège, dont il faisait ses favoris, places, honneurs, dignités, et accablant ceux qu'il n'aimait pas de tout le poids de son ressentiment impérial. Cette fantaisie ne l'a jamais tout à fait abandonné ; elle s'était fermement enracinée dans son esprit; elle y prenait parfois, d'une force irrésistible, corps, vie, réalité ; et Sir James Mackintosh en est demeuré convaincu que maint savant, entouré comme lui d'in-folio, et plongé en apparence dans les plus laborieuses recherches, n'est au fond souvent occupé qu'à distribuer les emplois et les provinces de l'empire de Constantinople.

Il n'est pas de meilleur moyen de connaître un homme à fond, ses vertus, ses vices, ses goûts, ses penchants, ses passions, que de l'écouter

devisant sur ce qu'il ferait s'il était roi. On se peint dans ses rêves, ses désirs et ses souhaits, mieux peut-être que dans ses actions.

Ainsi Rabelais, qui déclare que jamais on ne vit homme qui eût plus grande affection d'être roi que lui, ne cherche dans ses royales grandeurs qu'un moyen de mieux pratiquer sa philosophie pantagruélique, c'est-à-dire, "faire grand' chère, pas ne travailler, point ne se soucier, et bien enrichir ses amis et tous gens de bien et de savoir."

Ainsi le bon La Fontaine, en rêvant que

> Les diadèmes vont sur sa tête pleuvant,

veut surtout que *son peuple l'aime.* Cependant, il reste bien de son pays ; et, la couronne un peu sur l'oreille, avant tout

> Il fait au plus brave un défi.

Puis, après s'être ainsi, à la française, assuré le haut du pavé,

> Il va détrôner le Sophi.

Les Français veulent toujours détrôner quelqu'un.

Ainsi Voltaire, qui, à la vue des injustices de son temps, ne tenait pas dans sa robe de chambre à fleurs et à ramages, s'écriait :

> Si j'étais roi, je voudrais être juste.

Ainsi Richard Cobden, dès les premiers mots de son impérieux programme politique d'une

brièveté tout impériale, espèce de discours à prononcer du haut d'un trône où il s'assied en esprit sans en être prié, met crûment en relief, et ses qualités nationales, et ses défauts personnels. On sent de prime abord que ce n'est point à un penseur, à un philosophe, à un rêveur, à un poëte qu'on a affaire. Il n'aspire point, comme eux, à une royauté en l'air; il lui faut quelque chose de tangible et de saisissable: ce n'est point comme roi *in abstracto*, mais comme *roi des Belges* qu'il veut saisir par la pensée le sceptre des affaires. Voilà bien l'Anglais, avec son esprit pratique et positif, qui se montre du premier coup!

Une fois qu'il s'imagine être roi des Belges, il va droit au but, se place dans le vif de la question la plus importante pour lui-même et *ses descendants*, et se demande comment il mettra son royaume à l'abri des dangers qui pourraient le menacer du dehors.

Ici, l'homme tout entier, l'homme du bien-être et des intérêts matériels, le manufacturier, l'économiste entêté et à vues étroites, l'esprit fantasque passant brusquement de la boutique à l'utopie, de la fabrique à la chimère, s'achève de peindre sous les couleurs dures, froides et ternes qui distinguent son école.

Le Prince qui occupe le trône de Belgique, et

qui, aux yeux de M. Cobden, comprend si mal sa position, a eu, depuis bien des années, le même problème à résoudre. Voyons comment l'un s'y est pris, et comment l'autre, le nouvel aspirant, voudrait s'y prendre. Le rapprochement est curieux, plein d'intérêt et d'enseignements.

Le roi Léopold, appelé, dès l'âge de dix-huit ans, à prendre, comme diplomate, contre Napoléon, la défense des intérêts de l'Allemagne, et à le combattre ensuite, comme homme de guerre, dans la lutte acharnée de l'Europe pour son affranchissement ; le roi Léopold, qui a fait ses preuves sur vingt champs de bataille, et qui a tout ce qu'il faut de connaissances spéciales et pratiques, d'expérience militaire et politique pour décider seul ces questions, si délicates et si compliquées, de la défense d'un territoire confié par l'Europe à sa sagesse ; le roi Léopold, loin de les trancher d'autorité, s'entoure et s'éclaire soigneusement et patiemment de toutes les lumières. Il nomme des commissions, consulte tous les gens du métier, recueille les avis des officiers les plus distingués et les plus instruits ; et, après de longues enquêtes, après une étude approfondie où tout le monde est écouté, où la question est envisagée sous toutes ses faces, il la soumet à la Chambre des Représentants, au Sénat, à la commission centrale, à un comité

spécial ; et tous, d'un commun accord, arrêtent d'abord une organisation complète de l'armée, et, ensuite, un système général de défense qui reçoit l'approbation de tous les gens de l'art et du pays. Car, Dieu soit loué ! et nous sommes fiers de le dire à l'honneur de la Belgique, il y eut alors une noble unanimité pour pourvoir largement à la défense de notre sol, et sur ce terrain, catholiques et libéraux, cléricaux et francs-maçons, conservateurs et avancés, protectionistes et libre-échangistes se donnèrent cordialement la main.

Le roi Cobden a de moins prudentes allures. Il résout, en un clin d'œil, d'un trait de plume, les plus épineux problèmes de haute stratégie et de génie militaire. Vauban, Carnot, Napoléon y eussent mis du temps. Lui, point. De même, en politique, il tranche d'emblée, de la façon la plus leste et la plus cavalière, ces nœuds que les mains habiles d'un Palmerston, d'un Clarendon, d'un Russell délient ou resserrent avec une sage et délicate circonspection.

M. Cobden est évidemment victime de l'exagération des éloges qu'on lui a prodigués. Ses fanatiques admirateurs sont en partie responsables de ses écarts. Ils se sont tellement extasiés devant son *génie*, qu'il en perd jusqu'au bon sens. De là, cet aplomb imperturbable cette

adoration de soi-même, cette impatience de toute contradiction, ce mépris du passé, ce dédain de l'expérience, de l'histoire et de ses enseignements, qui accompagnent l'expression hautaine et cassante de ses opinions.

A Dieu ne plaise que je cherche a ravaler aujourd'hui un homme qu'on a trop surfait autrefois ! J'ai pour les hommes qui sont fils de leurs œuvres un inaltérable respect. M. Cobden est doué d'une éloquence simple, naturelle et sans art, je le reconnais ; il a, pour atteindre son but, un zèle infatigable, une ardeur persévérante et soutenue, une volonté de fer, une grande puissance de travail et d'organisation, d'accord, et ce sont là de viriles qualités ; il saisit avec promptitude, expose, propage et popularise avec force et lucidité des vérités d'economie politique trouvées bien avant lui, nul n'y contredit. Mais de ce que M. Cobden, à l'aide d'une association puissante et formidable dont il n'a été qu'un des plus actifs rouages, a opéré une révolution dans la législation économique de son pays ; de ce que, sur un terrain déjà préparé par les Villiers, les Bowring, les Clarendon, et déblayé des obstacles parlementaires qui avaient obstrué leurs progrès, il a signé avec la France un traité de commerce dont je ne conteste point les avantages, s'ensuit-il qu'il

se puisse de sa propre autorité constituer juge souverain de la paix et de la guerre, des peuples et des rois, de leurs relations, de leurs traités, de leurs droits et de leurs devoirs, de leur politique intérieure et extérieure, et, ramenant tout à son étroit point de vue, serrer dans ses grossiers étreignoirs, où ils perdent toute grandeur, les sentiments qui font l'honneur et la gloire de l'humanité ?

Qu'a-t-il fait, hors de la ligue et de son traité de commerce, pour justifier tant d'outrecuidance, et pour se flatter d'entraîner à leur perte les peuples qu'il veut régenter ? Dans son aveugle passion pour la paix à tout prix, point d'humiliation qu'il n'ait cherché à faire subir à son pays, point de concession qu'il n'ait recommandée, point d'affront, point d'insulte qu'il ne fût prêt à digérer, point d'ennemi de l'Angleterre qu'il n'ait encouragé à la résistance par ses discours et ses écrits, point d'éloges et de serviles flatteries qu'il n'ait prodigués à tous les despotes, jusqu'à ce qu'enfin les électeurs, avec ce sentiment de dignité nationale qui anime en tout temps la vieille Angleterre, le forcèrent à renoncer à toute candidature parlementaire, et lui firent, plus tard, à Huddersfield, essuyer un plus honteux échec. Ses propres amis déploraient et ne savaient comment expliquer tant de fautes et d'aberra-

tions ; et le spirituel Douglas Jerrold, interprète acéré de l'opinion publique, comparait enfin Cobden à une image de neige, qui allait se fondant rapidement devant les yeux indignés et méprisants de ses concitoyens.

Et voilà l'homme qui, d'une voix insolente, vient dire au plus habile, au plus sage des rois, au prince dont les conseils pèsent en Europe du poids que donnent une longue expérience, une profonde sagacité, une connaissance incomparable des hommes et des affaires : *Votre politique est insensée !* Et cet homme, qui, en fait de fortifications, n'est pas même de la force du *Caporal Trim*, qui ne connaît de *lunettes* que celles dont il se sert pour lire, et s'entend aux *demi-lunes* comme le marquis de Jodelet, ajoute avec une assurance que n'auraient eue à coup sûr ni Cohorn, ni Cormontaingne, ni Bousmard, ni Montalembert, ni Noizet, ni Dufour, ni Haxo, ni Choumara : *Votre projet de fortifier Anvers est, à tous les points de vue, dépourvu de bon sens.*—En vérité, c'est . . . Mais ne nous fâchons point, et voyons ce que M. Cobden y veut substituer.

Si j'étais roi des Belges, s'écrie-t-il, *et que je voulusse conserver la couronne à mes descendants, je garderais seulement sur pied quelques milliers d'hommes.*

Ce n'est pas la première fois que ce conseil

nous est donné, et qu'on nous invite à faire renaître, en Belgique, ce temps heureux où

Sine militiæ usu
Mollia securæ peragebant otia gentes.

M. de Talleyrand a eu à cet égard l'honneur de l'initiative. A Londres, dans un de ses derniers entretiens avec le roi, M. de Talleyrand traça, dit-on, le tableau touchant du bonheur dont allait jouir la Belgique sous l'égide protectrice des cinq grandes puissances. Sire, lui dit-il de sa voix grave et douce, vous allez régner sur des populations dont *les mains sont propres aux arts ainsi qu'au labourage*, qui ne demandent qu'à tisser, à filer, à fabriquer, à récolter en paix, et à assurer aux toiles de leurs artistes et aux toiles de leurs tisserands de nombreux débouchés et un bon placement. Que Votre Majesté leur donne un salutaire exemple : qu'elle arrive dans sa capitale sans appareil militaire : point d'uniforme, point de grosses épaulettes ; qu'un frac, qu'un simple habit noir annoncent en vous, dès le début de votre règne, un nouveau Médicis de meilleure maison. Point d'armée, source féconde de lourds impôts. Il suffit de quatre à cinq mille hommes pour le maintien de la police au dedans (et sans doute aussi pour suivre la procession, aux jours de grande fête). Et, en disant ces mots, sa

placide et sereine figure rayonnait de toutes les joies d'une paix évangélique.

Le roi, ajoute-t-on, regarda M. de Talleyrand de cet œil fin et profond que nous lui connaissons, pénétra le vrai sens d'une pensée dont on cherchait à lui déguiser la portée sous les plus mielleuses paroles ; et, dès le lendemain de son arrivée à Bruxelles, il fit remettre nos places fortes en état, et s'occupa de l'organisation de notre armée. Sans se décourager, M. de Talleyrand reproduisit sous toutes les formes son thème favori, dans les conversations qu'il eut avec nombre de Belges curieux d'écouter le doyen de la diplomatie et de se former à son école. Il eût volontiers ajouté, si le mot n'eût déjà été dit : La Belgique, neutre et catholique, ne doit connaître de canons que ceux de l'Église.

M. Cobden est du même avis. *Si j'étais roi des Belges*, continue-t-il, *je me considérerais comme roi par la force morale seulement.*

Ainsi, Dieu et son droit, mais point de soldats ; des prières au ciel et aux cabinets, voilà ses seules armes en cas d'invasion.

Ne vous semble-t-il pas voir ressusciter un de ces bons moines de Seuillé, qui, pour sauver leur abbaye du sac des ennemis, font sonner *ad capitulum capitulantes*, se forment en belle procession, entonnent les litanies *contra hostium insidias et*

pro pace, et chantent à tue-tête : *Im, im, pe, e, e, e, e, tum, um, in, i, ni, i, mi, co, o, o, o, o, o, rum, um*, dans l'espoir de détourner le danger par la force morale de leurs prières ? "C'est bien . . . chanté," s'écrie frère Jean des Entommeures, qui, indigné, s'empare du bâton de la croix, frappe "sans dire gare, à tors et à travers, à la vieille escrime," disperse l'ennemi et le chasse enfin du clos de Seuillé qu'il avait envahi.

Ainsi fîmes-nous à *Risquons-tout*, lorsque les bandes armées de la nouvelle république vinrent, à la pointe de la baïonette, nous donner l'occasion, que nous attendions impatiemment selon elles, de nous réunir volontairement et librement à la France. Avec de la bonne mitraille, nous leur crachâmes à la figure le démenti le plus énergique et le plus efficace.

Si nous eussions écouté les conseils insidieux d'une perfide diplomatie, ou les bucoliques accents de M. Cobden ; si nous n'eussions eu

Sur la frontière mal fermée
Qu'une pauvre petite armée ;

si, charmés du beau tableau de Landseer, nous eussions, en agneaux simples et crédules, brouté paisiblement l'herbe tendre croissant dans la bouche des canons qui gisaient à Waterloo, au lieu de les avoir remis sur leurs affûts ; ou bien si,

entraînés comme les moutons de Panurge, nous eussions sottement bêlé de concert avec les organisateurs de *meetings:* Plus de chiens, plus de bergers, plus de houlettes garnies de fer, plus d'instruments de dommage et de destruction ; la paix est faite avec les loups ; contre eux désormais la force du pacte fait avec eux suffit,—notre bon petit clos de Belgique, si fertile, si riche, si plantureux, où l'on respire l'air pur et vivifiant de la liberté, devenait peut-être de nouveau la proie de ces loups ravisseurs qui l'ont tant de fois ravagé, et qui n'ont cessé de le convoiter depuis qu'ils en sont dehors.

Rien n'avait été négligé, à Paris, pour nous inspirer confiance et sécurité. M. de Lamartine, de sa voix sonore et retentissante, avait protesté du respect profond, inaltérable du gouvernement français pour l'indépendance et la nationalité belges et pour la neutralité que les traités ont garantie à la Belgique. Mais, à côté de lui, tandis qu'il pérorait et réitérait ces assurances dans une lettre officielle au prince de Ligne, se trouvaient des révolutionnaires d'une autre trempe, qui parlaient moins, agissaient plus, méprisaient souverainement le droit des gens, et, sans le moindre scrupule, lançaient sur un pays ami, sans déclaration de guerre, des hordes de nouveaux sans-culottes, qui avaient pris dans

les arsenaux de l'État armes et munitions, et comptaient, au premier succès, sur l'appui des troupes régulières échelonnées le long de nos frontières. Parlez donc à de pareilles gens de traités, de neutralité, de garanties, de paix !

> La paix est fort bonne de soi,
> J'en conviens ; mais de quoi sert-elle
> Avec des ennemis sans foi ?

C'est en présence de pareils faits, que M. Cobden, avec une candeur de néophyte politique, une naïveté de converti qui n'aperçoit point l'indiscrétion de sa ferveur, s'en vient nous dire d'un air béat que, *de nos jours, ce n'est plus l'habitude d'annexer des provinces sans le consentement de leur population !*—Nous savons, nous, de triste expérience, comment nos voisins, une fois en notre clos, procèdent à ce genre de libre assentiment national. Le mode en est simple et expéditif : des assemblées convoquées par l'autorité militaire appuyée d'orateurs expédiés *ad hoc* par les clubs de Paris ; les salles de réunion remplies de soldats et d'agents de police sous le contrôle desquels on est appelé à voter ; quelques misérables, soudoyés, représentant le peuple à demi conquis ; les véritables citoyens écartés par la fraude et la violence ; le compérage et la terreur habilement organisés ; la grosse caisse et la *Marseillaise* pour étouffer la voix des dissidents

courageux, et le *consentement de la population* est obtenu aux acclamations des autorités qui président et des gendarmes appelés à leur prêter main-forte.—En vain la nation, revenue de sa surprise et de son effroi, proteste-t-elle ensuite; en vain cherche-t-elle à faire connaître la vérité dans toute sa hideur, et déclare-t-elle, comme Dumouriez le fit lui-même à la Convention, que les vœux des Belges pour la réunion à la France leur ont été arrachés à coups de sabre et à coups de fusil, on ne s'arrête pas pour si peu quand on a proclamé la liberté, l'égalité, la fraternité, ou la mort.—De tous ces bienfaits, ce qu'il y a de plus réel, c'est la mort,—la mort préférable mille fois aux maux affreux qui vont pleuvoir sur les populations annexées. Car, au nom de la liberté, les meilleurs citoyens sont incarcérés, transférés à Paris, ou fusillés sur place; au nom de l'égalité, la force brutale des démagogues abat et écrase tout ce qui lui porte ombrage: intelligence, indépendance, honneur, vertu, distinction, patriotisme; au nom de la fraternité, tout ce que nous possédons passe aux mains de l'étranger. Contributions militaires, emprunts forcés, réquisitions en nature, confiscations, saisies, séquestres, pillages d'édifices publics et privés, détournements secrets, etc., mettent bientôt le pays aux abois. Ce qui ne s'engouffre pas dans le trésor de la République,

trouve son chemin dans la poche de ses agents. Car tout vole : commissaires, délégués, organisateurs, administrateurs, juges, espions, maires et substituts, généraux et soldats ;

La terre et le travail de l'homme
Font, pour les assouvir, des efforts superflus.

Quinze jours d'occupation *fraternelle* coûtent à la Belgique plus que deux siècles de neutralité armée. Nos fers une fois rivés par la victoire et les traités qu'elle impose, que d'or, que de larmes et de sang versés, dans le silence de l'oppression, au service d'une politique follement orgueilleuse et d'une ambition désordonnée, par cette malheureuse Belgique ! Elle, si fière de ses institutions, de ses antiques libertés communales et provinciales, de ses mœurs, de ses habitudes, de son indélébile caractère national ; elle, qui avait été hypocritement conviée à user, pour son indépendance, de la souveraineté du peuple hautement reconnue, se voit enlever jusqu'à son nom, et, par la conscription, elle alimente de ses fils, qui ne sont plus Belges, les bataillons mutilés sur tous les champs de bataille, pour une cause qui n'est pas la sienne, qui n'est pas même celle de la France. La servitude des deux peuples est commune ; la gloire, non, si gloire il y a toutefois, lorsque le sol sacré de la patrie n'est point menacé,

à porter le fer et le feu chez ses voisins et à tenter l'asservissement général des peuples et des rois.

Mais ces faits si navrants n'émeuvent ni n'ébranlent M. Cobden. Il poursuit :

Si j'étais roi des Belges, je dirais à mes puissants voisins : Vous avez proclamé ma neutralité, et j'entends donner à mon peuple le bénéfice de cette situation, en en faisant la communauté la plus légèrement taxée et la plus prospère de l'Europe . . . Or, le meilleur moyen de lui procurer ces bienfaits, c'est d'éviter le fardeau de gros armements . . . Tel est mon programme politique, et je ne conçois pas qu'un homme d'État puisse agir autrement.

Voici, à peu près, ce que répondraient les grandes puissances à M. Cobden, s'il était roi des Belges, et qu'il persistât dans le programme qu'il prône avec tant de modestie :

" SIRE,

" Les idées que Votre Majesté semble s'être faites sur la neutralité garantie à la Belgique, sur son origine, les droits qu'elle consacre, les devoirs qu'elle impose, sont, permettez-nous de le dire, contraires de tous points aux règles qui ont présidé à la formation du royaume confié à votre haute sagesse. Ces idées renferment le germe des plus grands dangers, à l'abri desquels il importe que l'Europe et son équi-

libre, la Belgique et son indépendance, Votre Majesté et sa dynastie soient placés. Nous remplissons un impérieux devoir en en signalant à Votre Majesté l'imminence et la gravité.

"Lorsque les Belges, par un élan national dont la légitimité n'est plus contestée, se séparèrent violemment de la Hollande, l'Europe en fut tout ébranlée. Cet événement jetait, en effet, la plus grande perturbation dans le système de pondération qui fait sa force et sa sécurité. Dans l'intérêt de l'ordre public européen, au maintien duquel il nous appartient de veiller, nous reconnûmes que la Belgique ne pouvait, sans troubler cet ordre, ni appartenir à la France, ni se relier à l'Allemagne, ni être de nouveau réunie à la Hollande. Nous admîmes donc son existence séparée, mais à des conditions qui, sous une autre forme, reproduisaient les garanties dont une politique traditionnelle, sage, prévoyante et pacifique, avait constaté la nécessité. Ces conditions étaient, pour la Belgique, le *sine quâ non* de sa reconnaissance; car ce n'est pas tout, pour un peuple, que de conquérir son indépendance; il faut encore qu'il sache mettre son existence politique en harmonie avec les règles et les principes qu'il trouve établis et consacrés. Il fallait donc à l'Europe un gage de sécurité qui remplaçât celui qu'elle venait de

perdre par la dissolution du royaume des Pays-Bas. Ce gage, nous le trouvâmes dans une neutralité perpétuelle, qui, garantie par nous à la Belgique, et observée par elle envers tous, offrait à la Hollande une protection plus efficace que le système suranné dont la résurrection était impossible, à la France un bouclier couvrant la partie la plus vulnérable de ses frontières, à l'Allemagne une barrière fermant l'entrée d'une grande étendue de territoire, à l'Angleterre des moyens de libre communication avec le continent et un débouché pour son commerce et son industrie.

" Mais, Sire, tous ces avantages se trouveraient compromis le jour où Votre Majesté se déclarerait hors d'état de les placer sous la sauvegarde d'une armée nationale. Loin que la neutralité dispense la Belgique de pourvoir, comme tout autre peuple, à la défense de son territoire contre toute agression étrangère, elle lui impose bien plus impérieusement ce devoir dans un intérêt général. Si nous eussions voulu l'en affranchir, les traités eussent contenu une stipulation expresse à cet égard, et le système de la barrière et des garnisons étrangères eût ainsi été renouvelé. Mais il est sans exemple qu'on ait jamais fait subir à un peuple indépendant et à un prince ayant le sentiment de sa dignité une humiliation

aussi profonde, une ignominie aussi insultante ; et ce ne seraient, à coup sûr, ni les Belges ni Votre Majesté qui s'y fussent soumis. Que Votre Majesté daigne relire les actes de nos plénipotentiaires réunis en conférence à Londres ; elle y verra avec quel respect le droit, et par conséquent le devoir, qu'a la Belgique de se défendre y ont été scrupuleusement maintenus ; elle y verra, en outre, que Votre Majesté a, dans un intérêt européen aussi bien que belge, pris l'engagement d'entretenir ses places fortes constamment en bon état. Or, cette obligation, " basée (ce sont les termes mêmes du traité) sur " les changements apportés dans les moyens " dont la Belgique pourra disposer pour sa " défense," comment Votre Majesté la remplirait-elle, sans une bonne et forte organisation militaire ? Des forteresses en bon état, sans une armée nationale pour les occuper et les couvrir, sont pour la Belgique, non une protection, mais un danger ; et, pour les grandes puissances, non une garantie, mais une tentation, si la paix était rompue entre elles. A nos yeux, Sire, la Belgique doit être, au nord de la France, ce que la Suisse est au midi. L'art doit faire pour vous ce qu'a fait pour elle la nature. Vos fortifications sont vos montagnes. Elles exigent une nombreuse et vaillante armée, dont la Suisse

elle-même ne se dispense point, Sans elle, la neutralité est une chimère. Si vous ne saviez point vous-même vous garantir matériellement contre toute attaque du dehors, les États voisins, reprenant isolément leur liberté d'action, chercheraient, en cas de guerre, à s'assurer, par un coup de main, les avantages d'une position stratégique qu'il serait de la plus haute imprudence de livrer sans défense à un adversaire. Ce serait à qui s'en emparerait le premier. Il y aurait pour cela, entre les parties belligérantes, la plus active concurrence.

"Si donc Votre Majesté, séduite par des projets d'économie faits pour capter momentanément le vulgaire et procurer à leurs aveugles ou coupables auteurs une éphémère popularité, cédait à des entraînements dont elle déplorerait plus tard les amères conséquences ; si elle opérait, dans son système général de défense et dans l'organisation de son armée, des réductions telles que l'Europe ne trouvât plus dans votre neutralité, ainsi dépouillée et dégarnie, cette garantie forte, sérieuse, durable et inattaquable que nous avons voulu nous assurer, elle exposerait de nouveau la Belgique à tous les maux que nos soins ont tendu à prévenir. Son sol redeviendrait le théâtre des luttes les plus acharnées, et vous creuseriez de vos propres mains le tombeau de son indépendance.

"Que Votre Majesté ne se laisse point entraîner dans cette voie pleine de périls pour tous ; qu'elle ne prête point l'oreille à de lâches et perfides conseils, à d'ignobles et sordides calculs ; que, loin de fléchir devant d'injustes clameurs, elle dénonce à l'indignation nationale les honteuses manœuvres, les misérables agitations de quelques intérêts froissés, les cupidités des uns, les défaillances et les faiblesses pusillanimes des autres. Céder, ce serait virtuellement abdiquer. Que Votre Majesté le proclame hautement : quiconque s'oppose à l'érection du boulevard inexpugnable décrété dans leur prévoyant patriotisme par la Chambre et le Sénat, livre dès à présent le sol de la Belgique au premier occupant ; qui ne veut plus d'armée, ne veut plus de patrie. En agissant ainsi, Votre Majesté restera fidèle à l'esprit et à la lettre des traités, et maintiendra la haute position qu'ils lui assurent."

Comme M. Cobden ne se laisse pas aisément convaincre, à ses *puissants voisins* et à leur lettre autographe pourraient succéder :

1. Les *publicistes* de tous les pays, qui, armés d'autorités irréfragables, et fiers de citer ce qu'ont dit avant eux, sur les droits et les devoirs des neutres, Vattel, Klüber, Pœlitz,

Royer-Collard, Moser, Martens, Durat-Lasalle, Heffter, Wurm, Wheaton, etc., etc., prouveraient longuement, verbeusement, en style de chancellerie, ce que nous crie d'une voix si claire notre simple bon sens, que les Belges, bien que neutres, n'ont point abdiqué la faculté d'imiter ces peuplades de je ne sais plus quelles îles sauvages dont parle M. de La Harpe, et qui sont, dit-il, si féroces, qu'elles se défendent quand on les attaque ;

2. Les *historiens* modernes qui, dans des pages saisissantes pour nous d'intérêt, lui diraient ce que, en moins d'un siècle, il est avenu aux États qui avaient imprudemment négligé de mettre leur neutralité sous la protection de leurs places fortes et de leurs armées : vingt fois et plus, ces neutralités hésitantes, faibles, crédules, aveugles furent avec impunité violées et foulées aux pieds. M. Cobden peut ignorer et mépriser l'histoire ; mais ce n'est pas nous qui oublierons jamais la leçon donnée aux nobles Vénitiens par Napoléon, qui, de ce ton théâtral qu'il affectait pour mieux imposer, leur ferma impérieusement la bouche et mit un terme à leurs plaintes d'invasion et de violation de territoire, en s'écriant : "Quoi ! vous voulez être neutres, et vous ne savez pas vous défendre ! Placez cinquante mille hommes sur l'Adige, et je vous rends vos places fortes."

3. Les *hommes d'État*, et les *hommes de guerre*, qui, depuis soixante ans, ont pris, comme diplomates et comme soldats, une part active à toutes les grandes transactions européennes, et partagent l'opinion si énergiquement exprimée par le duc de Wellington, dans la Chambre des Pairs, lorsqu'il fit ressortir combien il était absurde de présenter une garantie de neutralité comme suffisante pour assurer l'indépendance du nouveau royaume. "Il n'existe, ajoutait-il, point de garantie solide et permanente sans l'emploi de moyens militaires, et les forteresses sont évidemment plus nécessaires à la Belgique aujourd'hui qu'elle est seule, que si elle était réunie à la Hollande."—Mais, en citant ce grand nom, qui acquiert de jour en jour plus de poids et d'autorité dans le monde, tant il y a de sagesse et de sens profond dans ces conseils qu'orne une mâle et antique simplicité, j'oublie que, pour M. Cobden, le duc de Wellington est un Géronte, un radoteur, qui, saisi, dans une intelligence affaiblie, de terreurs paniques, a communiqué ses frayeurs de vieille femme aux âmes craintives d'un Hardinge, d'un Palmerston, d'un Gladstone, d'un Newcastle, d'un Lewis, et infecté de cette contagion de la peur deux cent mille volontaires, dont la noble et fière attitude honore l'Angleterre aux yeux du monde entier, moins M. Cobden et ses alliés intimes, les colonels

rédacteurs des *pacifiques* adresses insérées au *Moniteur*. Car il y a cela de remarquable, que les armements de l'Angleterre et de ses alliés naturels, des États qui songent, non à attaquer, mais à se défendre, irritent seuls M. Cobden. La France peut avoir six cent mille hommes sous les armes, et montrer de nouveaux symptômes de son inextinguible soif de conquêtes, sans que le patriotisme de M. Cobden en soit alarmé, son équanimité ébranlée, sa placidité troublée. L'éclat de sa colère ne tombe que sur ceux qui, menacés, montrent résolûment qu'ils ne veulent pas être conquis.

Il est, sur la nécessité de fortifier Anvers, une autorité qui a exercé sur tous ceux qui ont eu à s'occuper de cette importante question, la plus grande, la plus légitime influence. Ce n'est point lord Palmerston, bien qu'il ait été signalé à M. Cobden comme *l'auteur de ce projet malavisé*. Mais l'illustre apôtre du *Free-Trade*, sachant d'expérience ce qu'il se débite aux *meetings* de grosses bêtises et de stupides accusations, dans le doute sagement s'abstient, et demande d'autres preuves que des rumeurs populaires ; il serait, dit-il, *charmé de les avoir*. Il avait, ce me semble, un moyen fort simple de satisfaire, sans plus attendre, sa juste curiosité. Quoi ! il a, tous les soirs, lord Palmerston sous la main, pour ainsi

dire, et il ne l'interpelle pas à brûle-pourpoint à la Chambre des Communes! Craignait-il, par hasard, une de ces réponses vives, spirituelles, acérées, qui mettent si bien les gens à la raison et les rieurs du côté de lord Palmerston? Ou bien convenait-il à sa tactique et à celle de ses correspondants de laisser, à cet égard, planer dans les esprits de vagues accusations et d'y entretenir l'idée que ce projet, que l'on veut rendre impopulaire, est *originaire d'Angleterre?* Quoi qu'il en soit, que M. Cobden se rassure: l'autorité dont le poids a tout décidé chez nous n'est pas anglaise. Mais M. Codben ne la récusera point peut-être, quand il la connaîtra; elle a, pour son cœur de démocrate, trois grands mérites: c'est un souverain étranger, c'est un despote, c'est l'implacable ennemi de l'aristocratie anglaise, c'est . . . . Napoléon le Grand. Oui, Napoléon, tout enivré qu'il était de son irrésistible puissance, n'était pas sans prévoir que la victoire pourrait un jour l'abandonner, le malheur l'atteindre, et que l'Europe chercherait à s'affranchir, à se venger peut-être. Dans un de ces moments lucides, sentant frémir sous sa main les peuples opprimés, il fixa son œil d'aigle sur le seul point de son vaste empire où il leur pourrait opposer une invincible résistance. "Je voulais, disait-il, rendre Anvers une ressource certaine en cas de

grands désastres, un vrai point de salut national, capable de recueillir une armée entière dans sa défaite, et de résister à une année de tranchée ouverte."

Or, ce que Napoléon voulait faire pour la France contre l'Europe, nous entendons le faire par nous-mêmes et pour nous-mêmes, dans un intérêt tout national, tout conservateur, tout pacifique, et afin d'empêcher que la Belgique ne soit de nouveau transformée en un vaste champ de bataille. Lorsque ceux qui, moins sages que leurs gouvernements, rêvent encore l'invasion de notre sol, verront qu'ils iraient, non s'abriter, mais se briser devant ces formidables fortifications, ils renonceront pour jamais à leurs coupables projets. Anvers est le gigantesque paratonnerre qui détournera de nous la foudre. Là est notre sécurité, notre force, notre avenir. Si nous ne transformons pas nous-mêmes Anvers en un Sébastopol, d'autres le feront à leur profit, sans se laisser intimider par les Cobden, les Van Ryswyck, les organisateurs de *meetings*, qui ne les en chasseront point et imposeront à l'Europe cette rude tâche. Notre faiblesse pourrait seule donner à la France un prétexte plausible, dont elle ne se ferait pas faute d'user, elle qui, à chaque complication européenne, s'enquiert, avec la plus tendre sollicitude, si la Belgique est réellement

sérieusement, efficacement en état de faire respecter l'intégrité et l'inviolabilité de son territoire.

Nous voulons justifier la confiance que nous ont montrée Napoléon III. et M. Thouvenel, qui, en cela d'accord avec tous les hommes d'État qui les ont précédés, ont déclaré que l'inébranlable attitude de la Belgique dans sa forte neutralité ne laissait de ce côté plus rien à désirer à la France.

Nous voulons, enfin, éviter le sort de *l'Ane métaphysicien*, dont un bon et fin paysan des Ardennes nous a, d'un ton vif et spirituel, conté la mésaventure.—Si, en aussi grave matière, je prends à citer des fables un plaisir particulier, c'est que j'y trouve souvent de meilleures leçons que dans Machiavel ou Montesquieu.—Donc cet âne, fier du progrès des lumières et du siècle où il est né, de ce siècle que vous savez, où l'on ne dispose plus des âmes et des ânes sans les consulter, vit sans précautions dans une sécurité aussi profonde que celle où l'on nous veut endormir à l'ombre de notre neutralité. Il chante,

> En promenant sa liberté superbe,

les douceurs de ce nouveau régime sous lequel

> Les baudets affranchis ont recouvré leurs droits,

et où,

> S'il veut faire entendre sa voix,
> Nul ne peut l'empêcher de braire.

Ses fières déclarations éveillent l'attention et la colère d'un vieux loup, qui lui lance un regard dévorant. Le *brave grison* ne se déconcerte nullement. Tout âne, s'écrie-t-il,

> Tout âne est désormais protégé par la loi.

Le loup ne conteste point, n'argumente point ; il admet même le principe *en substance ;* et, s'il croque ensuite la bête bruyante, raisonneuse, importune, incommode, que d'autres loups d'ailleurs pourraient convoiter, c'est uniquement

> Par mesure de circonstance.

Or, c'est pour nous mettre à l'abri de semblables mesures, dont l'impérieuse nécessité a tant de fois été invoquée, que, dans ce siècle où l'on subit avec tant de lâcheté les faits accomplis, nous entendons placer nos lois, nos institutions, nos libertés, qui pourraient porter ombrage, le droit de tout dire, de tout écrire, de tout discuter, et même

> De braire en plein meeting ou bien au Parlement,

sous la protection d'une triple enceinte, d'un camp retranché et d'une courageuse armée.

M. Cobden, qui nous exhorte, nous presse,

nous pousse à opérer le licenciement de cette armée et la démolition de ces forts, parce que, dit-il, *ces lourds armements auront uniquement pour résultat de nous réconcilier avec l'idée de l'annexion*, M. Cobden fait, à notre usage, une nouvelle théorie de l'amour de la patrie. La voici, réduite à sa plus simple, à sa plus basse expression : Payons-nous peu à l'État, sommes-nous plus légèrement taxés que nos voisins, *nous préférerons certainement demeurer indépendants ;* payons-nous beaucoup, payons-nous, à notre sens, plus que de raison (et les armements mènent là), nous serons naturellement tout disposés à nous vendre corps et âme à la France. Le patriotisme se mesure à la prospérité dont on jouit. M. Cobden y ajoute bien la liberté, mais par simple manière d'acquit. La patrie est là où l'on s'enrichit et s'engraisse avec le moins de charges possible. Un pays pauvre, toujours menacé, toujours en armes, toujours appelé à faire pour sa défense de nouveaux sacrifices, ne serait pas une patrie. Spartiate, M. Cobden eût annexé la Grèce à l'Asie ; Suisse, il eût baissé la tête devant Gessler et Maximilien ; Batave, il eût subi le joug de Philippe II.

Indépendance, nationalité, autonomie, patriotisme, dévouement, honneur, dignité, devoirs sacrés envers le pays, souvenirs de son passé,

espérances pour son avenir.... vains mots, sentiments surannés, qui font sourire de pitié le froid et calculateur économiste.

Cent francs au denier cinq, combien font-ils ? Vingt livres.

Voilà ce qu'il faut savoir et réaliser. Des fabriques, des usines, du libre-échange, des profits, du bien-être, de légers impôts, la paix, l'abondance et les jouissances qui s'ensuivent, voilà ce que l'homme moderne met prudemment, sagement à la place du sauvage civisme des temps anciens !

Ces sentiments abjects feraient prendre en horreur le commerce, l'industrie, les intérêts matériels, si leur développement et leur prospérité n'étaient pas, dans la vie des peuples, un élément dont il serait insensé de méconnaître l'importance, la nécessité et l'influence, même sur le bien-être moral de l'homme.

Mais sur ce terrain même, que M. Cobden se complaît à rendre fangeux, nous acceptons sans crainte la comparaison avec tous les États de l'Europe. Comment se fait-il que M. Cobden, qui se nourrit de chiffres, de tables, de rapports officiels, oublie, dès qu'il s'agit de nous, que la Belgique, grâce aux Quetelet, aux Heuschling, à la Commission du Ministère de l'Intérieur, dont les travaux font l'admiration des écono-

mistes, possède la statistique la plus exacte, la plus complète, la plus satisfaisante ? Je ne veux pas répéter ce qui se trouve partout, et ce que M. Cobden semble n'avoir vu nulle part ; mais, afin qu'il sorte d'ignorance et d'inquiétude à notre égard, je lui recommande la lecture des productions de deux écrivains distingués, dont les plumes habiles et exercées ont condensé en quelques lignes les plus utiles renseignements, et ont démontré ce que nous *gagnerions* à l'annexion.

"En France, dit l'un,[1] la moyenne des contributions payées à l'État est, par habitant, de 60 fr. 42 c. En Belgique, d'après les documents officiels, elle est seulement de 22 fr. 41 c. Si l'on tient compte de la différence du revenu moyen dans les deux pays, la part contributive n'est guère en Belgique que le quart de ce qu'elle est en France." Des calculs pareils, appliqués aux charges militaires, constatent que la Belgique, malgré les armements qu'exige la situation de l'Europe, paye beaucoup moins que la plupart de ses voisins, et que, si elle était annexée à la France, "au lieu d'un contingent

[1] *La Belgique et l'Europe, ou la Frontière du Rhin*, avec cette épigraphe, prise de J. de Maistre : "Le plus grand malheur pour le citoyen, c'est d'obéir à une puissance étrangère. Aucune humiliation, aucun tourment de cœur ne peut être comparé à celui-là."—Deuxième édition. Liége, Desoer, 1860.



de dix mille hommes, elle aurait à fournir annuellement à l'armée française vingt mille soldats."

"Il y a trente ans, dit l'autre,[1] nous étions sans colonies, sans marine, sans relations établies. Les commencements ont été lourds et pénibles, mais l'esprit belge grandit dans la lutte et ne se laisse pas arrêter par les obstacles. Aujourd'hui, la lutte n'est pas terminée, nous cherchons encore nos voies, et, pourtant, quels progrès n'avons-nous pas réalisés ! En 1841, après le traité de paix avec la Hollande, le commerce général du pays, importations et exportations, était, en nombre rond, de 500 millions de francs; en 1850, il était de 900 millions ; en 1853, de 1,200 millions ; et, en 1856, de 1,400 millions. Ainsi, en quatorze ans, le commerce général du pays avait triplé. Quel était, en 1855, le commerce général de la France ? Il était de 4 milliards, c'est-à-dire que, eu égard à la population, et, pour qu'il y eût égalité, notre part ne devrait être que de 500 millions au lieu de 1,400. Il en résulte que, sans colonies, sans

[1] *Les Carabiniers belges.* Ouvrage dédié à la jeunesse de Belgique, aux membres des gildes, confréries et serments d'arbalétriers, d'archers, et autres sociétés du royaume, par un ancien chef de volontaires pendant les journées de septembre 1830. Bruxelles, Alexandre Jamar, éditeur, 1860. Grand in-8°.

l'Algérie, sans l'influence que donnent d'immenses armées et des flottes nombreuses, notre commerce général est, proportion gardée, près de *trois fois plus considérable* que celui de la France. Depuis 1855, nous ne nous sommes pas arrêtés. Ainsi, en 1858, dans une année mauvaise entre toutes, et sur laquelle la crise monétaire de 1857 a exercé une fâcheuse influence, nous avons exporté pour 182 millions de plus que dans la période quinquennale de 1848 à 1852, et pour 24 millions de plus que dans celle de 1853 à 1857."

Et quel est aujourd'hui le spectacle qu'offre, à l'Europe étonnée, la Belgique sous la direction de l'homme éminent qui préside à ses finances, du ministre éclairé qui peut marcher de pair avec les hommes d'État les plus distingués? Que M. Cobden ne nous croie pas (nos écrivains nationaux pourraient lui être suspects), mais qu'il daigne jeter les yeux sur le tableau suivant, supérieurement tracé par une main française:[1]

"La Belgique, sous l'administration d'un homme doué de facultés rares, M. Frère-Orban, dont l'exemple devrait être une leçon pour les premiers rôles des grands théâtres politiques de l'Europe, suffit à ses dépenses utiles ou impor-

[1] M. Forcade, *Revue des Deux-Mondes*.

tunes sans compromettre ou embarrasser ses finances. Loin de là : la Belgique est moins lourdement taxée que la France ; malgré les frais de l'armement d'Anvers et de son établissement militaire, elle n'a pas besoin de recourir aux emprunts, elle n'a pas de dette flottante, elle ignore les découverts, elle a son budget en équilibre. Bien plus, elle seule en Europe possède ce que les Anglais appellent un surplus, ce que nous nommons un excédant, cet oiseau rare sur lequel, depuis une quinzaine d'années, nos ministres des finances n'ont pu mettre la main qu'une fois. Cet excédant, pour l'année courante, sera de 9 millions, somme considérable sur un budget prévu à 147 millions, c'est-à-dire le treizième environ de celui de la France, tandis que la population de la Belgique ne représente que le septième de la nôtre. Ce n'est pas tout encore : ce boni de 9 millions est porté à 20 millions par les excédants des précédents budgets, et, dans un remarquable projet de travaux publics, M. Frère-Orban a pu fournir 11 millions pris sur les ressources ordinaires pour aider ou accomplir des entreprises d'utilité générale. Dans un moment où les dépenses militaires sont en train, en Europe, de désorganiser toutes les finances, les Belges peuvent, ce nous semble, se consoler aisément du peu d'argent impro-

ductif que leur consomme Anvers, et ils peuvent, en tout cas, montrer avec orgueil un tel résultat à leurs grands voisins."

On le voit: si cette petite Belgique, qui marche résolûment vers la liberté industrielle et commerciale, eut, en 1830, le courage de conquérir son indépendance sans être arrêtée par les pertes de son commerce et la stagnation de son industrie; si elle comprit dignement que, sans liberté politique, sans liberté intellectuelle, sans liberté religieuse, les hommes et les nations n'accomplissent point sur cette terre leur haute destinée,—Dieu a béni et récompensé un si noble dévouement à une si sainte cause. Les sciences, les lettres, les arts ont pris un essor aussi grand que le commerce, l'industrie et l'agriculture. L'indépendance a tout vivifié. C'est avec une juste fierté que la Belgique montre aujourd'hui à l'Europe des orateurs qui feraient honneur aux plus glorieuses tribunes parlementaires, une littérature puisant ses forces aux sources du plus pur patriotisme, une presse libre jusqu'à la licence, les Églises affranchies de ce bras séculier qui subjugue plus qu'il ne protége, la science sans aucune entrave dans ses hautes spéculations, une école de peinture digne de ses premiers maîtres, une magistrature vraiment indépendante, un barreau que l'autorité n'intimide point, des fonctionnaires

publics serviteurs et non esclaves de l'État, des industriels éclairés, heureux de ne plus compter que sur eux-mêmes, rivalisant de zèle, d'intelligence et d'habileté pour soutenir honorablement la lutte avec la concurrence étrangère la plus avancée et la plus puissante.

C'est à ce peuple, ainsi régénéré, ainsi retrempé par les plus libérales institutions, à ce peuple laborieux, industrieux, énergique, actif, et qui n'a point été *élevé dans du coton*, à ce peuple qui manie librement et virilement la plume, la parole, le pinceau, la bêche, le métier, le mousquet, que le Roi Léopold a pu avec toute confiance adresser ces nobles paroles: "J'espère être pour la Belgique un gage de paix et de tranquillité ; mais les prévisions de l'homme ne sont pas infaillibles. Si, malgré tous nos sacrifices pour conserver la paix, nous étions menacés de la guerre, je n'hésiterais pas d'en appeler au courage du peuple belge ; et j'espère qu'il se rallierait tout entier à son chef pour la défense du pays et de l'indépendance nationale."

Paroles vraiment royales, qui vibrent encore dans nos cœurs, et qui contrastent singulièrement avec le langage que M. Cobden, s'il était roi des Belges, aurait à tenir à son peuple, si sa neutralité et sa nationalité étaient mises en

péril par la France; car c'est à la France qu'il fait l'honneur ou l'injure de dire qu'elle est *le seul ennemi qui puisse nous absorber.* M. Cobden absout ainsi virtuellement tous les autres États d'une pensée aussi perverse. Les Français ne seront-ils pas quelque peu indignés d'être *exposés* aux yeux du monde comme les seuls violateurs possibles du droit, de la foi jurée, des traités les plus solennels, de l'équilibre européen? Question à vider entre eux et M. Cobden.

Quoi qu'il en soit, voici tout ce que M. Cobden pourrait dire aux Belges surpris par une nouvelle invasion: " Messieurs," (des hommes assez dépourvus de sens et de cœur pour accepter le programme-Cobden seraient indignes du nom de *Citoyens*), "Messieurs, j'avais voulu assurer à la Belgique, *qui n'existe point par sa propre force, le bénéfice de la neutralité proclamée par les cinq puissances, et éviter le fardeau de gros armements et de lourds impôts.* Malheureusement, les Français ont franchi vos frontières. *Vos armements eussent été contre eux sans efficacité, et fortifier Anvers c'eût été inviter toute l'Europe à venir pour faire de la Belgique un champ de bataille.* Mais, ne vous alarmez point: il faut, pour vous annexer, votre propre consentement; et, comme vous jouissez *d'une*

plus grande liberté et d'une plus haute prospérité que si vous étiez annexés à la France, vous vous abstiendrez de donner ce consentement. Cependant, je me suis adressé à mes *puissants voisins,* qui ont *garanti* votre indépendance et votre neutralité, et qui prendront sans doute, pour remplir leurs engagements, les mesures qu'ils jugeront nécessaires."

De trois choses l'une : ou M. Cobden croit sérieusement, sincèrement que ses compatriotes voleraient bénévolement seuls à la défense d'un peuple qui abdique ; et, alors, que dire de son jugement et de sa sagacité politique ? ou il est convaincu qu'en pareil cas pas un écu et pas un homme ne sortiraient de l'Angleterre ; et, alors, que penser de sa bonne foi ? ou il se réfugie derrière la nécessité d'une entente *préalable* entre les *cinq* puissances garantissantes, pour nous secourir ; et, alors, il se joue impudemment de nous.

Mais quoi ? M. Cobden n'appartient-il pas à cette école qui inscrit sur son drapeau : *Paix et non-intervention?* N'a-t-il pas voulu que l'Angleterre, bien qu'elle eût garanti l'intégrité de l'Empire Ottoman, permît à la Russie de s'emparer de Constantinople ? Ne déverse-t-il pas tous les jours contre le gouvernement de son pays tout ce que son humeur acariâtre et haineuse peut trouver d'amères injures pour lui reprocher ses

armements et lui en imposer la réduction? Si M. Cobden veut que les Belges filent, tissent, forgent, labourent, trafiquent, vendent, achètent, et, de crainte de ne point assez s'enrichir, abandonnent à d'autres la défense de leurs foyers, de leurs lois, de leur prince, de leurs institutions, je le demande, de quel front pourrait-il, après ses diatribes anti-militaires, demander aux Anglais, en exécution de leurs engagements, de tenir sur pied un corps d'armée supplémentaire destiné à se battre pour nous? Supposons-le de bonne foi, lui permettra-t-on tant d'inconséquence? N'est-il point, comme tous les démagogues, l'esclave du parti dont il croit être le chef? Ah! si nous étions assez insensés pour commettre le suicide qu'on nous recommande, M. Cobden, pour obéir à son parti, serait le premier à présider à une enquête sur le cadavre de la Belgique, et à prononcer froidement un verdict de *felo de se!* Et c'en serait pour jamais: on ne ressuscite point d'une mort aussi honteuse.

Continuons donc, malgré les hâbleries de quelques compères au dedans, encouragées par les déclamations du dehors, continuons, sous le Roi que nous ont heureusement donné Dieu, le Congrès et l'Europe, à apprendre la charge en douze temps, à organiser nos carabiniers, et à nous préparer, sous les murs de notre port de

salut, contre les tempêtes dont les pilotes les plus habiles et les plus expérimentés nous montrent du doigt les signes précurseurs.

Alors, quand nous serons en première ligne, l'arme au poing, mèche allumée; quand nous aurons fait preuve de notre ferme résolution, non de filer pour la patrie, mais de mourir pour elle; quand nous remplirons ainsi, en hommes et en citoyens, nos devoirs envers nous-mêmes et envers l'Europe, l'Europe ne reculera pas devant l'accomplissement des siens. Alors nous pourrons sans rougir faire appel aux puissances garantissantes, car nous n'avons point la prétention de tenir seuls tête à un si formidable ennemi. L'Angleterre, cette première gardienne de l'indépendance du monde, se replacera, pour la défendre, à nos côtés, sur ces champs glorieux tant de fois arrosés de son sang; l'Allemagne, oubliant ses dissidences, agira de concert avec cette unité qu'elle cherche en vain à l'intérieur et cette vigueur teutonique dont nous n'avons pas perdu le souvenir; et la Hollande nous saura de nouveau gré et nous remerciera d'avoir, nonobstant clameur de haro, conçu, continué et achevé les fortifications d'Anvers.

J'ai bien peur que tout ce que je viens de dire ne soit transformé en une complète approbation des armements démesurés sous le poids

desquels les peuples gémissent et sont près de succomber. Quel est l'homme sensé qui ne déplore tant d'improductifs sacrifices ? Mais quel est, en même temps, l'homme assez imprévoyant pour en contester la triste nécessité, dans cette Europe telle qu'on nous l'a faite depuis douze ans ?

J'ai bien peur aussi que l'on ne m'accuse de décourager ces cœurs évangéliques, ces grands pacifiques auxquels, selon la parole sacrée, le monde doit appartenir un jour. A Dieu ne plaise que j'arrête qui que ce soit dans la poursuite de l'idéal même le plus éloigné, même le plus impossible ! Nous faisons d'ailleurs dans cette voie d'heureux, d'incontestables progrès. Il n'est pas de jeune homme un peu *fort en thèmes*, qui, sur un sujet prêtant si richement aux lieux communs, ne puisse faire une amplification bien supérieure à la plupart des discours emphatiques prononcés aux Congrès de la paix, et nous annoncer pompeusement, comme une nouvelle et profonde découverte, que la rapidité des communications, les chemins de fer, le télégraphe, que les traités de commerce, le libre-échange, le développement de toutes les relations internationales, resserrent les liens qui unissent les hommes, identifient leurs intérêts, et exercent sur le maintien de la paix générale la plus salutaire influence.

Mais celui-là serait un bien superficiel observateur de la société, qui n'apercevrait point combien le matérialisme des intérêts, le principe de l'utilité préconisé comme la règle de nos actions, mettent en péril ce que l'homme doit avoir de plus cher et de plus sacré au monde, et combien ces partisans ardents de la paix à tout prix cachent de grossiers instincts, de froid et profond égoïsme, sous leur philanthropie sentimentale, ou leur cosmopolitisme hautain. Que de fois ils oublient que, pour tout cœur bien placé, l'indépendance nationale, la patrie est le premier des intérêts ! La question de l'abolition de la guerre dans le monde a d'ailleurs de philosophiques profondeurs que ne soupçonne même pas l'esprit essentiellement superficiel de M. Cobden. J'admire ce qu'il y a parfois d'élevé, de généreux, d'humain dans les économistes de cette école. Mais j'admire aussi combien, au milieu de leurs rêves et de leurs spéculations, les plus grands utopistes ont conservé ce sens pratique des affaires de ce monde, trop souvent méconnu par leurs impatients disciples.

L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE, esprit plus positif qu'on ne pense, de la même main dont il formulait les articles de son *Projet de paix perpétuelle*, rédigeait des mémoires *pour rendre les troupes meilleures*, et engageait instamment les souve-

rains sages à faire toutes les dépenses nécessaires pour se tenir sur leurs gardes, n'être point pris au dépourvu, et opposer à l'ennemi des places en bon état, des troupes nombreuses et aguerries.

KANT, penseur trop profond pour n'être point pratique, posait la paix perpétuelle comme un problème qu'on ne pouvait résoudre que peu à peu, et le considérait comme impraticable aussi longtemps qu'il dépendrait de la volonté ou du caprice d'un seul homme de déclarer la guerre, "sans qu'il eût pour cela à renoncer aux plaisirs de la table, de la chasse, de la campagne, de la cour." Dans les moyens d'exécution qu'il propose pour réaliser cette paix perpétuelle qu'il n'envisage que *comme indéfiniment approximable*, on entrevoit, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, une fine et socratique ironie, un fond de malice et de scepticisme souriant.

BASTIAT, à qui M. Cobden doit toute sa renommée sur le continent; Bastiat qui, sous tous les gouvernements, demandait à grands cris que la France désarmât, et prouvait combien le développement de ses forces militaires nuisait à son influence, à sa sécurité intérieure et extérieure; Bastiat, écrivain plein d'âme, dont le cœur chaleureux ne s'est jamais *cotonifié*, disait hautement que si, pour mettre son pays à l'abri

de tout danger, il fallait cent mille hommes et cent millions de plus, *il n'avait pas un mot à dire.*

Enfin, M. COBDEN lui-même, ramené au bon sens par les murmures de ses amis et par l'opinion publique indignée, n'a-t-il pas un jour été forcé de déclarer que, si la France voulait, dans ses armements, l'emporter sur l'Angleterre, la France devait être battue à quelque prix que ce fût, et qu il aimerait mieux que la dette nationale fût doublée que de voir un seul uniforme français sur les côtes de son pays.

Pourquoi M. Cobden ne fait-il point aux Belges l'honneur de les croire animés des mêmes sentiments ?

Je vais vous le dire.

C'est que M. Cobden ne croit, ni à la possibilité, ni à la nécessité de notre indépendance nationale. Sur ce point, comme sur tant d'autres d'ailleurs, il a une opinion qui diffère totalement de celle de ses compatriotes, et dont il ne fait point mystère.

M. Cobden arrive en France. Il trouve que, de toutes parts, on y parle sans détour de l'annexion de la Belgique, et que nulle *idée* n'y est plus populaire. Les historiens la justifient par l'étude du passé ; les poëtes la chantent ; les publicistes en démontrent la nécessité ; les mili-

taires la veulent par un habile coup de main, les journalistes par des moyens *moraux*, c'est-à-dire la propagande sourde, les agents secrets, la corruption en dessous ; et les politiques de cafés trouvent tout naturel que, la Belgique ayant été le berceau de la monarchie française, les Français d'aujourd'hui aient le droit de venir coucher dans le bon lit que nous nous sommes fait. M. Cobden, loin de combattre l'idée pour laquelle les Français se passionnent en dépit des loyales relations entre les deux gouvernements, en parle ouvertement comme de chose qui se doit réaliser, sans prendre le moins du monde souci de cet admirable *prononcement* de 1860, digne et fière réponse des Belges aux espérances, aux provocations de leurs voisins.

Comment ce peuple aimable de France, "ce peuple de troubadours et de paladins," comme dit madame de Girardin, concilie-t-il ces convoitises territoriales avec le vif sentiment de l'honneur qui le distingue ? Il aurait horreur, avec ses idées chevaleresques, de l'homme qui, refusé par sa *belle*, tenterait, pour lui forcer la main, la séduction ou l'enlèvement ; et il ne se ferait aucun scrupule d'imposer, par la ruse ou la violence, l'union à un peuple qui proteste de toutes les forces de son âme qu'il ne veut point de ce mariage !

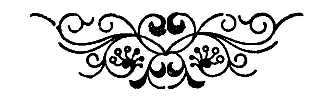
Cependant, M. Cobden y sourit affectueusement, et paye sans doute, par cette flatterie, sa bienvenue en France. Il va plus loin. Dans ses entretiens, il affirme, bien avant les *meetings* de M. Van Ryswyck, que "les fortifications d'Anvers sont l'œuvre du jeune étourdi de 77 ans (ainsi nommait-il lord Palmerston, dont il était l'agent) qui dirige les affaires en Angleterre." Et il ajoute que "ces fortifications n'empêcheront rien, quand le moment sera venu de prendre les limites du Rhin ; et que, dans la Belgique, dont les intérêts matériels ne seront pas toujours aussi satisfaits qu'aujourd'hui, une majorité se créera facilement, dans un temps donné, plus ou moins rapproché, pour demander l'annexion."

J'affirme que ces paroles sont sorties textuellement de la bouche de M. Cobden, dans un endroit public, et s'adressaient à un Belge, qui ne les laissa point sans réponse. Que si M. Cobden les a oubliées, comme sa lettre semble l'indiquer, je suis heureusement en mesure de rappeler à son souvenir le lieu, la date de l'entretien, et le nom de son interlocuteur.

Cela connu, la lettre de M. Cobden sur les fortifications d'Anvers s'explique tout naturellement ; mais aussi, cela bien connu, cette lettre trouvera-t-elle encore de bénévoles admirateurs en Belgique ? Pas un seul ; pas même, j'en suis

sûr, le rédacteur de *l'Économiste belge.* Que si, contre toute attente, M. M*** restait fidèle à la royauté imaginaire de son héros, je lui prédis que, nouveau Blondel, il sera bientôt réduit, dans son désespoir, à chanter ce bel air de Grétry :

> O Richard ! ô mon roi !
> *Le Belge* t'abandonne.
> *En Belgique*, il n'est plus que moi
> Qui s'intéresse à ta personne !



DÉDICACE

AUX BLESSÉS DE SEPTEMBRE.

Je vous dédie ces pages, où j'ai voulu, en riant, tempérer ce que m'a fait éprouver de patriotique indignation la lettre de M. Cobden à *l'Économiste belge.*

Pardonnons, après l'avoir châtié, à l'homme qui nous méconnaît assez pour croire que cette indépendance nationale, achetée au prix de votre sang, nous la mettrions en balance avec de sordides intérêts, et nous en livrerions la défense, sans coup férir nous-mêmes, à des mains étrangères, dont nous irions lâchement implorer et mendier le secours.

18 *Juin*, 1862.



PIÈCE JUSTIFICATIVE.

LETTRE DE M. RICHARD COBDEN SUR LES FORTIFICATIONS D'ANVERS.

Nous lisons dans *l'Économiste belge :*

"Le gouvernement anglais passe, comme on sait, pour avoir trempé dans la déplorable affaire des fortifications d'Anvers, et M. Van Ryswyck a dirigé à ce propos, dans un des meetings d'Anvers, une ardente philippique contre l'Angleterre. Nous avons signalé cet incident fâcheux à M. Cobden, et nous lui avons exprimé le profond regret que nous éprouvons en voyant le gouvernement anglais raviver, par une immixtion malavisée dans nos affaires, les préjugés anti-anglais que les amis de la liberté commerciale s'efforcent de détruire.

" Nous avons reçu de l'illustre apôtre du *free-trade* la remarquable réponse qu'on va lire. M. Cobden ne peut admettre que le gouvernement anglais ait commis la mauvaise action politique qui lui était reprochée par M. Van Ryswyck ; mais, quelle que soit l'origine du projet des fortifications d'Anvers, il le condamne comme insensé et tout particulièrement propre à attirer sur nous le danger contre lequel nous voulons nous prémunir."

" Voici la lettre de M. Cobden :

"Midhurst (Sussex), 24 avril, 1862.

" Monsieur,

". . . . . Je ne sais jusqu'à quel point vous pouvez être fondé en accusant Lord Palmerston d'être l'auteur de ce projet malavisé des fortifications d'Anvers. Vous dites que cette accusation a été portée contre lui dans un meeting public ; mais il y a beaucoup d'assertions qui se produisent en Angleterre dans des meetings publics et pour lesquelles il ne serait pas facile de trouver des preuves. Donc, jusqu'à meilleure évidence, vous me permettrez de croire que la chose demeure dans le doute.

" Du reste, peu m'importe de savoir qui est l'auteur du projet, mais je pense qu'à tous les points de vue c'est un projet dépourvu de bon

sens. La Belgique existe par une force morale, par le consentement des grandes puissances et non par sa propre force. Sa seule chance de perdre sa nationalité, c'est d'être annexée à la France. Et de nos jours, ce n'est plus l'habitude d'annexer des provinces sans le consentement de leur population. Eh bien, aussi longtemps que votre population sera plus légèrement taxée, jouira d'une plus grande liberté et d'une plus haute prospérité que si elle était annexée à la France, elle préférera certainement demeurer indépendante.

"Or, le meilleur moyen de lui procurer ces bienfaits, c'est d'éviter le fardeau de gros armements, qui seront sans efficacité contre le seul ennemi qui puisse vous absorber, et auront uniquement pour résultat d'imposer de lourdes charges à votre peuple et de le réconcilier ainsi avec l'idée de l'annexion. Tel est mon programme de votre politique, et je ne conçois pas qu'un homme d'État puisse agir autrement.

"Si j'étais roi des Belges, et que je voulusse conserver la couronne à mes descendants, je garderais seulement sur pied quelques milliers d'hommes. Je me considérerais comme roi par la force morale seulement, et je dirais à mes puissants voisins : "Vous avez proclamé ma neu- "tralité, et j'entends donner à mon peuple le

"bénéfice de cette situation, en en faisant la "communauté la plus légèrement taxée et la "plus prospère de l'Europe." Ce serait, croyez-moi, le moyen le plus certain d'attacher les Belges à leur indépendance.

"Mais d'élever des fortifications à Anvers avec l'idée d'y rallier une armée en cas de guerre, et d'inviter toute l'Europe à venir pour faire de la Belgique un champ de bataille ! c'est placer votre population dans une si affreuse alternative qu'elle préférera encore l'annexion à une pareille destinée. J'ajouterai seulement que si vous possédez quelque preuve qu'une politique aussi insensée soit originaire d'Angleterre, je serai charmé de l'avoir.

"RICHARD COBDEN."

RICHARD COBDEN

ROI DES BELGES.

OPINIONS DE LA PRESSE.

"Tout le monde voudra lire ce pamphlet, que distingue une sérieuse érudition littéraire et politique, et dans lequel on trouve de curieuses révélations politiques. . . . . Il est une nouvelle preuve de la vitalité du sentiment national et de la saine vigueur qui anime les lettres belges."—*Office de Publicité.*

"Cette brochure n'est rien moins qu'une polémique ordinaire; elle sera relue longtemps après que *l'Économiste* et ses alliés seront oubliés; car elle établit, avec toute l'autorité que donnent la raison, l'expérience politique, le patriotisme et le talent, quelles sont les conditions d'existence de notre indépendance, quelle est notre situation vis-à-vis de l'Europe, pourquoi nous devons veiller *nous-mêmes* à la défense de notre pays, et quels avantages de tous les jours nous procure ce sacrifice; quelles crises, quels désastres irréparables il écarte de notre sol."—*Sancho.*

"L'auteur n'a pas signé son œuvre, mais on n'a pas tardé à reconnaître ce caustique . . . . qui sait entourer les vérités les plus philosophiques, les thèses les plus sérieuses, les pensées les plus élevées d'une raillerie fine, d'une moquerie de bon goût, et d'un atticisme parfait. . . . . Sous ce titre, Richard Cobden, Roi des Belges, cette plume acérée et savante a tracé de M. Cobden et de ses théories béates le tableau à la fois le plus vivement spirituel et le plus profondément vrai qui se puisse imaginer. . . . . Il commence sa piquante esquisse par de charmantes observations sur le mot fameux de la lettre dont M. Cobden a daigné gratifier la Belgique: *Si j'étais roi des Belges!* Rien de plus frais, de plus coquet que cette page où le spirituel écrivain prodigue les ironies aiguës et les transparentes allusions."—*Écho du Parlement.*

"Il était utile que les théories du roi Cobden et de ses fidèles ministres les Coomans et les Molinari, fussent déshabillées en public et exposées toutes nues, avec leurs difformités risibles, aux yeux du public désabusé. C'est ce qu'a fait, avec l'autorité d'un grand talent littéraire et d'une incontestable supériorité de dialectique, un esprit vif et pénétrant, que distingue la fine ironie de

la Fontaine et le rire goguenard du curé de Meudon. Cet écrivain charmant, plus Gaulois que Belge par la plume, et plus Belge que beaucoup de ses compatriotes par l'esprit et le cœur, a publié, sous le pseudonyme *d'un ex-colonel de la garde civique*, une brochure de 50 pages, où l'école égoïste et hargneuse de Manchester et son vaniteux apôtre sont jugés avec un rare bon sens et dans un langage bref, incisif, coloré, vigoureux, et tout à la fois poli, ce qui ne gâte rien à l'œuvre, et lui donne au contraire une saveur des plus délicates."—*Journal de l'armée belge.*

"Nous regrettons d'avoir tant tardé à signaler à nos lecteurs une brochure parue il y a deux mois environ, sous ce titre: Richard Cobden, Roi des Belges, brochure publiée sans nom d'auteur. M. Cobden y est réfuté de main de maître : le raisonnement le plus net et le plus serré y revêt d'un bout à l'autre les formes d'une raillerie fine, incisive et cependant courtoise, qui permet d'assurer que l'auteur est non-seulement un charmant esprit, mais encore un homme du meilleur monde. Il égratigne M. Cobden à main gantée, et l'égratignure n'en est pas moins vive et saignante. Du reste, impartial autant qu'habile, et sachant rendre justice à l'homme dont il réfute les assertions, le polémiste anonyme trace de M. Cobden un portrait auquel les partisans mêmes de cet homme politique seraient fort embarassés de trouver à redire. Voilà bien des mérites rassemblés en une brochure: ceux qui l'ont lue et qui la liront en signaleront bien d'autres encore. . . . . *Richard Cobden, Roi des Belges*, n'est pas un pamphlet éphémère: c'est un travail qui restera, et qui fait honneur aux lettres belges."—*L'Indépendance.*

"The opinions of Mr. Cobden on the defences and the destiny of Belgium are about as valuable as those with which he is in the habit of favouring his own countrymen upon similar topics. The uncalled-for obtrusion of his sentiments in reference to a people whom he considers as destined to political annihilation, is, as he has probably discovered, no less repugnant to their pride than it is insulting to their patriotism."—*Quarterly Review.*

"The pamphlet alluded to is a bitter, witty, and logical reply to a letter written from Midhurst to the *Économiste Belge* by Mr. Cobden, for the sake of making known to the world what he, Mr. Cobden, would do if he were King of Belgium."—*Spectator.*

"This pamphlet has a value and attraction of its own, independently of the argument, which is crushing and complete. *Materiam superabat opus.* We read it, as we read one of Paul Louis Courier's, for the style—for the polished irony, the well-applied learning, the familiarity with affairs, the abundance of apposite illustrations, the high breeding, the pleasantry, the wit."
—*The Saturday Review.*

LETTRE I.

SUR

LES ANGLAIS

QUI ONT ÉCRIT EN FRANÇAIS.

1854.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

CETTE première lettre qui, dans notre collection, sera suivie de plusieurs autres, sur le même sujet, fut d'abord insérée dans le 1er volume des Mélanges de la *Société des Philobiblon.* Tout le monde connaît la rareté de cette collection. Bien que cette lettre n'ait été tirée à part qu'à un nombre très-restreint d'exemplaires, elle attira l'attention de plusieurs littérateurs en France, comme en Angleterre et en Belgique.

Un des plus habiles critiques du *Journal des Débats*, M. Cuvillier-Fleury (No du 22 Juin, 1856), en parle ainsi: "On a beaucoup re-" marqué un charmant et sérieux essai, signé " d'un nom illustre dans la politique, M. Sylvain " Van de Weyer, Ministre de Belgique. Cette " pièce a été publiée sous le titre de *Lettres* " *sur les Anglais qui ont écrit en français.* Il

"y aurait aussi une intéressante histoire à "raconter des Français qui ont écrit en Angle-"terre. M. Van de Weyer, qui est vraiment "un Français, tout au moins par ses ouvrages, "y occuperait, à quelque distance de St. Evre-"mond, une place très-honorable."

Dans *l'Athenæum Français* du 12 Mai, 1855, M. Baron rendit longuement compte de cet essai, et dit : "La biographie qu'a donnée de "D'Hèle M. Van de Weyer, et l'appréciation "qu'il a faite de son talent et de son caractère, "sont exactes et complètes, autant que pure-"ment et spirituellement écrites . . . "

M. Van de Weyer attaque assez vivement, dans son Essai, M. Arsène Houssaye qui, dans sa *Galerie du* 18me *Siècle,* a complètement défiguré le portrait de d'Hèle. "Il faut bien "avouer, ajoute *l'Athenæum Français,* que dans "la sévérité de M. Van de Weyer à l'égard "de M. Arsène Houssaye, il entre peut-être "un peu de ressentiment patriotique. Mais "comment blâmer cet entraînement bien na-"turel dans un critique qui a si positivement

" et si finement raison ? Les Français sont trop " malins pour n'être pas ici de l'avis du Belge."

L'écrivain distingué qui, dans *l'Examiner* du 26 Mai, 1855, a rendu un compte très-remarquable de la lettre de M. Van de Weyer, qu'il qualifie de *very charming little essay*, a traduit fort spirituellement en vers Anglais plusieurs passages de son compatriote d'Hèle. Ils sont trop étendus pour les transcrire ici ; mais nous ne pouvons nous empêcher d'en donner un échantillon de quelques lignes, que le lecteur pourra comparer à l'original. Dans l'opéra comique de *Midas*, Apollon déguisé, répond de la manière suivante au fermier Palémon qui lui offre de l'ouvrage :

'Tis too much of a thing,
The labouring,
The gardening;
Crops to gather, seed to sow,
To thrash the corn, to winnow, to mow;
Too much, too much, I couldn't indeed.

Mais il reprend courage lorsque Palémon ajoute :

And you shall set my daughters dancing.

APOLLO.

Eh! what? there are maidens to woo?

PALEMON.
Sweet little daughters, I'm blessed with two.

APOLLO.
Children you mean—

PALEMON.
Of fifteen or sixteen.

APOLLO (*aside*).
Daughters two,
Pretty too,
And fifteen or sixteen.
Cheer up, cheer up ! I get courage again,
And don't feel alarmed at the work.

Le traducteur a été tout aussi heureux dans plusieurs autres passages.

Le *Saturday Review*, du 4 Octobre, 1856, après avoir donné une analyse de la vie de d'Hèle ou Hales, ajoute : "The memoir from " which we have gleaned these particulars is " most agreeably written, and displays an ample " share of that knowlege of the times which is " necessary to impart vitality to the subject."

M. Van de Weyer, en parlant du rôle de *Jeannot* dans les *Battus paient l'amende*, avait dit : " La Jeannomanie a créé toute une litté- " rature dont M. Villemain n'a point écrit " l'histoire. Jeannot excitait d'incroyables fureurs

" d'admiration. Tout Paris raffolait de Jeannot. " La bonne compagnie oubliait Racine, Molière, " Voltaire, pour les farces et les bêtises de " *D'Orvigny.*"

Le spirituel feuilletonniste du *Journal des Débats,* dans son No. du 20 Avril, 1863, a signalé de nouveau, à sa manière, ce curieux fait social et littéraire : " Pour mieux célébrer Janot, " on inventa, dit-il, une langue : le *Janotisme.* " On faisait des *Janotismes* comme plus tard on " a fait des *rêveries poétiques.* Janot eut les " honneurs inespérés de la porcelaine de Sèvres ; " son buste inattendu fut placé à côté des " plus précieuses chinoiseries. Son portrait fut " gravé sérieusement. Bien plus, toute sa vie a " paru à l'eau forte dans une suite de dessins, " comme on eût fait pour la vie d'Alexandre- " le-Grand. Le fanatisme et l'entêtement pour " Janot furent poussés si loin, qu'on voulut le " voir à Versailles."

M. Jeannin entre ensuite dans des détails qu'il serait impossible de reproduire ici.

Les curieux pourront consulter aussi une

appréciation bibliographique de l'Essai de M. Van de Weyer, accompagnée d'une excellente analyse, dans le *Journal de Liége* du 5 Avril, 1855.

On peut juger de l'intérêt qui s'attachera à la série des essais biographiques et littéraires sur les Anglais qui ont écrit en français par l'attention générale qu'a attirée cette première lettre.

LETTRES SUR LES ANGLAIS QUI ONT ECRIT EN FRANÇAIS.

THOMAS HALES.

LONDRES, le 18 *Juin,* 1854.

Mon Cher M. MILNES,

A défaut de la Notice sur *Richard de Bury,* que je vous avais promise pour mettre en tête de nos *Mélanges,* et dont force m'est de différer la publication jusqu'à notre prochaine livraison,[1] je prends le parti de vous écrire une première lettre

[1] Cette Notice ne sera peut-être point sans utilité, ne fût-ce que pour empêcher à l'avenir la *Bibliographie de la France* (Voy. No. 21 du 27 Mai), et le *Bulletin du Bibliophile,* publié par *Techner,* (Voy. N° de Mai et Juin, 1854, p. 834), de prendre un savant évêque et un grand Chancelier d'Angleterre, né en 1281, pour un membre actuel de notre Société, et d'annoncer que Monsieur Richard de Bury a inventé à notre usage le terme de *Philobiblon!* Messieurs *Monckton* et *Miles,* dit le même article, sont nos deux secrétaires. Nous savons tous que vous vous êtes *mis en quatre* pour organiser notre petit club de Bibliophiles; mais cela n'autorise personne à vous *mettre en deux,* et à défigurer un nom cher aux Muses, inscrit dans les annales parlementaires, aimé, à Paris comme à Londres, dans ce qu'on appelait autrefois la *Société polie.*

sur un sujet qui ne sera peut-être pas tout-à-fait dénué d'intérêt pour les Membres de notre Société. Vous savez que je me suis fait une petite bibliothèque spéciale, composée de livres écrits en français par des Anglais. Or, je m'engage d'autant plus volontiers à vous donner de temps en temps des notices détaillées sur ces écrivains, que ce filon, plus riche qu'on ne pense, n'a jamais, que je sache, été exploité par les amateurs des *Curiosités de la Littérature*. C'est ma Californie ! Si je ne vous en rapporte point de l'or bien pur, n'en accusez que moi et mon inhabileté à creuser le sujet, car

"C'est le fonds qui manque le moins."[1]

Je vous parlerai aujourd'hui d'un écrivain qui, après Hamilton, s'est fait, en France, par son esprit net et vif, par le bonheur avec lequel il a manié la plaisanterie dans une langue qui n'était pas la sienne, la réputation la mieux établie, et qui, malgré le retentissement de ses succès, n'en est pas moins resté complètement inconnu en Angleterre. J'ai eu beau, en effet, consulter tous les Recueils Littéraires, les Revues, les *Magazins*, les Dictionnaires Biographiques Anglais ; j'ai eu beau interroger les hommes de lettres les plus instruits, j'ai eu la joie de m'assurer que la

[1] *La Fontaine.*

gloire de *Thomas Hales*, (car c'est de lui qu'il s'agit), n'avait point passé le détroit[1]. Je dis la joie, et non le chagrin, pour être vrai en tout ; car vous savez avec quelle orgueilleuse satisfaction les Bibliophiles, qui lisent d'ordinaire (quand ils lisent) ce que personne ne lit, triomphent en pareille occurrence : ils savent, au fond du cœur, un gré infini à leurs prédécesseurs ou interlocuteurs de cette ignorance pour laquelle ils feignent de si grands étonnements et de si vifs regrets.

Avant d'entrer en matière, permettez que je rende à *Thomas Hales* la physionomie française qu'il s'était donnée. Dès ses premiers pas dans la carrière des lettres, il se fit appeler *M. d'Hèle* ou *d'Hell.*[2] C'était déjà un trait d'esprit : il faut, à Paris, quand on veut *se faire un nom*, avoir un nom que tout le monde puisse aisément prononcer.

D'Hèle, en arrivant en France, vers 1770, semble avoir à dessein jeté un voile impénétrable sur son existence antérieure. *Bachaumont*[3], ou

[1] Voyez *Note* A.

[2] L'auteur n'est connu, en France, que sous ces deux noms, qui se trouvent à la tête des ouvrages qu'il a lui-même publiés. *Grétry* attribue la transformation du nom à l'imitation de la prononciation anglaise, *Hèles*. Si M. *Arsène Houssaye* a dogmatiquement affirmé qu'en Angleterre le nom se prononce comme *Hélas*, c'est pour pouvoir ajouter, d'un ton sentimental, que "D'Hèle eut souvent cette exclamation sur les lèvres."

[3] *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République*

plutôt ses continuateurs, que tous les Biographes ont copiés sans les citer, disent qu'il était d'une famille anglaise distinguée. *Grimm*[1], qui a vécu dans son intimité, le nomme *Écuyer*, le fait naître dans le Comté de Gloucester, vers l'an 1740, et ajoute qu'il entra fort jeune dans les troupes anglaises, fut envoyé à la Jamaïque, et qu'après avoir voyagé dans presque toute l'Europe, il fit un long séjour en Suisse et en Italie. *Grétry*[2], qui avait toute sa confiance, et qui recevait par fois ses rares épanchements, assure que D'Hèle avait passé sa jeunesse au service de la marine anglaise, et que l'abus des liqueurs fortes avait affaibli sa poitrine.[3] *Lepeintre*[4] affirme qu'il

des Lettres en France, depuis M.DCC.LXXII *jusqu'à nos jours; ou Journal d'un Observateur*, etc. etc. (Par *De Bachaumont, Pidanzat de Mairobert, Moufle d'Angerville* et autres). Londres, John Adamson, 1777–1789, 36 vol. in 12, tom. 17. pag. 17.

[1] *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot, depuis* 1753 *jusqu'en* 1790; Nouv. édition, où se trouvent rétablies pour la première fois les phrases supprimées par la censure Impériale (Pub. par M. *Jules Taschereau*). Paris, 1829, 16 vol. in 8vo.

[2] *Mémoires, ou Essais sur la Musique;* Paris, de l'Imp. de la Répub. Pluviose, an. v. tom. 1. page 326.

[3] Un accident dont D'Hèle avait rendu compte à Grétry avait singulièrement contribué à miner sa santé. "Étant à bord, il " s'enivra de Punch avec quelques officiers; son altération fut si " grande pendant la nuit qu'il porta à sa bouche une bouteille " d'eau forte que le roulis du vaisseau avait amenée auprès de " lui."

[4] *Notice sur D'Hèle*, dans la *Suite du Répertoire du Théâtre Français.* Paris, Ve Dabo, 1823, in 18, tom. 56. pag. 85.

quitta la marine anglaise, en 1763, à la Havanne, où il avait été envoyé. *M. Arsène Houssaye*, qui a composé son article sur D'Hèle de phrases empruntées à Grimm et à Grétry, sans en indiquer la source, et de détails inventés à plaisir[1], transforme, de son autorité privée, D'Hèle en Baronnet anglais, "fils d'un Baronnet *aventu-*" *reux* (!), qui avait voulu que le seul descendant " de sa maison, quelque peu illustre, affrontât les " dangers de la mer." N'êtes-vous pas étonné qu'il ne l'ait pas tout de suite, à la française, nommé *Sir D'Hèle?* Quoiqu'il en soit, tous sont d'accord sur un point, c'est que D'Hèle, né avec de la fortune, la dissipa promptement au milieu des plaisirs de Paris, et que, cachant ensuite son indigence, et passant sa vie ou dans les cafés, ou au Fort-l'Évêque, il avait été réduit enfin à chercher dans les lettres des ressources contre la misère.

D'Hèle avait fait à Paris la connaissance de *Suard*, dont le salon, depuis son retour de Londres, était constamment ouvert aux nombreux Anglais qui visitaient Paris vers le milieu et la fin du XVIIIe siècle[2]. Suard était l'homme de

[1] Voyez cette curieuse mosaïque, assez adroitement agencée, et intitulée : *Un Philosophe*, dans la *Galerie des Portraits du* XVIIIe *Siècle*, 4me Édit. rev. et corrig. Deuxième Série, pag. 182 et suiv. Paris, Charpentier, 1848, in 12.

[2] "Entre la maison de M. Suard et les maisons anglaises qui " cultivaient les lettres, il y avait," dit M. *Garat*, avec ce ton

France qui connaissait le mieux la littérature anglaise, et qui, avec un tact exquis, lui empruntait, pour les publier dans son journal, des articles pleins de sel et d'intérêt. Ses traductions sont restées des modèles de fidélité et de pureté. Malgré le silence gardé sur ce point par les Biographes de ce spirituel Académicien (il en a eu beaucoup, et tous disposés à exagérer son importance)[1], Suard paraît avoir admis D'Hèle dans son intimité, et il le recommanda vivement à Grétry, "comme un "homme de beaucoup d'esprit, qui joignait à un "goût très-sain de l'originalité dans les idées."[2]

Toute la Société Française, animée pour la musique de plus de passion que de goût, était alors partagée en Gluckistes, Piccinistes, Bouffonistes, Ramistes, Lullistes, qui, dans leur intolérance, se prodiguaient, sans en rougir, l'injure et la calomnie ; les plus graves évènements n'en interrompaient point le honteux débordement.[3]

solennel et tendu qui ne l'abandonne jamais, "quelque chose "de cette hospitalité antique établie entre les familles distin- "guées des nations voisines ; on s'aimait, on était lié, du moins, "avant de se connaître." *Mémoires Hist. sur la Vie de M. Suard, et sur le* XVIIIe *Siècle.* Paris, 1820, tom. 2, p. 38.

1 Voyez *Note* B.

2 *Mémoires,* etc. tom. 1, p. 298.

3 "Nos disputes sur la musique continuent toujours," écrivait *Madame Necker à Thomas* (*Mélanges extraits de ses Manuscrits,* tom. iii. pag. 187.) "Elles m'ennuyaient autrefois, à présent "elles m'étonnent. Quelle nation que celle qui raisonne sur "des notes au bruit du canon !"

Dans ces luttes, auxquelles tous les gens de lettres prenaient part, on se combattait avec une violence, un acharnement qui devaient faire présager ce que deviendrait la France, lorsque de plus grands intérêts seraient en jeu. D'Hèle, né dans un pays où les hommes n'affectent point d'aimer ce qu'ils n'entendent pas, fut frappé, comme il le dit lui-même, " de voir tant de gens " qui ne savaient pas la gamme, et qui voulaient " avoir un avis."[1] Il eut l'heureuse idée de parodier, dans une spirituelle allégorie, ces querelles musicales, et de faire par le ridicule justice de l'expulsion des chanteurs italiens, de la musique française, de ses cris et de ses grossiers refrains. Il brocha le *Jugement de Midas*, comédie en trois actes. Grétry en garda pendant long-temps le manuscrit en portefeuille. D'Hèle

[1] *Jugement de Midas*, act. III. sc. 3.—Les deux grands rivaux pour lesquels on se battait en duel et l'on se brouillait à mort dans les familles les plus unies, se moquaient entre eux de l'ignorance musicale de leurs champions. *Piccini*, écrit à Marmontel le spirituel Abbé *Galiani* (*Correspondance inédite*, précédée d'une Notice par *B. Mercier de Saint-Léger*, Paris, 1818, tom. ii. p. 293), "*Piccini* m'a mandé que se trouvant à table " chez le Directeur *Berton* à côté de son rival, le brave allemand " (*Gluck*), tout en lui versant rasade, lui avait dit, *mezza voce: " les Français sont de bonnes gens; mais ils me font rire: ils " veulent qu'on leur fasse du chant, et ils ne savent pas chanter.*" —Et ce pauvre *Marmontel* était vivement pris à partie pour avoir nommé *Gluck* le *Shakespeare de la Musique*, et n'avoir pas reconnu son *immense supériorité* sur le poète anglais !!!

avait déjà frappé à une autre porte pour s'assurer un appui dans le monde littéraire, et voulant donner à un juge compétent un échantillon de son style, il avait remis à Grimm le *Roman de Mon Oncle,* charmante et vive esquisse, que celui-ci se fit un devoir d'envoyer à ses correspondants,[1] et que vous me saurez gré de reproduire à la suite de ma lettre. Grétry, revenu de ses préventions, consentit enfin à faire la musique du *Jugement de Midas,* et il y déploya toutes les qualités qui conserveront long-temps à ses productions toute la fraîcheur de la jeunesse. Mais ni les protecteurs de Grétry, ni l'influence de Suard, Censeur des théâtres, ne purent faire accepter cette pièce par la cour,[2] ni la faire jouer par le comédiens qui l'avaient reçue. Les salons étaient déjà en possession de réformer les jugements de la cour et des comités de lecture. Grétry invoqua l'appui de cette nouvelle puissance, et parvint, avec l'aide du Chevalier de Boufflers, à faire écouter et admirer la pièce de D'Hèle par *Madame de Montesson,* femme, quoiqu'en dise *Madame de Genlis,*[3] pleine d'esprit et

[1] Voy. *Corresp. Lit. et Phil.* tom. ix. p. 366.

[2] M. Ed. *Fétis,* dans son Histoire *des Musiciens Belges,* tom. ii. p. 145, dit qu' "on ne permit pas que cette pièce fût "jouée à Versailles, par ce qu'elle était d'un Anglais, et que la "Reine ne voulait favoriser en aucune façon les sujets de la "Grande-Bretagne."

[3] Malgré les sentiments de charité chrétienne dont Mme *De*

de bonté, qui était parvenue à fixer l'inconstance du Duc d'Orléans, petit-fils du Régent, et qui, devenue l'épouse du premier Prince du Sang, déployait, pour le désennuyer, sur son théâtre particulier, le double talent d'auteur gracieux et fin et d'actrice consommée.[1] Le Duc d'Orléans avait lui-même un talent fort distingué, et jouait avec beaucoup de naturel les rôles de paysan.

L'histoire, dans sa dignité, n'a pas daigné s'occuper de la fureur pour les spectacles particuliers qui s'était alors emparée de toutes les classes de la société, depuis la Reine Marie-Antoinette jusqu'à Mlle Guimard, depuis les gros bourgeois du Marais, jusqu'aux ouvriers des Faubourgs. Les plus grands seigneurs, les plus graves fonctionnaires publics, les femmes les plus collet-montés étaient enrôlés dans ces troupes d'amateurs que dirigeait d'ordinaire un acteur favori. Ce chemin conduisait aux honneurs et aux plus hautes dignités. Tels magistrats n'avaient été revêtus de la Simarre que pour avoir brillé dans les Crispins et les

Genlis se dit animée, elle n'en a pas moins consacré je ne sais combien de pages de ses *Mémoires* (Paris, 1825, 10 vol. in 8°) à persuader que Mme De Montesson, sa bonne tante, était une femme sans cœur, sans âme, sans esprit, sans talent, sans instruction, *sans everything*, que de l'hypocrisie, de l'avarice et de l'envie.

[1] Voyez *Note* C.

Arlequins. La vie semblait n'avoir été donnée à ces hommes que pour jouer la comédie. Il y a, mon cher M. Milnes, tout un livre à faire sur l'influence qu'ont exercée sur les mœurs en France, au dix-huitième siècle, les parades grivoises de *Collé*, les parodies de *Moncrif* et de *Despréaux*, les proverbes de *Carmontel*, les petites comédies de Madame de *Genlis* et de leurs nombreux imitateurs. Quel spectacle que celui des intrigues, des prétentions, des jalousies, des haines que faisaient naître ces théâtres d'amateurs où une Reine de France, aussi étourdie que vertueuse, cherchait à rivaliser de talent avec une danseuse de l'opéra entretenue par un prince de l'église ![1] Pour moi, si j'écrivais l'histoire de la société française au dix-huitième siècle, je ne me pardonnerais point d'oublier un trait qui peint toute une époque : c'est que Madame de Montesson, non-seulement consentit à jouer un des principaux rôles dans la pièce de D'Hèle, mais que, pour en mieux assurer le succès, et calmer en même temps les scrupules de M. Le Duc de Penthièvre, elle invita à cette première repré-

[1] Les éléments de ce livre se trouvent épars dans les *Mémoires* de *Bachaumont*, de *Collé*, de *Mme de Genlis*, de *Fleury*, de *Weber*, de *Mme Campan*, dans la *Correspondance de Grimm*, dans celle de *La Harpe*, dans le *Tableau de Paris*, de *Mercier*, etc. etc. etc.

sentation, outre un grand nombre d'abbés (les abbés étaient partout), une dizaine d'évêques et deux archevêques. Un de ces prélats prêta même son manteau à l'acteur qui jouait le rôle de Midas ! Et les amateurs de scandale étaient là, qui se faisaient un malin plaisir d'étudier la physionomie de ces dignitaires de l'église, d'épier curieusement l'effet que produisaient sur eux les passages un peu graveleux de la pièce, et de remarquer charitablement "qu'ils faisaient "bonne contenance, et n'étaient nullement dé- "concertés."[1] Pour un observateur sérieux et inquiet de l'avenir de la France, la pièce la plus curieuse et la plus piquante n'était pas celle qui se jouait sur le théâtre.

Le *Jugement de Midas*, grâce au jeu parfait de Madame de Montesson, eut un succès qui dépassa toutes les espérances de D'Hèle et de Grétry. *Grimm* s'empressa d'en rendre compte à ses illustres correspondants. "Nous n'avons "pu," dit-il, "nous empêcher d'être fort étonnés "à Paris qu'un étranger eût si bien saisi et les "convenances de notre théâtre et le génie de "notre langue, même dans un genre d'ouvrage "où les nuances du style échappent plus aisé-

[1] "Les évêques," disent les *Mémoires Secrets*, dans un style aussi leste qu'incorrect, "venaient à cette représentation avec la "même aisance, la même impudeur (!) que s'ils fussent entrés "dans le sanctuaire pour y officier." Tom. xi. pag. 172.

"ment peut-être que dans aucun autre."[1] *La Harpe*, après avoir constaté ce qu'il y a d'esprit, de gaieté, dans la pièce de D'Hèle, et d'étonnante facilité dans les paroles, en fait, à l'usage du Grand Duc de Russie (tous les souverains de l'Europe avaient les yeux sur les théâtres de Paris), l'analyse suivante, qui me dispense d'en tenter une moi-même: "C'est, pour le fond, "le trait connu de l'ancienne mythologie, dont "on a fait une allégorie satirique contre la "musique française. Midas est un bailli de "village, grand musicien dans le vieux genre, "et qui a formé deux élèves dignes de lui, "Pan et Marsyas. Apollon, sous la figure d'un "Berger, se fait aimer des maîtresses de ces "deux paysans, et l'on convient de donner la "palme à celui qui chantera le mieux. Le "bailli est choisi pour juge, et il ne manque "pas d'applaudir dans ses deux élèves le plain-"chant monotone de nos opéras, et tous les "refrains de nos vaudevilles populaires. Au "contraire, il siffle le chant d'Apollon, et à "l'instant il lui vient des oreilles d'âne."[2]

Malgré la cabale montée par des clercs de Procureur,[3] ces jugements furent bientôt con-

[1] *Correspondance*, tom. x. p. 55.

[2] *Correspondance Littéraire, Œuv. Comp.*, Paris, 1820, tom. xi. pag. 56.

[3] Ces Messieurs voulaient se venger de ce qu'ils considéraient

firmés par le public parisien, qui applaudit à la finesse, au tour vif et naturel du dialogue de D'Hèle, et demanda à grands cris que l'auteur et le musicien parussent sur le théâtre. D'Hèle n'était point dans la salle.[1] Son nom fut proclamé par M. De Narbonne, et couvert d'applaudissements.[2] Grétry seul se présenta, et reçut du parterre les éloges que la cour avait d'abord refusés à sa charmante musique.[3] On trouva cependant qu'il n'avait pas fait chanter le Dieu de la Musique d'une manière assez divine.

comme une insulte dans ces paroles de Midas (Act iii. sc. 3): "Tu me rappelles le tems de ma jeunesse, quand j'habitais la "capitale; j'étais un pilier du spectacle lyrique, j'y donnais le "ton. On se demandait, où est-il? où est le Petit Midas? "j'étais alors clerc de Procureur."

[1] C'est ce que dit positivement le *Journal de Paris* de l'époque. M. *Arsène Houssaye* assure que D'Hèle vint sur le théâtre "assez mal équipé, gravement, sans plaisir et sans ennui. *C'est*, "dit-il, *l'épilogue obligé de ma Comédie*." Ces détails n'ont qu'un seul défaut; c'est de n'être pas vrais.

[2] "On n'a jamais," dit *Grimm*, "laissé échapper à Paris "l'occasion de faire une pointe. Comme Apollon tombe des "nues au commencement de la pièce, on n'a pas manqué de "dire à l'auteur, en le félicitant de son ouvrage: *Votre pièce*, "*Monsieur, tombe des nues; il faut bien qu'elle y remonte*."

[3] Les vers que *Voltaire* envoya à Grétry, pour le consoler, sont dans la mémoire de tous les gens de goût:

La Cour a dénigré tes chants
Dont Paris a dit des merveilles;
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

Grétry fut lui-même de cet avis.[1] Un critique donna plus tard une explication toute Parisienne de cet échec : c'est que, pour le *Liégeois* Grétry, c'était une tâche un peu trop forte que de faire chanter Apollon ![2] On sait que, dans un certain monde littéraire, un Liégeois est un Flamand, et un Flamand est un Béotien.[3]

Tous les journaux de la capitale constatèrent

[1] "Lorsque j'entendis," dit-il, "à la première répétition, l'air "d'Apollon :

Doux charme de la vie,
Divine mélodie . . .

"je ne pus m'empêcher de dire que cet air me paraissait triste "et insuffisant pour le Dieu de l'harmonie . . . A la seconde "répétition, D'Hèle avait ajouté quelques mots à la prose qui "précède cet air, et faisait dire à Apollon : 'Je suis d'une "lassitude et d'une tristesse !'—Fort bien, D'Hèle, lui dis-je, "je vous remercie. L'auteur des paroles, sentant que je n'avais "pu atteindre à la sublimité d'Apollon, s'efforçait, en homme "d'esprit, de le rabaisser jusqu'à moi" (*Mémoires*, tom. i. p. 303).—Grétry en conclut que les musiciens ne doivent pas plus faire chanter Apollon, ou Orphée, que les peintres ne doivent peindre le soleil.

[2] *Geoffroy, Cours de Littérature Dramatique*, sec. édit. tom. 5, p. 327, Paris, 1825.

[3] "Quoique Flamand," dit M. A. Houssaye, "*Grétry* avait de l'à-propos." (*Gal. de Port.* 1re sér. p. 323).—*Quoique Flamand*, je suis trop poli pour dire à M. A. Houssaye comment on qualifie *en bon français* un pareil propos *à la Bouhours*, et pour ajouter ce que nous pensons, en Flandre, de son article sur Grétry, où, croyant faire de la *couleur locale*, il met en réquisition les *fêtes à la Teniers*, les *paysages à la Berghem*, la *gaieté Flamande avec ses décors agrestes*, le *ciel nébuleux* et *les Blondes Flamandes de Liége*, sans oublier la *pinte de bière* obligée. Nous pardonnons à *Sir Walter Scott*, en faveur de son génie, d'avoir

à l'envi l'immense succès de D'Hèle.[1] Un Académicien se montra, dit-on, en pleine Académie, plus sévère envers lui. D'Hèle, pour se venger, et sachant que rien ne réussit en France comme des traits lancés contre l'Académie, voulut lui dédier le *Jugement de Midas*, dans une épître très-plaisante, que Grétry eut bien de la peine à lui faire supprimer.[2] Le conseil

fait parler flamand aux Liégeois du temps de Louis XI. Espérons qu'un jour viendra où nous pourrons étendre la même indulgence à M. *Arsène Houssaye.*

[1] Voyez *L'Esprit des Journaux Français et Étrangers,* Août, 1778; le *Journal de Paris,* première feuille *quotidienne* publiée en France et fondée en 1777, etc. Les vers suivants, adressés par un anonyme à D'Hèle et Grétry, furent publiés dans la feuille du 29 Juin :

Hommage aux deux auteurs charmans,
Qui, par une heureuse harmonie,
Ont uni leurs rares talens,
Et font triompher le génie
Du mauvais goût de l'ancien tems.
De l'excellent comique, oui, D'Hèle,
Tu viens nous donner le tableau,
Malgré l'arrêt et le faux zèle
De plus d'un lourd Midas nouveau,
Qui se proposait pour modèle.
Et toi, Grétry, des passions
Interprète et chantre fidèle,
Que tu sais bien saisir les tons
De cette langue universelle
Dont tu charmes les nations
Attentives à tous les sons
Qu'enfante ta lyre immortelle !

[2] *Essais sur la Musique,* tom. i. p. 300.

était prudent ; mais il nous a fait perdre sans doute une page fort piquante.[1]

Remarquez, je vous prie, la date du succès obtenu par D'Hèle : c'était le 27 Juin 1778, que les Comédiens Italiens, ordinaires du Roi, représentaient, aux acclamations de la Ville et de la Cour,[2] l'œuvre d'un Anglais ; c'est-à-dire, fort peu de temps après que l'Angleterre, justement indignée de la politique déloyale du Cabinet de Versailles (le Roi seul avait résisté consciencieusement) et de la conclusion du Traité de Commerce avec les Américains insurgés, ordonnait à son ambassadeur de quitter Paris sans délai, et dix jours après le commencement des hostilités par l'attaque de la frégate anglaise *Aréthuse* contre la frégate française *Belle-Poule*. *Grimm* fait lui-même une allusion maligne à ce que la position de D'Hèle avait d'étrange. " Nous avons," dit-il, " pensé qu'il était fort doux d'applaudir les " Anglais à l'Opéra-Comique, et de les siffler, s'il " est possible, dans la Manche."[3]—Et vous, mon cher M. Milnes, vous penserez sans doute, avec moi, que, pour un ancien officier de marine

[1] M. *Arsène Houssaye* parle de cette *Dédicace à l'Académie* comme si l'auteur l'avait publiée.

[2] Le *Jugement de Midas* fut représenté à Versailles quelques jours après.

[3] *Correspondance*, tom. x. p. 56.

comme D'Hèle, sa place était sur les planches de son tillac, et non sur les planches d'un théâtre français.[1] Que si ses dettes le retenaient à Paris, il eût, à coup sûr, trouvé parmi les gens de lettres ou les gens du monde un précurseur du Maréchal de Biron, qui rendit fort dignement un noble service à Rodney, et l'affranchit de ses créanciers pour le mettre à même de remplir son devoir envers son pays.[2] Les Français sont d'ordinaire des ennemis généreux, et ils eussent certainement préféré à l'homme d'esprit qui les amusait, l'homme de cœur qui serait parti pour les combattre. Mais Paris retentissait encore du triomphe de Voltaire ; et, dans leur enthousiasme, les auteurs dramatiques rêvaient *in petto* pour eux-mêmes une ovation du même genre, un buste couronné, en plein théâtre, de fleurs et de lauriers.[3]

[1] Un historien anglais fort distingué (*Lord Mahon*) se plaint de la même indifférence que montrèrent plus tard plusieurs officiers supérieurs de la Marine Anglaise. *History of England from the Peace of Utrecht*, vol. vi. p. 410, 8vo.

[2] Ce fait paraît aujourd'hui bien avéré. Voyez *L'Histoire du Règne de Louis XVI, pendant les années où l'on pouvait prévenir ou diriger la Révolution*, par *Joseph Droz;* livre écrit avec une haute raison et une admirable impartialité. Tom. i. liv. iii. p. 334.—*Coup-d'œil philosophique sur le règne de Louis* XVI; par le Cte *De Tocqueville*, p. 109.

[3] Grétry n'attendit pas long-temps pour recevoir un semblable hommage, que D'Hèle eût sans doute partagé, s'il eût accompagné son ami à Rouen, où les deux pièces, le *Jugement de Midas* et *L'Amant Jaloux*, "furent exécutées avec des applau-

La gloire littéraire a souvent d'irrésistibles séductions. Vous verrez un peu plus loin que, sur ce même Théâtre Italien dont D'Hèle devint le coryphée, son patriotisme fut mis à de bien rudes épreuves.

Ce qui, dans le *Jugement de Midas*, plut à la lecture comme sur la scène, ce fut le ton léger et railleur, le persiflage alors de mode dans la meilleure compagnie, et toutes les allures d'un petit-maître plein de fatuité, qu'Apollon, précipité du ciel, prend dès le début, et soutient pendant toute la pièce. Le Fermier Palémon lui offre de l'emploi, et énumère les travaux des champs. Apollon, effrayé, s'écrie :

C'est trop d'ouvrage,
Le labourage,
Le Jardinage,
Ensemencer et moissonner,
Battre le bled, faucher, vanner,
C'est trop, c'est trop, je ne peux pas.

Mais il reprend courage dès que Palémon lui dit :

Et tu feras danser mes filles.

APOLLON.

Eh ! quoi, vous avez donc des filles ?

" dissements qui tenaient de l'enchantement. On récita sur le " théâtre des vers à l'honneur du compositeur, en même tems " qu'on le couronnait de fleurs et de lauriers dans sa loge au " milieu des acclamations générales." *Lettre* du Chevalier *de Fréville*, aux auteurs du *Journal de Paris*, Sept. 1779.

PALÉMON.

Oui, j'en ai deux, et très-gentilles.

APOLLON.

Ce sont, sans doute, des enfans . . .

PALÉMON.

Des enfans de quinze à seize ans.

APOLLON, *à part.*

Deux filles
Gentilles,
Et de quinze à seize ans ! . . .
Allons, allons, j'ai du courage ;
Le travail ne me fait pas peur . . .

PALÉMON.

Mes filles ne le seront pas long-tems, car dès demain je les marie.

APOLLON.

. . . Vous avez raison ; il faut les marier ; j'aime qu'on se marie. Vos filles, sans doute, sont contentes des époux qu'on leur donne ?

PALÉMON.

Oui, oui, assez.

APOLLON.

Assez ! c'est bien, très-bien.

Il s'entend de soi qu'Apollon va chercher à plaire aux deux sœurs ; rien de plus ingénieux que les couplets où il nous montre combien son cœur est partagé entre Lise et Cloé :

Par une grâce touchante,
Une mine intéressante,
Lise me plaît et m'enchante ;
C'est la tendre Volupté !
Oui, mon âme en est éprise ;
Pour elle un Dieu s'humanise ;
C'en est fait, je suis à Lise. . . .
Si je ne suis à Cloé.

Cloé, vive et sémillante,
Par une gaîté piquante,
Une franchise innocente,
M'invite à suivre sa loi.
Dans ses traits, dans son langage,
D'Hébé je trouve l'image.
C'en est fait, Cloé m'engage . . .
Si Lise me laisse à moi.

Lise ! Cloé ! toutes deux me sont chères,
Et m'inspirent les mêmes feux . . .
Les courtiser toutes les deux
Pour un mortel c'est trop d'affaires,
Mais pour un Dieu,
Ce n'est qu'un jeu.

Mais, il faut leur plaire . . . Quoi donc ? est-ce que l'air du village est contagieux ? Vais-je devenir modeste ?

Il émeut l'une par un ton sentimental et langoureux ; il séduit l'autre par l'audace et l'impertinence. Au moment où, entraîné par les aveux ingénus de Lise, Apollon est sur le point de se lier à jamais, il s'écrie :

Oui, charmante mortelle . . . je jure, par le Styx ! . . . Mais, doucement, ne jurons de rien ; car voici la petite Cloé.

Voilà, dit *Fréron*, une de ces plaisanteries délicates que Molière lui-même n'aurait pas désavouée.[1] La scène avec la *petite Cloé* est vive et piquante, bien que je reconnaisse avec le célèbre critique du XVIIIe siècle que ce n'est pas ainsi que devraient parler ni les Dieux, ni une simple fille de fermière :

[1] *L'Année Littéraire.* Paris, 1778, tom. v.

CLOÉ.

. . . Où est ma sœur ?

APOLLON.

Je crois qu'elle est sortie.

CLOÉ.

Bon ! (*à part*). Voyons s'il a de l'esprit. (*haut*). En ce cas, je vais sortir aussi; j'ai à lui parler: vous garderez la maison.

APOLLON.

Quoi, tout seul ! Oh ! non, s'il vous plaît; je suis trop peureux. (*Il lui prend la main*).

CLOÉ.

Comment, vous me prenez la main ! finissez.

APOLLON.

C'est que je suis peureux.

CLOÉ.

Vous êtes un peureux bien hardi !

APOLLON.

Oh ! je pousse la hardiesse bien plus loin encore; car, ma charmante Cloé, je t'aime à la folie, et je prétends être aimé de même.

CLOÉ.

Mais, mais, en vérité, le propos est leste . . . Je n'en reviens pas . . . Mais, mon ami, savez-vous à qui vous parlez ?

APOLLON.

A toi, ma chère petite, à toi.

CLOÉ.

A toi ! à toi ! c'est inconcevable ! c'est d'une témérité ! . . . quand ce serait un militaire.

APOLLON.

Mille pardons, Mademoiselle, je vois que je me suis oublié; je sens à présent la distance immense qu'il y a de vous à moi . . . Votre rang exige mon respect . . . Mais, ma chère enfant, ta jolie petite mine m'inspire de l'amour . . . Ainsi . . . choisis . . . ou bien choisissez.

CLOÉ.

Il est bien insolent, mais il est bien aimable! . . . Je ne demande pas absolument qu'on me respecte.

APOLLON.

Il faut donc bien souffrir que l'on t'aime.

Les scènes entre le mari débonnaire et subjugué et la femme impérieuse, *portant le haut de chausses* (ce thême aussi vieux que le monde, et cependant toujours nouveau), sont aussi fort originales. *Pan,* gendre de *Palémon,* cherche d'abord à lui donner du cœur :

PAN.

Mais il fallait convaincre votre femme . . . Et lui prouver . . . lui persuader . . .

PALÉMON.

Moi, lui prouver! lui persuader! . . . Ah! mon ami, cela ne m'est plus possible.

PAN.

Pourquoi donc? n'êtes-vous pas le maître? . . . Et devez-vous souffrir? . . .

PALÉMON (*avec un soupir*).

Hélas! mon cher, que veux-tu? chaque chose a son tems:

Dans mon jeune âge,
Ah! qu'il n'en était pas ainsi!
Quand ma moitié faisait tapage,
Je lui prouvais que j'étais son mari;
Soudain plus calme et plus tranquille,
Elle écoutait,
Elle cédait,
Elle approuvait
D'un air docile.
J'étais un Roi dans ma maison;
J'avais, j'avais toujours raison.
Ce tems n'est plus, et la vieillesse,

A mon tour, m'a rendu plus doux.
Soit indolence, soit faiblesse,
J'ai de la peine à me mettre en courroux.
etc. etc.

PAN.

Allez, allez, beau-père, votre exemple ne m'effraye pas, et je me sens d'humeur à avoir raison jusqu'à cent ans . . .

Et, plus loin, lorsque le mariage entre ses deux filles et *Pan* et *Marsyas* est rompu, grâce à la double intrigue d'Apollon, *Palémon* dit à *Mopsa :*

Ma femme, ma femme, vous feriez mieux de vous mêler de votre ménage.

MOPSA.

Et vous, de votre labourage.

PALÉMON.

C'est aux pères à disposer de leurs enfans.

MOPSA.

Oui, des garçons. Mais c'est aux mères à marier les filles.

PALÉMON.

Des garçons, des garçons ! et je n'en ai jamais eu.

MOPSA.

Ce n'est pas ma faute.

MIDAS.

Oh ! pour cela j'en répondrais . . .

C'étaient-là sans doute les traits qui faisaient rire les abbés et sourire les évêques chez Madame de Montesson, et qui effarouchaient encore bien moins le public de Paris et de Versailles. Un goût sévère aurait à relever, dans toutes ces scènes, bien des inconvenances,

bien des négligences de style; mais la gaieté et la finesse de l'ensemble firent tout passer; et si le dénouement seul de la pièce parut un peu défectueux, il ne refroidit en rien l'enthousiasme des spectateurs.

Les grands succès ont leurs dangers. On n'en obtient point impunément d'aussi éclatants. D'Hèle fut accusé d'être un plagiaire, et d'avoir emprunté le *Jugement de Midas* au Théâtre Anglais.[1] Il se contenta de répondre à ces attaques par cette simple et laconique préface: " Quelques personnes aussi instruites que bien " intentionnées, ont eu soin de publier que cette " pièce n'était qu'une traduction du *Midas* An- " glais, opéra burlesque en un acte: ceux qui " savent les deux langues, et qui ont assez de " loisir et de patience pour comparer les deux " ouvrages, verront jusqu'à quel point cette " assertion est fondée." Elle ne l'était nullement aux yeux de la plupart des Aristarques du temps, par cette simple raison, plus décisive sans doute à Paris qu'à Londres, qu'il était impossible que le théâtre anglais fournît à D'Hèle un modèle d'une plaisanterie aussi fine et aussi légère. Les Français avaient alors la prétention de posséder seuls le secret de la bonne plaisanterie. On lui reprocha, en outre,

[1] Voyez *Note* D.

de n'être point l'auteur de la partie lyrique de son œuvre. D'Hèle avoua qu'un vers lui coûtait plus qu'une scène, et qu'*Anseaume*, souffleur, secrétaire, répétiteur, poëte de la Comédie Italienne, après avoir été pendant quelque temps doctrinaire, avait été choisi pour versifier sa prose, cette prose "qui était écrite "d'un style si clair, qu'il n'y manquait que "la rime."[1]

Le même service lui fut rendu par un ancien capitaine de dragons, M. Levasseur, pour la pièce dont il achevait la composition, *Les Fausses Apparences, ou l'Amant Jaloux*, comédie en trois actes, qui ne fut représentée qu'après que M. Le Chevalier de *Rutlidge*, fils d'un Irlandais réfugié en France, eut fait jouer au Théâtre Italien, pour flatter le ministère et les passions populaires du moment, une pièce dont le titre et les allusions eussent dû faire tressaillir le cœur de notre ancien marin anglais.[2]

Rien de plus curieux que d'étudier ce que, à de certaines époques, les gouvernements veulent que l'on lise, que l'on joue, ou que l'on chante.[3] Il nous manque une histoire de cette

[1] *Mémoires de Grétry.*

[2] *Le Départ des Matelots,* musique de *Rigel.*

[3] A cette même époque, le ministère inondait Paris de gravures allégoriques et de caricatures contre l'Angleterre et les Anglais.

littérature de circonstance; elle ne ferait, en général, pas grand honneur, ni à ceux qui commandent, ni à ceux qui composent, ni même à ceux qui applaudissent ces œuvres éphémères; mais elle les acheverait de peindre.

Malgré l'appui officiel de M. De Sartines, la pièce de Rutlidge ne releva pas le Théâtre Italien de la langueur où il était tombé depuis le succès du *Jugement de Midas*, au dire même de Grimm, à qui D'Hèle fournissait au même moment, pour sa correspondance, une anecdote où le nom et l'autorité de *Montesquieu* sont curieusement invoqués à l'occasion de l'état des nègres à la Jamaïque.[1]

L'Amant Jaloux fut d'abord joué à Versailles. M. A. Houssaye assure que, "le jour " de la représentation, pendant que Grétry se " pavanait au Château dans son naïf orgueil, " D'Hèle était tout simplement attablé dans " un cabaret de Versailles, comme un homme " revenu des vanités humaines." N'en croyez pas M. Houssaye. D'Hèle n'eut ni ce mauvais goût, ni cette stoïque indifférence. Grétry, toujours simple et vrai, dit, au contraire, que *l'Amant Jaloux*, tombé à la répétition générale, se releva le même jour à la représentation, et que "cette transition d'une chute parfaite à un

[1] Voyez *Note* E. [2] Le 20 Novembre 1778.

" plein succès, pendant un si court intervalle, " fut pour D'Hèle et pour lui un *moment* " *délicieux*."[1]

Un mois après,[2] le public de Paris jugea que cette comédie d'intrigue, pleine de mouvement, vivement dialoguée, et assaisonnée de beaucoup d'esprit et d'un comique de bon aloï, méritait le succès qu'elle avait eu à Versailles en présence de Leurs Majestés. Et, en effet, ce *Lopez*, vieux négociant, qui, par avarice, ne veut pas que sa fille Léonore, jeune veuve, se remarie et retire sa fortune du commerce, et qui, pendant toute la pièce, lutte d'adresse avec *Jacinte*, suivante spirituelle et rusée;—ce sombre *Don Alonze*, amant de la tendre et timide Léonore, qui s'effarouche, non sans raison, à de fort graves apparences, fait des scènes de jalousie pleines de violence, et veut forcer la porte d'un cabinet où il croit qu'un rival est enfermé, ce qui fait prendre à la douce Léonore la résolution de ne le plus voir que pour rompre avec lui;[3]—

[1] *Essais sur la Musique*, tom. i. p. 325.

[2] Le 23 Décembre 1778.

[3] Cette scène est fort jolie:

Léonore.

Écoute bien ce que je te dis: c'en est fait, Jacinte; je ne reverrai Don Alonze de ma vie, et je te défends de me jamais prononcer son nom. Entends-tu?

cette *Isabelle*, sœur de Don Alonze, austère Espagnole, arrachée, à l'insu de son frère, des

Jacinte.

Oui, Madame. Soit . . . Parlons d'autres choses. Ne craignez-vous pas que le tuteur d'Isabelle ne vienne chercher sa pupille ici ? Il est vrai que cet officier Français lui a fait une si belle peur . . .

Léonore, l'interrompant.

Tu lui as parlé ?

Jacinte.

Cependant, l'amour pourrait lui donner du courage.

Léonore.

Jacinte, . . . qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Jacinte.

Qui ? le tuteur d'Isabelle ?

Léonore.

Non . . . ce monstre !

Jacinte.

Qui ?

Léonore.

Mais . . . mais . . . Don Alonze.

Jacinte.

Oh ! vous m'avez défendu de le nommer.

Léonore.

C'est pour la dernière fois, parle-m'en ; je t'en conjure !

Jacinte.

Eh ! bien, Madame . . . Don Alonze . . . d'abord, il a gardé un morne silence . . . se mordant les lèvres . . . frappant des pieds . . . ensuite il a juré . . . Ah ! comme il a juré . . . puis il a pleuré.

Léonore, soupirant.

Ah !

mains d'un tuteur, qui lui voulait faire violence, par *Florival*, jeune Français, gai, vif, aimable,

Jacinte.

Puis il m'a dit qu'il était au désespoir de vous avoir soupçonnée . . . à tort.

Léonore.

Oui, tu dis bien ; tu rends mieux son esprit que ses paroles. Son désespoir vient, non pas de m'avoir soupçonnée, mais de ne m'avoir pas convaincue, car l'ingrat me croit toujours infidèle . . . Enfin ?

Jacinte.

Enfin, il m'a conjurée, si je voulais lui sauver la vie, de lui ménager ce soir un entretien . . . avec vous.

Léonore.

Un entretien ! comment a-t-il eu l'audace de l'espérer ?

Jacinte.

Oh ! je ne lui ai rien promis ; et, puisque vous ne voulez plus le voir, je vais lui dire que cela n'est pas possible.

Léonore, hésitant.

Jacinte. . . .

Jacinte, l'interrompant.

J'y cours, Madame.

Léonore.

Non . . . écoute . . . Oui . . . je veux le voir.

Jacinte.

Le voir ?

Léonore.

Je connais Don Alonze. Son orgueil serait trop flatté par un refus. Il croirait que je n'ai pas le courage de soutenir sa présence. Mais il verra de quoi je suis capable ! Qu'il vienne . . . qu'il vienne recevoir son congé . . . de ma bouche.

Jacinte.

De votre bouche. . . . Oui, cela fera bien plus d'effet.

courageux, étourdi s'énamourant d'Isabelle à première vue, et, au moment de l'enlever aux gens armés par le tuteur, s'écriant :

Barbares, arrêtez !
Eh ! quoi ! traiter ainsi ce sexe aimable et tendre !
Je mets ma gloire à le défendre ;
Et si vous persistez,
Je suis Français, c'est vous en dire assez.

et, en attendant qu'on le paie de retour, embrassant lestement la suivante Jacinte,[1] et obtenant un rendez-vous d'Isabelle ;—ces *quiproquo*, suite d'une erreur de nom où tombe Florival, et amenant les plus étranges méprises au double rendez-vous donné à Don Alonze par Léonore, à Florival par Isabelle ;—tout cet *imbroglio*, tous ces contrastes produisent des situations fort dramatiques, et du plus

1 *Florival.*
Comment se nomme ta maîtresse ?

Jacinte.
Ma maîtresse se nomme Léonore.

Florival.
Tu es charmante. (*Il sort.*)

Jacinte.
Ah ! que ces Français sont aimables !

Isabelle.
Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Jacinte.
Ce qu'il m'a dit ? Oh ! il a fait mieux que cela.

grand effet à la scène. Cette pièce, que *Fréron* traite à tort comme inférieure à *Midas*,[1] fut bientôt considérée comme le modèle du genre. Aux yeux de Grimm, il ne lui manquait que d'être plus fortement écrite pour être une véritable comédie.[2] On sut gré à D'Hèle des efforts qu'il faisait pour corriger les Français de la manie du genre sombre et sentimental qui avait envahi la scène; on admira qu'il eut été " le premier, depuis dix ans à la comédie itali- " enne, qui eût parlé français;"[3] et le public, fatigué de drames larmoyants et dénués d'intérêt, applaudit vivement à la franche gaieté de cet opéra comique,

Dont Marmontel n'avait pas fait les vers.[4]

L'Auteur de *Sylvain*, de *l'Ami de la Maison*, et de tant d'autres productions dont le succès aurait dû satisfaire son amour-propre, ne pardonna jamais à D'Hèle d'avoir *pris le pas sur lui*, ni à Grétry de s'être associé un autre poëte Dans ses intéressants *Mémoires*, galerie vivante et animée de portraits contemporains, où, pour l'édification de ses enfants, *Marmontel* raconte

[1] *L'Année Littéraire*, 1778, tom. vii.
[2] *Correspondance*, tom. x. p. 109.
[3] *Fréron*, *Année Littéraire*.
[4] *Lebrun*, Épigrammes, Voy. ses Œuvres Complètes, pub. par *Ginguené*.

ses bonnes fortunes, énumère ses amours, ses succès, ses revers, parle de tout le monde et de toutes choses, il ne mentionne pas une seule fois le nom de D'Hèle. Il était difficile qu'il enveloppât celui de Grétry dans le même silence; mais, après lui avoir rendu un hommage intéressé, il finit, dans sa rancune, par le traiter avec beaucoup d'injustice et d'aigreur.[1] Pour consoler Marmontel, La Harpe le représenta comme "l'objet de l'infatigable haine des admirateurs "de M. D'Hèle," fit de *l'Amant Jaloux* une critique amère dans le *Mercure;*[2] et, tandisque d'autres reprochaient à D'Hèle d'avoir emprunté le fond de sa pièce au théâtre de *Mistress Susanna Centlivre*,[3] il l'accusa d'avoir copié *Lagrange*, dont les *Contretemps*, joués en 1736,

[1] "La musique de Grétry était alors ce qu'elle n'a été que "bien rarement après moi, et il ne sentait pas assez avec quel "soin je m'occupais à lui tracer le caractère, la forme et le "dessin d'un chant agréable et facile. En général, la fatuité "des musiciens est de croire ne rien devoir à leur poëte; et "Grétry, avec de l'esprit, a eu cette sottise au suprême degré." *Mémoires*, p. 299, Édit. Belin.—Grimm pensait, au contraire, que D'Hèle saisissait avec une grande adresse les combinaisons les plus favorables et à l'art du musicien et à la marche théâtrale, et qu'il n'est pas d'écrivain dont le génie ait sympathisé plus heureusement avec celui de Grétry.

[2] 25 Janvier et 25 Juin 1779. Ces articles ont été reproduits dans les *Mélanges inédits de Littérature de J. B. De La Harpe*, publiés, en 1810, par *J. B. Salgues*, 1 vol. in 8°., comme pouvant servir de suite au *Cours de Littérature*.

[3] Voyez *Note* F.

offrent, dit-il, une intrigue bien plus ingénieuse et plus approfondie que celle des *Fausses Apparences.* Mais, plus tard, et Marmontel étant mort, La Harpe se rétracta humblement;[1] il avoua qu'il s'était trompé; que Marmontel n'avait ni l'esprit, ni la gaieté, ni les traits saillants de ses rivaux; que Favart, et D'Hèle après lui, méritaient le premier rang dans le genre de drame où ils ont travaillé; et que, grâces à tout l'esprit qu'un grand artiste (Grétry) avait réuni à celui de D'Hèle, *l'Amant Jaloux* lui paraissait le chef-d'œuvre de l'opéra comique.[2]

D'Hèle, encouragé par tant de succès, se remit aussitôt à l'œuvre, et produisit en quelques mois une troisième comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, intitulée les *Évènemens Imprévus,* qui fut représentée à Versailles le 11 Novembre 1779, et à Paris le 13 du même mois. Si cette pièce, que l'on dit tirée d'un ancien canevas italien, *Di peggio in peggio,* dont D'Hèle avait cependant changé toute la conduite et le dialogue,[3] offre, dans son intrigue compliquée et surchargée d'évènements, un assez grand nombre d'invraisemblances, et si elle est écrite avec plus de négligence encore que ses deux pre-

[1] *Cours de Littérature,* tom. xi. p. 452, Paris, 1816, in 8°.

[2] *Cours de Littérature,* tom. xi. p. 464.

[3] *Grimm, Correspondance,* tom x. p. 227.

mières productions, elle n'en obtint pas moins l'approbation générale, après que l'auteur, docile à la critique, quelque peu bienveillante qu'en fût la forme,[1] en eut corrigé plusieurs parties faibles. Je ne vous en donnerai point une analyse complète ; mais j'en citerai quelques passages qui vous permettront de juger combien D'Hèle entendait l'art des situations, et avec quelle heureuse facilité et quelle précision de style il dialoguait ses pièces.

Philinte, amant d'Émilie, fille de Mondor, riche financier, n'ose dans sa timidité déclarer son amour. Il confie, comme de raison au théâtre, son embarras à son valet René :

PHILINTE.

Mon pauvre René, tu vois ma peine, mon embarras ? Dis-moi, que faut-il que je fasse ?

RENÉ.

Parlez.

PHILINTE.

Et si l'on me refuse ?

---

[1] Le *Mercure de France*, du 4 Décembre 1779, pp. 84—88, conseille assez durement à D'Hèle de "profiter des talens qu'on "lui connaît pour enrichir le théâtre d'ouvrages plus dignes "d'éloges, plus capables de lui faire une réputation, et de "quitter sans retour un genre de comédie qu'on a trop long-"temps supporté." *Geoffroy*, plus impartial, proclame cet ouvrage un des meilleurs du Théâtre Feydeau pour les paroles et pour la musique. (*Cours de Litt. Dram.* tom. v.)—Les *Évènemens Imprévus* ont été traduits en anglais, par *Holcroft*, dans son *Theatrical Recorder*, dont je n'ai trouvé que le 1er vol. au *British Museum*.

RENÉ.

Partez.

PHILINTE.

Ah ! ce refus me coûterait la vie !

RENÉ.

Bah ! on ne meurt pas de cela !

PHILINTE.

Écoute. Je ne sais si je me flatte; mais, depuis quelque temps, j'ai observé qu'Émilie est triste et rêveuse . . . Ah ! mon cher René, si j'en étais la cause ?

RENÉ.

Peut-être.

PHILINTE.

Tu m'enchantes ! Mais le marquis lui fait sa cour : il l'obsède sans cesse. S'il avait le bonheur de lui plaire ?

RENÉ.

Peut-être encore.

PHILINTE.

Tu me désespères ! Quoi ! Émilie, la simple et naïve Émilie, pourrait préférer à la passion la plus sincère le ton avantageux et l'air suffisant du marquis ?

RENÉ.

Hé ! . . . elle est femme.

PHILINTE.

Son père, ce père si tendre, voudrait-il sacrifier le bonheur d'une fille unique à la vanité de la rendre marquise ?

RENÉ.

Il est financier.

Ce marquis de Versac, rival de Philinte, est un roué consommé, qui, dans un voyage en Provence, a pris le nom de Philinte, et a séduit la comtesse de Belmont, qu'il a ensuite aban-

donnée. Toute l'intrigue roule sur ce fait. Plein de fatuité, le marquis se croit sûr d'épouser Émilie, et de payer ainsi ses créanciers. Il dit à Mondor étonné tout ce qu'il a fait de chemin dans le cœur de sa fille ; toute cette scène, pleine de grâce et d'originalité, mérite d'être citée.[1] Émilie se prononce néanmoins en

[1] En voici une partie :

Mondor.

. . . Vous dites que le choix de ma fille tombe sur vous ? Cela se peut ; mais, jusqu'à présent, je n'y vois rien de positif.

Le Marquis.

Parbleu ! vous êtes bien difficile. Vous voulez me rendre indiscret . . . Cela me coûte . . . mais, n'importe ; vous l'exigez : il faut vous satisfaire.

Mondor.

Voyons.

Le Marquis.

Écoutez, mon cher :

L'autre jour, sous l'ombrage
De cet épais feuillage,
Elle promenait ses ennuis.
Tout doucement, moi, je la suis.
Là, par le plus touchant langage,
Je lui dépeins mon tendre feu ;
Elle résiste un peu.

Mondor.

Un peu ?

Le Marquis.

Un peu . . . suivant l'usage.
Je deviens plus pressant ;
Elle se rend.

faveur de Philinte; mais, au moment même, arrive une lettre de la Comtesse de Belmont,

Mondor.
Elle se rend?

Le Marquis.
Elle se rend.
"Ah! cher Marquis!"... dit la petite.

Mondor, l'interrompant.
Dit la petite?

Le Marquis.
"Épargnez ma rougeur!
"Voyez le trouble qui m'agite,
"Et jugez de mon cœur.
"Faut-il vous dire qu'on vous aime?..."
Hé bien?

Mondor, à part.
Ma surprise est extrême!

Le Marquis.
"Oui, cher Marquis; oui, je vous aime!..."
C'est-il parler?

Mondor.
Oh! tout au mieux.

Le Marquis.
Voilà pourtant ce que m'ont dit ses yeux.

Mondor.
Ainsi, tout ce que vous venez de me dire, vous le tenez... de ses yeux... et de sa bouche... pas un mot?

Le Marquis.
Sa bouche? fi donc! Pour s'exprimer se sert-on de la bouche?

qui l'accuse d'être un infidèle, un parjure. Une rupture s'ensuit; et la trahison de Philinte, à laquelle on croit avec bien de la légèreté, inspire à Lisette, suivante d'Émilie, ce couplet d'une charmante naïveté, dont le refrain est devenu proverbial :

> Ah ! dans le siècle où nous sommes,
> Comment se fier aux hommes ?
> Il n'est plus de loyauté,
> Bonne-foi, ni probité :
> Tout est ruse et fausseté ;
> Et toujours les plus coupables
> Sont, hélas ! les plus aimables ! . . .
> C'est dommage, en vérité !

Bientôt, la Comtesse de Belmont vient en personne pour confondre son suborneur ; et, dans une scène pleine d'invraisemblance, que La Harpe cherche en vain à justifier, Philinte, victime d'un nouveau *quiproquo*, amené par le marquis au moyen d'une ruse trop grossière pour que des amants aussi intéressés à s'expliquer et à découvrir la vérité y fussent pris si niaisement, Philinte est une seconde fois reconnu coupable. Sur ces entrefaites, l'oncle de la Comtesse de

Mondor.

Mais autrefois c'était assez la manière.

Le Marquis.

Oui, Monsieur, autrefois, à la bonne heure ; mais nous avons réformé tout cela : un regard, un coup-d'œil nous suffit. . . .

Belmont arrive pour venger l'honneur de sa nièce. Provocation. Duel. Le marquis se conduit en homme d'honneur, essuye le feu du Commandeur, tire en l'air, fait l'aveu de sa faute, de l'amour qui lui reste pour la comtesse, de la résolution qu'il a prise un peu brusquement de se corriger, au moment où son valet, qui, à son exemple, avait pris le nom de René, reçoit de celui-ci pour son maître une provocation de Philinte.[1] On s'explique ; Philinte pardonne, avec une extrême mansuétude, et tout se dénoue, comme d'ordinaire, par un double mariage.

Malgré les défauts incontestables de cette intrigue, la pièce eut un si grand succès, qu'un admirateur anonyme du talent de D'Hèle et de Grétry leur adressa un impromptu, fait en sortant de la première représentation :[2]

Lorsque D'Hèle et Grétry, par un accord si beau,
Raniment la gaîté de l'aimable Thalie,
Et, dans leur chef-d'œuvre nouveau.
Font briller, à la fois, goût, esprit, art, génie,
Leurs succès, bien certains, leurs talens, bien connus,
Ne sont pas, même pour l'envie,
Des *évènemens imprévus*.

Mais ce qui resta pour D'Hèle un *évènement* assez *imprévu*, malgré la justesse de son coup-

[1] La scène entre les deux valets est une des meilleures de la pièce.

[2] *Journal de Paris*, du 14 Novembre 1779.

d'œil politique, qui inspirait aux nouvellistes une si grande confiance, "qu'ils ouvraient souvent "des paris d'après ses conjectures," [1] ce fut la révolution qui s'était opérée, au milieu de ses triomphes, dans la société qu'il semblait n'étudier qu'au point de vue littéraire. Cette brillante jeunesse Française, qui naguère avait tout importé de l'Angleterre, les courses de chevaux, les paris, les jockeys, le Vauxhall, le Ranelagh, le Whist et les jardins, qui

"S'habillait, se coiffait, et *tostait* à l'anglaise," [2]

et qui, formée par la lecture de Voltaire et de Montesquieu, se rendait en foule à Londres, pour y *apprendre à penser*, s'initier aux débats parlementaires, et rapporter en France les idées de tolérance et de liberté empruntées aux écrivains d'outre-mer, cette brillante jeunesse ne rêvait plus qu'aux moyens de faire une descente en Angleterre, de s'emparer de sa capitale, et d'y renverser ces mêmes institutions dont elle avait ambitionné l'honneur de doter un jour la

[1] *Grétry*, Mémoires, tom. i. p. 327.

[2] Voy. *L'Anglomane*, par *Saurin*, Act I. Sc. 1, pièce dont Louis XV fut si satisfait que, le lendemain de la première représentation, il envoya à l'auteur une boite d'or ornée de son portrait. C'est dans cette même scène que *Damis*, se vantant de pouvoir au besoin écorcher quelques mots d'anglais, dit à *Finette*, en contrefaisant l'accent anglais : *O di dou*, *Miss ; Kismi*, et veut l'embrasser, pour expliquer le dernier mot.

France. A l'anglomanie avait succédé l'engouement pour Franklin, pour ses cheveux sans poudre, ses souliers sans boucles, son habit marron, et pour les *Bostoniens*, ou insurgents. Cette révolution s'était déjà manifestée dans les salons, par des coiffures a *l'insurgent*, et par le bannissement du *Whist*, remplacé par le *Boston ;* symptômes graves, dont un historien élégant et spirituel a constaté toute l'importance.[1]

On conçoit l'admiration que devait exciter, à Paris, un peuple luttant avec une mâle énergie pour la conquête de son indépendance ; mais la transition de *l'anglomanie* la plus prononcée à la haine nationale la plus violente, avait été trop brusque, pour que les Français pussent échapper au reproche d'inconstance et de légèreté. D'Hèle s'exprima, dit-on, avec un certain dédain philosophique à ce sujet ; et à l'instant une foule d'écrivains entrèrent en lice, pour venger, disaient-ils, la nation offensée. L'un d'eux[2] alla même jusqu'à prétendre (tant il est difficile de garder de la mesure dans cette voie), qu'il n'y avait, en politique, en religion, et sur toutes les choses

[1] *Mémoires, ou Souvenirs et Anecdotes*, par M. Le Comte de Ségur, 3ème édit. Paris, 1827, tom. i. p. 77.

[2] *Lettre d'un Jeune Homme à son ami, sur les Français et les Anglais, relativement à la Frivolité reprochée aux uns, et à la philosophie attribuée aux autres ;* ou *Essai d'un Parallèle à faire entre ces deux Nations.* Paris, Le Jay, 1779, in 8°.

essentielles, d'inconstance et de légèreté que chez les Anglais, qui changeaient de dynastie et de croyance religieuse au moindre caprice, tandis-que les Français avaient pour leurs princes et leur foi un attachement inaltérable.[1] Et le poëte *Imbert*, exploitant la circonstance, et voulant s'assurer un succès dramatique par un nouvel appel à ces haines nationales, s'empressa de brocher une comédie en vers,[2] où il fait jouer à

[1] Dix ans avant la prise de la Bastille, cet écrivain traçait les lignes suivantes : "Le trône en Angleterre est aussi peu solide "que le génie de la nation est peu constant ; elle craint sans "cesse le malheureux prince qu'elle fait continuellement trem- "bler. Quel heureux contraste en France ! Le souverain y est "la vive image de l'être suprême, son trône est inébranlable ; le "roi, la patrie présentent la même idée ; mourir pour le chef, "c'est se sacrifier pour les sujets : le bonheur du prince est "celui de son empire ; ses triomphes, loin de faire craindre "l'excès de sa puissance, nous font espérer de nouveaux bien- "faits ; nous brillons de sa gloire ; enfin, comme la félicité d'un "père de famille est aussi celle de ses enfans, ainsi nous jouis- "sons de celle de nos maîtres . . . Pour qu'un état soit heureux, "il faut que l'intérêt du chef et celui de la nation ne soient "qu'un ; il faut d'un côté de la soumission, des vues bienfai- "santes de l'autre ; une confiance réciproque ; enfin il faut "l'âme de Louis XVI et le cœur du Français."

[2] *Le Lord Anglais et le Chevalier Français*, comédie en vers libres, représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 23 Décembre 1779. Paris, Pissot, 1780, in 8°.—"Je n'ai," dit l'auteur, dans sa Préface, "cherché "qu'un cadre pour établir une rivalité nationale entre un Anglais "et un Français. C'est une petite hostilité, que j'ai cru pouvoir "me permettre dans les circonstances actuelles ; et l'un de mes "motifs a été de nous venger un peu des auteurs anglais, qui

un Lord Anglais un rôle indigne d'un galant homme, sur ce même théâtre où, un mois auparavant, D'Hèle avait remporté son troisième triomphe ! On prétend qu'Imbert, jaloux de D'Hèle, l'a eu en vue dans le portrait de l'Anglais qu'il place dans la bouche du Chevalier Français :

C'est un présomptueux, dont la sottise extrême
Ne voit rien d'estimable au monde que lui-même.
. . . . . .
Qui dédaigne par air, qui brave par systême,
Frondant toujours nos goûts qu'il voudrait imiter,
Et méprisant Paris, qu'il ne peut plus quitter ;
N'écoutant jamais rien que ce qu'il daigne dire,
Ou, s'il vous applaudit, vous payant d'un sourire
Qui, naissant avec peine, expire tout d'un coup ;
Parce qu'il parle peu, croyant penser beaucoup ;
Qui, dupe de l'orgueil dont son âme est nourrie,
. . . . . .
Croit vanter l'Angleterre en se disant Anglais ;
Patriote en discours, égoïste en effets, etc. etc.[1]

Quoi qu'il en soit, D'Hèle faillit occasionner

" semblent avoir juré de ne nous traduire sur la scène, qu'en " nous avilissant ; qui ne manquent jamais, dans leurs ouvrages " dramatiques, de donner à leurs personnages Français les " livrées de la bassesse."

Il serait bien digne des deux grandes nations qui travaillent si noblement à humaniser la guerre, d'interdire à l'avenir les *lettres de marque* à ces corsaires littéraires qui, au moindre différend politique entre les peuples, s'arment des traits les plus envenimés, et, par les blessures qu'ils font à l'amour-propre national, ravivent des haines plus déplorables que la guerre même. C'est un reste de barbarie qui déshonore encore toutes les littératures.

[1] Scène vii.

une émeute à Paris, non pour avoir tenté de venger l'insulte faite aux Anglais, mais par ce qu'il avait voulu attirer de plus en plus la foule au Théâtre Italien. Ce trait peint encore les mœurs du temps. D'Hèle était intimement lié avec le Sieur *Volange*, qui, dans les *Battus paient l'amende*, jouait avec un naturel parfait de niaiserie ce rôle de Jeannot, qui excitait d'incroyables fureurs d'admiration. Tout Paris raffolait de Jeannot. La bonne compagnie oubliait Racine, Molière, Voltaire pour les farces et les bêtises de *d'Orvigny*. La Jeannomanie a créé toute une littérature, dont M. Villemain n'a point écrit l'histoire. *C'est dommage, en vérité*, car le succès des mauvaises pièces de théâtre et des mauvais livres, à certaines époques, donne mieux la mesure du goût dominant que le succès des chefs-d'œuvre, qui sont de tous les temps ; et je vous laisse à penser ce qu'un pareil sujet serait devenu sous une telle plume. Or, D'Hèle enleva Volange aux *Variétés amusantes*, et le fit débuter au Théâtre Italien, dans les *Trois Frères Jumeaux Vénitiens*, pièce de *Colalto*, que M. *Cailhava de l'Estandoux*[1] avait, de concert avec

[1] Il est à regretter que les *Mémoires* de Cailhava, qui devaient former 6 vol. in 8°., et qui contiennent, dit-on, les détails les plus intéressants sur les hommes célèbres du xviiième siècle, soient restés jusqu'à présent inédits.

D'Hèle, corrigée et augmentée de plusieurs scènes. Le peuple, furieux de se voir privé de son acteur favori, voulut ramener par force Volange aux tréteaux de la Foire, tandisque le gendre de Colalto protestait de son côté contre les altérations de d'Hèle et de Cailhava, et menaçait les comédiens d'un procès s'ils persistaient à jouer. La garde et le guet mirent, non sans peine, le peuple et les opposants à la raison.[1]

D'Hèle, cédant à l'amitié plutôt qu'à l'entraînement général, composa pour Volange une comédie-parade, *Gilles Ravisseur*, que les comédiens italiens n'acceptèrent point, et qui ne fut représentée qu'un an après,[2] au Théâtre des *Variétés amusantes.* "On trouve dans "cette pièce," disent les éditeurs de la *Petite Bibliothèque des Théâtres*,[3] "une scène d'équi-"voque, entre Gilles et Valentin, qui est très "piquante. Ce dernier veut savoir où Gilles, qu'il "croit le ravisseur de sa maîtresse, l'a trouvée, "et dans quel état. Gilles, qui croit qu'on "lui parle de la pendule qu'il a volée, dans "l'ivresse où il est répond des choses fort plai-"santes, et qui font penser à Valentin tout le

[1] *Mémoires Secrets.*

[2] Le 1er Mars 1781, à la Foire Saint-Germain.

[3] M. M. *Le Prince* l'aîné et *Baudrais.*

"contraire de ce qui est arrivé."[1] On y trouve aussi des allusions spirituelles aux moyens de s'emparer avec impunité du bien d'autrui. Il ne

1 *Valentin.*

. . . Voudrez-vous bien m'apprendre par quels moyens vous avez réussi ? Vous aurez mis en usage, sans doute, tout l'art flatteur de la séduction ?

Gilles.

Non. J'y ai été tout bonnement. Je vais vous raconter l'affaire en deux mots. . . . D'abord, j'entrai dans la maison . . . mais devinez par où ?

Valentin.

Par la porte, sans doute ?

Gilles.

Oh ! que non.

Valentin.

Ah ! par la fenêtre ? C'est la route des amans.

Gilles.

Bah ! Vous n'y êtes pas. Par la cheminée. . . .

Valentin.

Eh ! bien, où l'avez-vous trouvée ?

Gilles.

Précisément dans la chambre où je suis descendu.

Valentin.

Dans laquelle ?

Gilles.

Dans la chambre à coucher.

Valentin.

Ciel ! dans sa chambre à coucher ! . . . Quoi ! elle était là.

Gilles.

Oui, Monsieur.

s'agit, au fond, dit Crispin, pour faire fortune, que d'être adroit, et de ne pas se laisser prendre sur le fait.—Mais tout l'esprit du monde ne rachète point l'oubli de ce que D'Hèle devait à son talent : en le respectant un peu plus, loin de

Valentin.

L'auriez-vous trouvée, par hasard :
"Belle sans ornement, dans le simple appareil,
"D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil ?"

Gilles.

Oh ! je l'ai trouvée superbe. En la voyant, je suis resté en extase. C'est qu'elle est si bien faite !

Valentin.

Oh ! faite à peindre ! Enfin, vous aurez parlé ?

Gilles.

Parlé ? Qu'il est simple ! Il était bien question de parler ; j'ai agi.

Valentin.

Le brutal ! . . . vous avez agi ? Quelle horreur ! et dans ce moment affreux, elle n'a pas fait de bruit ?

Gilles.

Du bruit ? Ma foi ! si fait . . . dans ce moment elle s'est avisée de sonner.

Valentin.

Elle a sonné ; et vous ? . . .

Gilles.

Et moi, sans perdre de tems, je l'ai saisie dans mes bras, et, zeste, j'ai descendu l'escalier avec, comme si le diable m'eut emporté. Voilà la manière dont on fait des enlèvemens, &c. &c. &c.

tomber dans la parade et les Jeannoteries, il aurait pu s'élever sans peine à la haute comédie, et châtier d'une main libre et ferme les travers et les vices d'une société frivole et corrompue. Grétry le pressait vivement de mettre la main à une œuvre sérieuse. Malheureusement, D'Hèle avait pris au théâtre une maîtresse à laquelle il sacrifiait tout. Vous voyez qu'il était devenu tout-à-fait Français du temps. A cette époque, l'établissement des gens de lettres dans le monde n'était pas complet sans une actrice ou une danseuse. Ils se mettaient ainsi sur un pied d'égalité avec les Princes, les Ducs, les Prélats et les Fermiers-Généraux. Entraîné par sa passion pour l'élève qu'il avait formée, (la Signora Bianchi, actrice de la Comédie Italienne), D'Hèle, devenu indifférent à la gloire littéraire, croyait avec le cynique Comte de Lauraguais, que

. . . Les neuf filles de Mémoire
N'en valent pas une de l'Opéra,

et ne cherchait plus qu'à se rapprocher de son *Argentine*,[1] qui avait quitté Paris après la suppression de la comédie italienne ; il mourut à la peine, le 27 Décembre 1780.

[1] Nom sous lequel Mme Bianchi était connue. La passion qu'elle lui avait inspirée, dit Grimm, l'occupait uniquement. Il avait renoncé pour elle à toutes ses sociétés, à tous ses amis. . . . On ne peut douter que le chagrin de s'en voir séparé n'ait hâté le terme de ses jours.

Il y a quelque chose de pénible et de touchant à la fois dans la manière dont Grétry raconte les anecdotes qu'il nous a laissées sur D'Hèle. Je ne les traduirai point en français moderne, comme on l'a fait malheureusement. En les dramatisant, on les a gâtées. Les voici, telles que Grétry les a écrites, "sans façon, dans le déshabillé d'un bon bourgeois de Liége,"[1] que je préfère aux ornements prétentieux dont elles ont été revêtues, et qui leur ont ôté tout ce qu'elles avaient de naturel :

"D'Hèle parlait peu, mais toujours bien ; il ne se donnait "pas la peine de dire ce que l'on doit savoir, et il interrompait "les bavards en disant d'un ton sec, *c'est imprimé*. Lorsqu'il "approuvait, c'était d'un léger coup de tête ; si on l'impatientait par des bêtises, il croisait ses jambes en les serrant de "toutes ses forces, il humait du tabac qu'il avait toujours dans "ses doigts, et regardait ailleurs."

Si D'Hèle, dans son originalité un peu apprêtée, manquait ainsi d'urbanité, c'est qu'il avait probablement reconnu que, chez un peuple spirituel et causeur, le laconisme et le silence sont de grands moyens d'influence et de succès.

"Le jugement qu'il portait des pièces nouvelles était irrévocable. . . . Il exigeait des hommes la précision d'esprit "qu'il avait lui-même, et qu'on remarque dans ses pièces. Il "n'inventait point : mais il était peu de choses qu'il ne pût "perfectionner. Il était lent dans ses productions : je ne dirai "pas qu'il fût paresseux, on ne peut l'être en réfléchissant

[1] *Galerie de Portraits* du xviii[e] siècle, par *A. Houssaye*, 2[ème] Série, p. 323.

" toujours ; mais il avait au fond du cœur cette voix terrible, " et consolante cependant, qui crie mille fois *non*, avant de dire " *c'est bien.*

" Beaucoup de gens l'ont cité et le citent encore comme un " modèle d'ingratitude ; mais je crois qu'absorbé dans ses idées, " il n'oubliait ses bienfaiteurs que parce qu'il aurait lui-même " oublié ses bienfaits. Forcé de se battre avec l'homme qui " l'insulte, après lui avoir prêté de l'argent, D'Hèle lui fait " sauter son épée, et lui dit avec tout le flegme anglais : *Si je* " *n'étais votre débiteur, je vous tuerais ; si nous avions des témoins,* " *je vous blesserais ; nous sommes seuls, je vous pardonne.*

" Peu de temps après, je lui envoyai une somme d'argent de " la part du Duc d'Orléans, chez qui j'avais donné le *Jugement* " *de Midas :* il ne répondit pas à mon billet, il dit à mon domes-" tique : *c'est bon.* Après l'avoir rencontré vingt fois, je lui dis " enfin : Vous avez sans doute reçu . . . Oui, me dit-il ; et je ne " fus pas étonné qu'il n'y ajoutât pas un mot de remerciement.

" Il m'écrivit ce billet à six heures du matin, le jour de la " première représentation de *l'Amant Jaloux*, à Paris : *Il ne* " *m'est pas permis d'aller chez vous ; venez donc chez moi tout* " *de suite, et apportez environ dix louis, sans quoi je vais au* " *Fort-l'Evêque, au lieu d'aller ce soir aux Italiens !*

" Son lit était entouré d'huissiers. D'Hèle s'était laissé con-" damner par défaut, à l'instance de la femme qui lui avait " dépensé le reste de sa fortune, et qui exigeait encore le loyer " de la chambre qu'elle lui avait donnée chez elle. C'était avec " la même confiance et la même tranquillité, qu'un jour étant " chez un de ses amis, il se revêtit d'une nippe dont il avait " besoin, et sortit. . . . Le soir, au *Caveau*, son ami, en posant " la main sur la cuisse de D'Hèle, lui dit : Ne sont-ce pas là " mes culottes ? *Oui*, dit-il, *je n'en avais point.*

" Je suis loin de vouloir jeter un ridicule sur le caractère d'un " tel homme. Il ne pouvait rougir de ses actions, qui dérivaient " des principes qu'il s'était formés et dans lesquels il était " inébranlable.

" Je l'ai vu long-temps presque nu ; il n'inspirait pas la pitié, " sa noble contenance, sa tranquillité semblaient dire : *Je suis* " *homme, que peut-il me manquer ?*"

Grétry parle ensuite d'une nouvelle pièce dont D'Hèle avait l'ensemble dans la tête ; puis, il ajoute :

"Cependant, il expira peu de jours après, en songeant aux " situations de sa pièce, bien plus qu'à sa propre situation. Il " avait dans ses mains le livre des postes ; il allait rejoindre " l'objet de ses amours, et, cherchant à éviter les montagnes " trop élevées, il se choisissait une route, lorsqu'il prit tranquille- " ment celle où aboutit l'humanité." [1]

Ainsi mourut cet homme qui, en moins de trois ans, s'était créé un genre à lui, dont la perte fut considérée comme irréparable par les comédiens italiens, et qui, malgré les emportements de son fol amour, et ses tristes embarras d'argent, inspirait du respect à ceux qui avaient apprécié son talent et étudié son caractère. Cependant, je ne puis m'expliquer par quelle confusion dans les idées et le langage, un écrivain contemporain a pu donner le nom de *philosophe* par excellence à un homme qui, pendant vingt ans, a été le jouet de ses passions, et qui en est mort la victime à quarante ! Pour être cynique, on n'en est pas plus philosophe. Écoutez toutefois ce que dit Grimm :[2]

"Quelque déplorable que fut la position de D'Hèle, elle ne " parut jamais altérer en rien ni la fierté de son âme, ni même " celle de ses habitudes ; quelque mal vêtu qu'il fut, son ton,

[1] *Mémoires, ou Essais sur la Musique.*

[2] *Correspondance,* tom. x. p. 419.

" son maintien annonçaient l'homme bien né. Il était sans " morgue, sans affectation, et la manière dont il évitait de parler " de lui semblait aussi pleine de modestie et de discrétion pour " les autres que d'égards, et, si j'ose m'exprimer ainsi, de respect " pour lui-même."

Grimm fait ici à D'Hèle, ce me semble, un mérite personnel de ce qui est en quelque sorte une qualité nationale : l'Anglais parle peu de lui-même, partage rarement ses joies, jamais ses chagrins, et ne les soulage point par de salutaires épanchements.

Les œuvres de D'Hèle sont restées sur le continent dans la mémoire de tous les gens de goût.[1] Il est peu d'hommes de mon âge qui n'aient dans leur jeunesse fredonné ses spirituelles ariettes, animées par la délicieuse musique de Grétry, *le Flamand de Liége.* L'Académicien *Jouy* reconnaît que nul n'intriguait plus vivement et ne dénouait avec plus d'adresse les ingénieux imbroglio de ses pièces.[2] Le spirituel *Hoffman*, excellent juge de ce qu'il appelle la *comédie en musique*, cite *l'Amant Jaloux* comme un modèle et une pièce *du bon temps* de l'opéra-comique ;[3] et Marie-Joseph *Chenier*, qui trace avec une

[1] Voyez la *Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût*, par Barbier et Desessarts. Paris, 1817, tom. ii. p. 197.

[2] *Des Genres Secondaires dans l'Art Dramatique*, Œuv. Compl., tom. iv. du *Théâtre*, p. xi. Paris, 1823.

[3] *De l'Opéra Comique*, Œuv. Compl., tom. vi. p. 509.

élégante précision l'histoire de ce théâtre, rend en quelques lignes justice au talent qui distinguait D'Hèle.[1] Trois pièces d'un Anglais sont restées au Répertoire du Théâtre Français. C'est là un phénomène littéraire assez singulier pour justifier tous les détails qui précèdent sur sa personne, ses écrits, et, comme on dit aujourd'hui, sur *le milieu où il a vécu.* D'ailleurs, après l'étude des œuvres de l'esprit qui instruisent, éclairent et élèvent l'homme, il n'en est pas de plus curieuse que celle de ce qui l'amuse. Il n'est pas sans intérêt de relire aujourd'hui ces pièces de théâtre, qui dix ans avant la Révolution, ont charmé également la Cour, la Ville et les Provinces : dans une monarchie absolue *tempérée par des chansons,* tout a son importance ; un vaudeville peut devenir un évènement ; et l'un de nos plus charmants écrivains, qui joint l'esprit le plus fin, le style le plus français, au plus rare bon sens, a déjà remarqué que, " sans rien exagérer, l'on peut dire que la déclaration des " droits de l'homme se trouverait, au besoin, tout

[1] *Tableau Historique de la Littérature Française,* Œuv. Posth., tom. iii. p. 347–48.—M. Baron, dans son excellent *Précis de l'histoire de la littérature Française,* et M. Charles Magnin, dans des articles fort remarquables écrits, en 1827, à l'occasion de l'ouverture d'un théâtre anglais à Paris, et reproduits dans ses *Causeries et méditations historiques et littéraires* (Paris, 1843), rendent également justice au talent de D'Hèle.



" entière dans les opéras-comiques de la fin du " XVIIIe siècle."[1]—Et puis, mon cher M. Milnes, n'avons-nous pas ici nos coudées franches ? N'est-ce pas pour cela que nous ne recherchons point l'appui et l'approbation du public, qui serait en droit d'exiger plus de mesure dans notre érudition bibliographique, plus de précision dans notre style ? N'est-il pas convenu qu'entre Bibliophiles, il est permis d'être un peu long, et même un peu lourd ? Cela étant, je suis, sans excuse aucune,

Votre dévoué confrère en Bibliophilie,

SYLVAIN VAN DE WEYER.

[1] *Saint-Marc Girardin, Essais de Littérature et de Morale,* tom. i. p. 76. Paris, Charpentier, 1845.

Note A, page 11.

La seule Biographie Anglaise qui parle de D'Hèle est celle qui a été publiée à Londres, en 1848, avec une inconcevable négligence, sur les manuscrits du Rév. H. Rose. (*A New General Biographical Dictionary, projected and partly arranged* by the late Rev. Hugh Rose, in 12 vols.). M. Rose, qui n'a fait lui-même qu'emprunter à la *Biographie Universelle* des *Frères Michaud* une partie de l'article, déjà fort incomplet, de M. Beuchot, n'avait évidemment lu aucune des productions de D'Hèle, bien qu'il en constate le mérite et le succès. Il n'en mentionne que deux: le *Jugement de Midas* et *l'Amant Jaloux*. Voici comme il s'exprime: "Hèle, (il ne lui donne point son "nom anglais), became so well acquainted with the French "language that he wrote some plays, which were received with "great applause on the Paris theatres. His comedies are full "of plot, and are lively and interesting, and the dialogue is "pleasing and expressed with elegance." Sera-t-il permis à un étranger de remarquer que cette courte appréciation n'est pas marquée au coin de l'élégance?

Je reçois à l'instant une autre Biographie Anglaise, *Cyclopædia of Biography*, London and Glasgow, 1854, in 8°, qui consacre à D'Hèle une ligne ainsi conçue: *Hèle*, Thos., *an English Dramatist*, d. 1780!—On trouvera quelques détails intéressants sur notre auteur dans les ouvrages suivants:

1° *Almanach Musical*, de l'année 1781, par *Luneau de Bois-Germain*.

2° *Almanach des Trois Grands Spectacles de Paris*, année 1782.

3° *Mercure de France*, 6 Janvier, 1781.

4° *Nouveau Dictionnaire Historique*, etc. par une Société de gens de lettres. Caen, Le Roy, 1783, tom. iv. p. 336.

5° *Annales Dramatiques*, ou *Dictionnaire Général des Théâtres.* Paris, 1809, *passim.*

6° *Dictionnaire Universel, Historique, Critique et Bibliographique.* Nouv. Edit. Paris, Mame Frères, 1810, in 8°, tom. viii. p. 308.

7° *Dictionnaire Historique et Bibliographique*, etc. par *Ladvocat.* Nouv. Edit. Paris, Ledoux, 1822, in 8°, tom. iii. p. 30.

Note B, page 14.

Les *Essais de Mémoires sur M. Suard*, par sa femme, Paris, Didot, 1820, in 12, sont une *Curiosité Bibliographique.* Madame Suard, qui n'avait fait imprimer cette notice de 322 pages que pour les amis de son mari, et pour les personnes qui avaient en vénération sa mémoire, s'exprime, dans un court avertissement, de la manière suivante : "S'il arrivait que, par un abus de con-"fiance, un récit qui n'est point destiné au public devînt l'objet "d'annonce et de discussion dans les journaux, elle considé-"rerait cette publicité comme une violation du dépôt qu'elle "supplie ses amis de prévenir par toutes les précautions que "pourront leur dicter leur délicatesse et leurs égards pour le "vœu de Mme Suard, formellement exprimé ici, comme la "condition attachée à cette communication entièrement confi-"dentielle." Après une pareille déclaration, toute espèce de critique doit être interdite, même aujourd'hui. L'exemplaire que je possède sort de la bibliothèque de *Sir James Macintosh.* Les marques au crayon qui en couvrent les marges prouvent avec quelle justesse de coup-d'œil il notait dans un ouvrage ce qui méritait d'être lu et retenu. Rien ne rend l'esprit plus attentif et plus actif que la lecture d'un livre ainsi annoté par une main supérieure.

Les *Mémoires Historiques* sur la *Vie de M. Suard, sur ses écrits, et sur le* xviiie *Siècle,* par Dominique-Joseph Garat, Paris, Belin, 1820, 2 vols. in 8°, sont aussi, comme le livre précédent, une *Curiosité Littéraire.* L'auteur, qui, pour un académicien, se permet de grandes étrangetés de style et de grammaire, parle, à l'occasion de Suard, *de omni scibili et quibusdam aliis,* du ton le plus tendu et le plus fatigant :

"Et tout, jusqu'à *bon jour,* est chez lui solennel."

L'Éloge de Suard, par *M. Roger*, qui lui succéda à l'Académie, est l'œuvre d'un littérateur de bon goût, qui donne à tout sa juste mesure. Voy. Œuvres Diverses, pub. par *Ch. Nodier*. Paris, Fournier, 1835, 2 vol. 8°.

Note C, page 17.

Les Œuvres de Madame de Montesson, publiées sous le titre de: *Œuvres Anonymes*, Paris, de l'imprimerie de Didot aîné, 1782–85, 8 vol. gr. in 8°, sont une des plus grandes et des plus précieuses raretés bibliographiques de la littérature française. Elles n'ont, dit-on, été tirées qu'à douze exemplaires, pour être distribués dans le cercle le plus intime de l'auteur. Il existe un petit nombre de pièces détachées, que les amateurs recherchent avidement. On a imprimé dans une imprimerie particulière deux volumes contenant un choix des comédies de Mme de Montesson. Ces volumes sont plus rares encore que les précédents, dit le savant M. Quérard (*France Littéraire*), qui donne sur toutes ces productions les détails les plus intéressants. Voy. aussi *Brunet*, *Manuel du Libraire*. *Barbier* attribue à Mme De Montesson une traduction du *Vicaire de Wakefield*. Londres et Paris, Pissot, 1767, in 12.

Note D, page 32.

L'auteur du *Midas* anglais (*Midas; an English Burletta, as it is performed, at the Theatre Royal in Covent Garden*. London, printed for G. Kearsley, &c. 1754, in 8°) est inconnu de la plupart des biographes. David Erskine *Baker* (*Biographia Dramatica; or, a Companion to the Playhouse*. Lond. 1812, 4 vol. 8°), est le seul qui nous donne quelques détails sur cet écrivain, né en Irlande, d'une famille honorable. Il se nommait *Kane O'Hara*, et mourut aveugle le 17 Juin 1782. D'Hèle lui a évidemment emprunté le canevas de sa pièce; mais par la délicatesse de l'esprit et les fines allusions, le *Midas* français diffère *toto cœlo* de son modèle. L'œuvre de O'Hara n'est cependant point sans mérite. Il est remarquable que, comme celle de D'Hèle, elle a d'abord été représentée sur un théâtre particulier, à Dublin. Mrs Inchbald a réimprimé la pièce de O'Hara

(*Collection of Farces and other afterpieces*, in 7 vols. Lond. 1815), sans nommer l'auteur, et en supprimant un avis au lecteur, qui contient des réflexions fort justes sur le genre burlesque. *Baker* cite un autre opéra burlesque, intitulé aussi *Midas*, imprimé à Édimbourg, en 1771, 8°. Je ne l'ai pas trouvé au *British Museum*, où toutes les recherches sont facilitées, par les directeurs de cet établissement, de la manière la plus obligeante.

Note E, page 34.

Anecdote intéressante, oubliée dans l'Histoire philosophique et politique de M. L'Abbé Raynal, et communiquée par D'Hèle à Grimm.[1]

En 1761, la richesse de plusieurs nègres et mulâtres à la Jamaïque attira les regards du gouvernement. Cette richesse provenait des legs que des hommes blancs avaient faits à leurs enfans ou à leurs maîtresses de différente couleur. Pour remédier à ce prétendu abus, on proposa dans l'assemblée de *Sant-Jago de la Vega*, capitale de l'île, une loi par laquelle il serait défendu à tout nègre, négresse ou personne de couleur mêlée, de recueillir aucune succession excédant la somme de mille livres sterling. Cette loi fut vivement combattue par plusieurs membres de l'assemblée; on la trouva dure et cruelle, même envers les blancs, puisqu'elle ne leur permettait pas de laisser leur bien à ceux qui leur étaient attachés par les liens du sang et de l'amour; on allégua enfin toutes les raisons que la nature et l'humanité devaient inspirer. Le Sieur Burke, l'orateur le plus éloquent de la chambre, entreprit la défense du bill. Pour prouver combien l'espèce des nègres était inférieure à la nôtre, il cita l'exemple des colons espagnols. "Quel peuple plus brave "et plus généreux," dit-il, "que les Espagnols de l'ancien "monde? Quel peuple plus vil et plus lâche que les Espagnols "de l'Amérique? D'où vient cette différence? Faut-il vous le "dire, Messieurs? de l'influence du caractère des nègres et des "alliances qu'ils forment avec eux. . . ." M. Burke enfin,

---

[1] M. D'Hèle, dit Grimm (*Correspondance*, tom. x. p. 109,) se trouvait alors à la Jamaïque, et fut témoin du fait.

après avoir employé toute son adresse à persuader ses auditeurs que la vertu et l'esprit des hommes tenaient essentiellement à la couleur de leur peau, termina ainsi son discours: "Mon "opinion, Messieurs, n'est pas nouvelle, elle est celle des plus "grands philosophes de tous les pays et de tous les siècles: "il en est un surtout que je ne crains point de citer dans cette "auguste assemblée; il est connu de vous tous, et je me flatte "que son sentiment décidera le vôtre: c'est le fameux président "Montesquieu. Voici ce qu'il dit des nègres." Alors notre orateur ouvrit une traduction de *l'Esprit des Lois*, et lut d'un air très-sérieux le chapitre ironique de l'esclavage. Cette lecture fit un tel effet sur toute l'assemblée, que le bill passa sans opposition, et les nègres furent condamnés sur l'autorité de M. de Montesquieu. On voulut même comprendre dans le nombre des proscrits les Indiens originaires du pays; mais le président de l'assemblée observa qu'il n'en restait plus que cinq ou six familles, et que ce n'était pas la peine d'y faire attention.

Note F, et dernière, page 40.

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur la pièce de Mrs Centlivre, publiée dans le troisième volume de la Collection de ses Œuvres, Lond. 1740, pp. 1—72, et intitulée, *The Wonder, a Woman Keeps a Secret*, pour se convaincre que D'Hèle n'a guère emprunté que la donnée générale. Autant la pièce de D'Hèle est vive, rapide et saisissante dans sa marche et ses effets, autant celle de Mrs Centlivre est traînante, compliquée et embarrassée dans ses longs détails et son dénouement. Cette comédie a été traduite en français, en 1790, par un écrivain qui ne s'est point nommé, mais qui paraît avoir publié séparément plusieurs traductions de comédies anglaises. Toutes sont précédées de Notices Biographiques.

BIBLIOGRAPHIE.

I. *Le Roman de mon Oncle*, Conte par M. D'HÈLE. Se trouve dans la *Correspondance Littéraire de Grimm et de Diderot*, Juillet, 1777, tom. ix. p. 366.

II. *Le Jugement de Midas*, Comédie en 3 actes et en prose,

mêlée d'ariettes, etc. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, Rue S. Jacques, au Temple du Goût, 1778, avec approbation et permission, in 8°.—D'après *Quérard, France Littéraire,* cette pièce, publiée également en 1778, chez *P. R. C. Ballard,* a été imprimée, en 1784, à Parme, in 8°, *à l'Imp. Royale.*

III. *Les Fausses Apparences, ou l'Amant Jaloux,* etc. etc. A Paris, *Prault,* Imp. du Roi, à l'immortalité, M.DCC.LXXXVIII, in 8°.—*Quérard* en mentionne deux autres éditions, l'une de 1778, A Paris, *P. R. C. Ballard;* l'autre de 1781, in 8°, à Parme, *de l'Imp. Royale.*

IV. *Les Évènemens Imprévus,* Comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, etc. etc. A Paris, Ve Duchesne, M.DCC.LXXX. Avec app. et perm. in 8°.—*Quérard* mentionne une édition de 1779. Ces trois pièces se trouvent: 1° dans la *Petite Bibliothèque des Théâtres, contenant un Recueil des meilleures Pièces du Théâtre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon,* depuis l'origine des spectacles en France, jusqu'à nos jours. A Paris, M.DCC.LXXXIV; 2° dans les *Œuvres de D'Hèle,* Paris, Bélin, Brunet, 1787, in 18°, reproduction de la précédente publication; 3° dans le *Théâtre de l'Opéra-Comique,* ou Recueil de Pièces restées à ce Théâtre, etc. Paris, Nicole, 1812, 8 vol. in 18, tome 7, p. 157 à 394; 4° dans la *Suite du Répertoire du Théâtre Français,* pub. par *Lepeintre,* Paris, Ve Dabo, 1823, in 18, tome 56.

V. *Gilles Ravisseur, Comédie Parade.* A Paris, T. Fr. Bastien, 1782, in 8°.—*Quérard* en mentionne *deux autres éditions,* l'une de 1781, A Paris, Bastien; l'autre de 1783, A Paris, Cailleau, in 8°. Elle se trouve également dans la *Petite Bibliothèques des Théâtres,* 1784.

VI. *Les Trois Frères Jumeaux Vénitiens,* Comédie de Colalto, revue, corrigée et augmentée, en 1781, par D'Hèle et Cailhava.—Ces additions sont restées en MS.

VII. *Unforeseen Events: a Comic Opera,* in three *acts from the French* of M. D'Hèle.—Cette traduction se trouve dans le *Supplément* au 2ème vol. du Recueil périodique, intitulé: *The Theatrical Recorder: by Thomas Holcroft.* Lond. pr. by C. Mercier, and pub. for the Author, 1805—1806; ouvrage en 2 vol. devenu fort rare aujourd'hui, contenant plusieurs traductions de

pièces allemandes, espagnoles, italiennes et françaises, dont la plupart, dues à la plume de *Miss Fanny Holcroft*, n'ont jamais été essayées que dans ce Recueil. M. Holcroft, en traduisant les *Évènemens imprévus*, n'a pas eu la main heureuse : il en a fait disparaître presque toute la grâce et la finesse.

Voici d'ailleurs le jugement qu'il en porte : "Of this piece, and of *Marriage Projects*, little can be said, except that they are of a pleasant but a light construction ; that they never excite deep thought, strong feelings, or seldom anything beyond a smile ; but that they give much amusement and no little instruction, for they too faithfully paint those who call themselves men of gallantry in France."

Holcroft ignorait que D'Hèle fût Anglais, chose étonnante de la part d'un écrivain qui a long-temps habité Paris dans l'intérêt de ses travaux dramatiques ; il a adapté avec un rare succès le *Mariage de Figaro* à la scène Anglaise.

LE ROMAN DE MON ONCLE,

CONTE, PAR D'HÈLE.[1]

D'ORVILLE débuta dans le monde par se donner des ridicules : il n'aimait ni le jeu, ni le vin, ni les chevaux de course, ni les filles d'opéra ; cependant son éducation s'était faite à Paris, et il avait eu pour instituteur un abbé ; mais, comme vous savez, la nature ne se corrige pas. Les dispositions naturelles de D'Orville s'étaient accrues par la lecture des romans ; il y avait puisé des sentimens si contraires à la morale du jour, et il se donnait si peu de peine pour les cacher, que ses meilleurs amis le regardaient comme un franc original. C'est dommage, disait-on, ce garçon a de l'esprit, de la figure ; mais il ne fera jamais rien. Aussi n'avait-il envie de rien faire, excepté son bonheur. Pour y parvenir, il n'était, selon lui, qu'un moyen, d'aimer et d'être aimé, mais aimé comme on l'est dans un roman. Un mariage d'ambition et même de convenance paraissait à ses yeux un esclavage insupportable, et sur ce point il poussait l'extravagance aussi loin que l'Emile du citoyen de Genève. L'oncle de D'Orville, M. Rondon, qui n'était qu'un citoyen de Paris, gémissait des travers de son héritier. Il voulait à toute force le marier avec Madame de Faventine, jeune veuve

[1] Plusieurs journaux français ont reproduit cette perle délicate ; mais pour rester fidèles à leurs habitudes d'exactitude, ils ont publié ce conte charmant comme une traduction faite par Grimm !! Voyez entr'autres le *Journal pour tous* du 19 Mai 1855. (Note de l'Éditeur.)



fort riche et d'une famille distinguée : il avait beau le vouloir, la répugnance de D'Orville était insurmontable.—"Épargnez-vous, "mon cher oncle, disait-il, des soins superflus, et laissez-moi, "de grâce, celui de mon propre établissement : je ne veux pas de "votre belle veuve, et même je vous déclare que c'est la dernière "femme à qui je donnerais ma main.—Mais tu ne l'as pas vue. "—Ni ne veux la voir. Comment ! pour m'avoir aperçu dans "je ne sais quel lieu public, cette femme se décide, s'adresse à "vous, et me demande en mariage, comme elle demanderait une "pièce d'étoffe chez Buffault ! quel amour, quelle délicatesse !— "Mais si tu savais combien elle est belle, combien elle est aima- "ble !—Eh ! que ne l'épousez-vous donc vous-même ? j'y con- "sens.—Oui, mais elle n'y consentirait pas ; malheureusement "elle préfère vingt-cinq ans à cinquante, sans quoi je te ré- "ponds que la chose serait déjà faite, et j'aurais le double "plaisir de te punir et de faire mon bonheur.—Et celui de vos "amis.—D'Orville ! D'Orville ! respecte Madame de Faventine, "ou nous nous brouillerons tout-à-fait.—Mon oncle, du respect "tant qu'il vous plaira, mais point de mariage."

Le bonhomme Rondon se mordait les lèvres, tordait le cordon de sa canne, murmurait entre ses dents les mots d'expérience, d'autorité, d'exhérédation ; mais rien ne pouvait vaincre l'opiniâtreté du neveu. Le refus de D'Orville ne venait pas uniquement du système romanesque qu'il s'était fait ; il aimait, ou du moins il croyait aimer, ce qui revient au même. Il avait rencontré au bal de l'opéra un masque dont l'esprit lui avait paru si délicat, si fin, si opposé aux lieux communs, aux propos insipides qui règnent dans ces fêtes nocturnes, qu'il se crut l'homme du monde le plus heureux en obtenant un rendez-vous pour le bal prochain. L'inconnue s'y rendit sans même se faire attendre, toujours masquée jusqu'aux dents, mais toujours aimable, spirituelle, intéressante. Les entretiens se renouvelèrent tant que le carnaval dura ; et quoiqu'on persistât constamment à garder le masque (ce qui est regardé par les savans comme un mauvais signe), le plus joli pied et la plus belle main du monde faisaient augurer favorablement du reste. D'Orville, qui avait de l'imagination, épris de tout ce qu'on lui laissait voir, devint aisément amoureux de ce qu'on s'obstinait à lui cacher. Ce fut au milieu de

son ivresse que son oncle vint lui proposer l'alliance de Madame de Faventine, et qu'il essuya un refus dont il était loin de démêler la véritable cause. Enfin, la saison des rendez-vous allait s'écouler sans que D'Orville eût pu savoir le nom ou la demeure de sa chère inconnue ; pour s'en instruire, il ne lui restait plus que le dernier bal. Il s'y rendit à minuit précis, déterminé à tout entreprendre, prières, pleurs, et même espionnage ; mais l'inconnue ne s'y trouva point. Accablé de douleur et de dépit, D'Orville sort le dernier du bal et se rend chez lui ; à peine est-il rentré qu'il reçoit la visite de son oncle. Nouvelles propositions de la part de la jeune veuve, nouveaux refus de celle de D'Orville. Que mon sort est bizarre ! se disait-il à lui-même ; une femme qui ne m'a jamais parlé s'obstine à vouloir m'épouser, et moi je m'obstine à aimer une femme que je n'ai jamais vue ! On dirait qu'elles se sont donné le mot pour me faire enrager, l'une par son silence, l'autre par ses importunités. Soit qu'il eût deviné juste ou non, les deux dames continuèrent à tenir la même conduite ; et le pauvre D'Orville, après avoir attendu vainement des nouvelles de son inconnue pendant trois semaines entières, prit le parti de se délivrer au moins des persécutions de son oncle en s'éloignant de Paris. Il avait communiqué son projet à un de ses amis, qui lui prêta une maison à deux lieues de la ville ; ce fut là que D'Orville se réfugia, sans autre compagnie que celle de La Fleur, son valet de chambre.

Un jour qu'il se promenait dans le bois voisin, il aperçut deux paysannes assises sous un arbre ; la propreté et même l'élégance de leur ajustement villageois frappa d'abord ses regards. L'une tenait un livre qu'elle paraissait lire avec intérêt ; l'autre, les coudes appuyés sur les genoux et le visage penché sur ses mains, était dans l'attitude d'une personne qui écoute ; la blancheur de ses mains rappelait à D'Orville celles de son inconnue. "Ciel !" disait-il, "que serait-ce si le visage y répondait !" Cette exclamation interrompt la lecture. "Ma sœur ! Babet ! levez-vous, "v'là du monde ! . . ." Babet se relève toute confuse, et découvre des attraits d'une grâce, d'une naïveté dont le pinceau de Greuze pourrait seul donner l'idée. Quelle découverte pour une imagination romanesque ! Tant de beauté, et dans un bois, comment y résister ? D'Orville n'en eut pas même envie. Enchanté d'une

aventure si conforme à son caractère, il cède sans effort au penchant qui l'entraîne. "Qui que vous soyez, dit-il aux deux "villageoises, ne vous alarmez pas de ma présence. Je ne viens "point troubler votre solitude ni vos plaisirs innocens ; mais de "grâce souffrez que je les partage, et soyez sûres que je n'abuserai "pas de votre confiance." Ce discours n'était pas brillant, mais il fut prononcé d'un ton si timide qu'il fit effet, car en amour la timidité est toujours persuasive. Babet et sa compagne, rassurées peu à peu, consentent à reprendre leurs places sur l'herbe, et l'heureux D'Orville obtient la permission de s'asseoir auprès d'elles. Il veut les engager à continuer leur lecture ; mais Nicole, car c'est ainsi que se nomme la moins jeune des paysannes, préfère la conversation. D'Orville apprend qu'elle est veuve du fermier de la terre dont son ami est seigneur ; qu'elle y demeure avec sa cousine Babet ; que cette pauvre Babet, quoique âgée de près de dix-huit ans, n'avait pu trouver encore un mari qui lui convînt ; qu'à la vérité Babet était un peu difficile, qu'elle voudrait un prétendu comme on en trouve dans les livres d'histoire ; mais dame ! tout le monde n'a pas ce bonheur-là. "Tu "l'auras, Babet, disait tout bas D'Orville, si ton cœur peut ré- "pondre au mien." Nicole allait continuer un discours qui ne pouvait qu'être intéressant puisque Babet en était le sujet, lorsque la nuit vint l'avertir qu'il fallait se retirer ; mais elle promit de se retrouver avec sa cousine au même endroit le lendemain au soir. D'Orville, rentré chez lui, se livre à toutes les idées qu'une pareille aventure pouvait faire naître dans un esprit romanesque. La Fleur est chargé de se rendre de grand matin auprès des deux cousines pour s'informer de leur santé, pour s'instruire de leur manière de vivre, et surtout pour chercher à démêler si Babet n'a pas quelque inclination secrète. Le valet habile remplit sa commission au gré de son maître, et revient avec le rapport le plus satisfaisant. Le soir enfin arrive, et les deux villageoises reparaissent au même endroit. La Fleur donne le bras à Nicole ; D'Orville profite de l'exemple, et donne le sien à Babet. La promenade est longue sans être fatigante ; D'Orville parle d'amour, et on l'écoute. Le lendemain, cet entretien se répète, et, quoique répété, devient encore plus intéressant ; de jour en jour l'amour fait des progrès nouveaux, et Babet enfin

prononce l'aveu qui met le comble au bonheur de son amant. Sur cet aveu touchant, D'Orville se décide sans hésiter à braver tous les préjugés de la naissance et de la fortune, et à suivre aveuglément tous les sentimens de son cœur. Il vole au château pour donner l'ordre à La Fleur de faire les préparatifs d'une fête champêtre, où l'amour et l'hymen doivent présider, lorsque le bruit d'une voiture se fait entendre dans la cour: c'est notre oncle. "Te voilà enfin retrouvé!" dit le bonhomme en se jetant dans un fauteuil. "Quitte-t-on ainsi ses "parens, ses amis, sa maîtresse, pour aller s'enterrer dans un "bois? j'ai appris tes fredaines, tes amourettes au bal de "l'opéra.—Comment! mon oncle, vous savez . . .—Je sais "tout; mais va, je te pardonne. Apprends que la charmante "inconnue dont tu es si épris n'est autre que Madame de "Faventine.—Ciel! serait-il possible?—Oh! très-possible, et "pour t'en convaincre tu vas l'apprendre de sa bouche, car elle "arrive avec moi.—Comment! elle serait ici? Non, jamais, "jamais je ne pourrai la voir. Sachez, mon oncle, tout mon "malheur, si c'en est un d'aimer et d'être aimé; j'ai formé un "nouveau lien, je renonce à la fortune, aux grâces, à l'esprit; "j'épouse la candeur, l'ingénuité, la beauté; mon parti est "pris, et rien ne saurait m'en détourner: ainsi par grâce, par "pitié, mon cher oncle, évitez à Madame de Faventine une "humiliation qu'elle a si peu méritée.—Prières inutiles! tu "la verras, tu lui parleras, et tu le lui apprendras toi-même, "si tu en as le courage . . . Mais la voici."—A ces mots, la porte s'ouvre, Madame de Faventine paraît: et quel est l'étonnement de l'heureux D'Orville, lorsqu'il reconnaît en elle sa charmante villageoise! Pénétré d'amour et de joie, il se précipite à ses genoux. "Quoi! lui dit-il, c'est vous, c'est vous, c'est "vous, Madame! vous, mon aimable inconnue! vous, ma chère "Babet! Quel nom faut-il enfin que je vous donne?—Le "vôtre," lui dit-elle en le relevant.

DISCOURS

SUR L'HISTOIRE

DE LA PHILOSOPHIE.

1827.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

Ce discours sur l'histoire de la philosophie fut prononcé au Musée des Sciences et des Lettres, à Bruxelles, le 18 Avril, 1827. Cette institution, qui fait honneur au Roi Guillaume I., fut établie pour répandre dans les classes supérieures de la société le goût des lettres et des sciences, et devint le berceau de l'Université Libre de Bruxelles, qui a déjà donné plusieurs savants très-remarquables à la Belgique.

M. Victor Cousin, dans un article sur la Philosophie en Belgique, article inséré d'abord dans le *Journal des Savants* (1830) et reproduit par lui dans la 3ème édition de ses *Mélanges Philosophiques*, et par M. Baron dans la jolie collection d'opuscules littéraires et

philosophiques, publiée chez Wahlen, en 1840, qui ne fut tirée qu'à 150 exemplaires, et qui resta inachevée, s'exprime de la manière suivante : "Il faut reconnaître que la philosophie a été traitée avec une sorte de munificence en Belgique. Outre les trois chaires spéciales qu'elle obtint d'abord en 1817, dans l'organisation de l'instruction publique, aux Universités de Liége, de Louvain et de Gand, un décret Royal de 1827 lui accorda une chaire nouvelle dans la capitale de la Belgique, au Musée des Sciences et des Lettres de Bruxelles. Et la bonne fortune de la philosophie, ou plutôt le zèle éclairé du gouvernement, voulut que la chaire nouvelle fût consacrée à l'histoire de la philosophie, étude moins périlleuse que celle de la philosophie spéculative, qui la suppose sans doute et ne peut se passer de ses lumières, mais qui lui rend avec usure ce qu'elle en reçoit, et lui imprime une direction salutaire en la soumettant au contrôle de l'expérience ; étude aussi d'un accès plus facile, qui exige des dons moins rares, et où d'honorables succès

attendent toujours le travail dirigé par le bon sens. Enfin le professeur auquel fut confiée la chaire nouvelle, se trouva précisément l'homme le plus capable d'en tirer le meilleur parti, M. Sylvain Van de Weyer, l'élève et l'ami de M. *Van Meenen*,[1] l'éditeur d'*Hemsterhuis*,[2] dont le zèle connu et le talent remarquable d'élocution étaient tout à fait propres à inspirer et à répandre le goût de la philosophie. Une circonstance particulière promettait un heureux avenir à l'institution nouvelle: un cours fait à Bruxelles ne pouvait l'être qu'en français, et le français donnait un public à la philosophie; tandis que la langue latine, seule permise dans les trois universités Belges, la renfermant dans le cercle de quelques écoliers, lui ôtait toute influence sur les esprits et la frappait de stérilité. Tous les regards des amis du pays et des études sérieuses se tournèrent donc vers le

[1] M. Van Meenen était alors la première réputation du pays en philosophie. Il a publié quelques ouvrages fort remarquables.

[2] Deux vol. in 18, avec une notice sur Hemsterhuis et sa philosophie. Bruxelles, 1825.

Musée de Bruxelles, et un nombreux auditoire accourut aux leçons de M. Van de Weyer. Le jeune professeur n'est pas resté au-dessous de l'attente publique et de sa position ; le discours d'ouverture que nous avons sous les yeux, en fait foi."

Ces observations sont suivies d'une analyse complète du plan que s'est tracé l'auteur, analyse que M. Victor Cousin résume lui-même en quelques lignes : "En résumé, dit-il, le plan de M. Van de Weyer est de partir des vérités du sens commun, d'en reconnaître les caractères actuels, d'en déterminer l'origine, d'en établir la légitimité ; voilà pour lui la philosophie proprement dite : puis de suivre ces vérités à travers les systèmes philosophiques qui les mutilent plus ou moins sans les renier tout-à-fait ; de n'épouser aveuglément aucun de ces systèmes, puisque tout système est ordinairement incomplet, et en même temps, de les absoudre tous, parceque tous contiennent et ne peuvent pas ne pas contenir, plus ou moins défigurées, mais non pas détruites, les éternelles vérités du

sens commun ; voilà l'histoire de la philosophie. L'histoire de la philosophie et la philosophie elle-même se tiennent par là intimement, et constituent un seul et même corps de doctrine animé par le même esprit. Nous ne pouvons qu'approuver un pareil plan, à la fois très-simple dans ses principes, et très-fécond dans ses conséquences. On pourrait désirer que M. Van de Weyer l'eût présenté dans un enchaînement plus rigoureux qui eût donné plus de précision à chaque point particulier, plus de lumière et de force à l'ensemble, au lieu de se laisser entraîner au développement brillant de quelques parties ; mais il ne faut pas oublier que c'est ici un discours d'ouverture, moins austère que des leçons ordinaires, et qu'un nombreux auditoire exige la première fois, au moins, quelques ménagements. D'ailleurs, le style de ce discours, quoiqu'il ait de l'éclat, est d'une correction parfaite. La chaleur y domine sans doute, mais non pas aux dépens de la lumière ; et M. Van de Weyer justifie l'enthousiasme qu'il montre sur l'impression naturelle des grandes vérités

dont il se fait l'interprète. Il défend l'enthousiasme en lui-même et réclame pour la vraie philosophie l'honneur d'inspirer l'art, et d'être pour l'âme une source féconde de poésie. On reconnaît ici un éditeur d'Hemsterhuis ; et il est bien vrai, en effet, qu'il y a un riche fonds de poésie dans toute philosophie qui s'appuie sur les croyances éternelles de l'humanité."

Plusieurs journaux Belges, Français et Allemands contiennent des appréciations dans le même sens.

Dans la savante histoire du Docteur Blakey : *History of the Philosophy of Mind*, tome 4, pages 423 à 433, les idées philosophiques de M. Van de Weyer sont également analysées et discutées d'une manière fort détaillée.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

MESSIEURS,

L'établissement, par une main royale, d'une chaire de philosophie, au centre d'une brillante capitale, est pour Bruxelles un grand et nouveau bienfait. Vingt ans et plus d'incertitude sur notre existence sociale, après un long sommeil sous l'Autriche, troublé par les chants de la République et le tambour de l'Empire; le mépris et le dédain pour les études philosophiques, habilement répandus et entretenus par un pouvoir ombrageux; la lassitude des esprits produite par le spectacle d'une philosophie qui, pendant un demi-siècle, a rempli la mission qu'elle s'était donnée, d'abattre et de renverser, sans rien élever sur ces ruines; l'ensemble enfin de ces circonstances, et surtout des dernières, devait nous

apparaître comme autant d'obstacles qui s'opposaient à la réussite de cette nouvelle création; et j'avoue que je fus un instant frappé de crainte, d'hésitation et du sentiment de mon insuffisance et de ma faiblesse pour les surmonter, lorsqu'en outre je réfléchissais aux difficultés, déjà si grandes, de la science elle-même.

Et, en effet, Messieurs, à ce mot de philosophie, que de curiosités s'éveillent, que de doutes s'élèvent, et combien peut-être de questions se préparent! Combien aussi de préjugés à combattre et à détruire!

Quel sera, se demande-t-on d'abord, le système qu'adoptera le professeur? Disciple d'une école moderne, ne verra-t-il dans l'homme que des sens et des sensations; ou bien, jeune et ardent, et se livrant à des doctrines qui seules inspirent l'enthousiasme, se perdra-t-il, avec les Allemands, dans les vapeurs de l'idéalisme; ou bien encore, plus timide et plus circonspect dans sa marche, suivra-t-il l'exemple plein de sagesse et de modestie donné par l'école écossaise, et se renfermera-t-il dans la description de faits patiemment observés et soigneusement analysés.

Mais on ne s'arrête pas là: des hommes sceptiques viennent et demandent: qu'est-ce que la philosophie? la philosophie est-elle une science? une science certaine? ou n'est-elle pas tout

incertitude, conjecture, hypothèses ; une science de doutes et de ténèbres, où tant d'imaginations se sont égarées et s'égarent encore, et où s'usent et s'épuisent une force intellectuelle, une vigueur de pensée, une constance et une ténacité de travail, qui, mieux dirigées, et appliquées à des recherches d'une utilité positive et immédiate, eussent produit, au lieu de systèmes incohérents et de vaines spéculations, des vérités durables, dont la société eût perçu tous les fruits ?

C'est, Messieurs, pour une science une triste condition que d'avoir, avant de se poser, à se défendre et à se justifier contre tant d'accusations ; et cependant, la philosophie, aujourd'hui comme au temps où Cicéron y consacrait ses nobles loisirs, est réduite à repousser les mêmes préventions et les mêmes préjugés. Elles sont injustes, ces préventions ; et pourtant elles se sont accréditées, et se nourrissent journellement d'un dédain que tant de personnes affectent, parce qu'il est plus facile de mépriser la science que d'y atteindre. Ils sont injustes, ces préjugés ; et pourtant une classe nombreuse de savants distingués, des physiciens, des chimistes, des naturalistes, des médecins, des physiologistes, des industriels, les partagent et les propagent ; ingrats envers cette philosophie à laquelle ils doivent la partie la plus pure, oserai-je dire la

partie la plus scientifique de leurs sciences; ingrats envers cette philosophie, sans laquelle aucune d'elles ne fût parvenue au degré de perfection où nous les voyons aujourd'hui.

Les uns, séduits par les progrès qu'ont faits, depuis trente ans, les sciences naturelles, ne reconnaissent de réel et de positif que ce qui est visible ou palpable ; et ils dédaignent, comme inutile et vaine, une science dont les éléments échappent à leur scalpel ou à leur microscope.

Les autres, ne voyant dans toutes les opinions qu'incertitude, dans tous les systèmes que des rêves, dans l'homme que des passions dont il est le jouet, ou des illusions dont il est la victime, se raillent de toutes les croyances, et offrent le spectacle affligeant de la dérision de l'homme contre l'homme.

D'autres encore, cachant leur soif de pouvoir sous une feinte frayeur des erreurs de la philosophie, ébranlant toutefois eux-mêmes les vérités les plus simples, ne reconnaissent de certitude que dans les arrêts de ce qu'ils appellent l'autorité générale, et ils méconnaissent ou repoussent l'autorité du sens intime.

Enfin, de toute part, soit qu'on anéantisse l'individualité de l'homme dans cette autorité générale, soit qu'on ne l'envisage que comme un animal doué d'organes un peu plus parfaits, et

qui, tenant sa place dans l'échelle non interrompue des êtres, doit l'activité de son intelligence au jeu des fibres de son cerveau ; soit que, reculant devant ce système, on admette, par prudence ou par habitude, sa spiritualité, comme une vérité que la religion enseigne, mais qu'il n'est pas donné à la science de sonder ni d'expliquer; la philosophie est en quelque sorte mise hors la loi des sciences ; et si on la voit encore figurer dans nos classifications, c'est plutôt par un ancien respect humain dont on a quelque peine à se dépouiller, que par la conviction de son utilité, ou même de la réalité de son objet.

Quoi donc ! les plus beaux génies de l'antiquité et des temps modernes se seraient-ils trompés ? Et lorsque, tourmentés du besoin de se connaître, et se repliant en eux-mêmes pour sonder leur âme et pénétrer le secret de leur existence, ils se sentaient entraînés, par une force et un attrait irrésistibles, vers la philosophie, ces profonds penseurs n'auraient-ils poursuivi que des chimères ? Croira-t-on que Platon, Aristote, les Pères de l'Église, Descartes, Bacon ,Leibnitz, Bossuet, Mallebranche, Fénelon, car la philosophie revendique ces beaux noms et les inscrit avec orgueil sur ses bannières; croira-t-on, dis-je, que ces hautes intelligences se soient fait illusion ? Et si ces études n'eussent point répondu à ce

qu'il y a de vrai, de noble et d'élevé dans la nature de l'homme ; s'ils n'eussent point senti, entre les vérités qu'elles font découvrir et la trempe de leur âme, une liaison intime et immédiate, y auraient-ils consacré leur temps, leurs veilles et toutes les forces de leur esprit ? Suspendons notre jugement, ne fût-ce que par respect pour ces grands hommes ; et croyons qu'il y a un fond de vérité dans ce qui a aussi invariablement occupé les plus heureux et les plus vastes génies qu'ait produits la nature.

L'homme et sa puissante intelligence, sa riche imagination, l'ensemble de ses belles facultés, son souvenir du passé, ses espérances pour l'avenir, vifs pressentiments d'une immortalité qui se révèle dans toute action vertueuse, comme si, pour le consoler des maux qu'il endure, ou fortifier son courage, Dieu eût voulu que, dès aujourd'hui, sur cette terre même, et quoique enveloppé dans ses sens et dans le monde extérieur, l'homme portât dans son sein une idée de cette vie toute spirituelle, pure et sainte image de ses destinées !—La nature et ses lois ; —Dieu et ses attributs ;—voilà les objets de la philosophie. En est-il de plus grands, de plus nobles, de plus sérieux ? Est-il une science plus digne d'occuper et d'attacher l'esprit ? En lumières pour la raison, en élévation pour l'âme,

en consolations et en espérances pour le cœur, en est-il une seule qui la surpasse, ou puisse même lui être comparée ?

Quoi ! l'art de décrire et de classer les animaux, les plantes et les minéraux ; l'art de composer, de décomposer les corps et de manipuler la matière seraient des sciences ; et l'étude de l'homme et de son esprit, de cet esprit, créateur de toutes ces sciences, qui, dans son insatiable activité et sa vaste étendue, embrasse l'univers, interroge le passé, sonde l'avenir ; l'étude de l'homme comme être pensant, comme être moral, comme être religieux, n'en serait pas une ! ! !

Que si je voulais établir un parallèle, je dirais : il faut, aux autres sciences, des instruments, des machines, des loupes, des microscopes, des cabinets, des squelettes, une nature morte ; il ne faut, à l'homme qui s'étudie, que l'homme même ; il porte avec lui, dans sa conscience, à toute heure, à tout instant, l'objet et les instruments de cette étude ; et quand il l'interroge, cette conscience, avec un cœur simple et droit, ses réponses sont toujours claires et intelligibles, éloquentes et vraies, comme un luth, sous une main habile, rend toujours des sons purs et harmonieux.

Mais, dit-on, l'histoire de la philosophie ne

présente-t-elle pas le tableau le plus humiliant des aberrations de l'esprit humain ? Il n'est point d'erreur qu'elle n'ait enseignée, point d'absurdité qu'elle n'ait consacrée, point de folie qu'elle n'ait défendue. Dans cet océan d'erreurs, de doutes et de contradictions, les théories succèdent aux théories, les systèmes remplacent les systèmes, les opinions effacent les opinions, comme, dans leur roulement perpétuel, les vagues de la mer se succèdent et s'effacent l'une l'autre. Sera-ce donc au milieu de ce chaos, que vous allez nous jeter ? quelle sera la lumière qui jaillira de ces ténèbres ? quel ordre naîtra de cette confusion ? quelles vérités sortiront de ces spéculations ? Est-ce donc par le tableau des égarements de la raison humaine, que vous fournirez à la raison particulière des règles de conduite et de sagesse ?

Non, Messieurs ; ce sera un tout autre tableau que je vous présenterai. Gardons-nous, dirai-je d'abord, de prendre pour l'histoire de la philosophie, celle des systèmes qu'ont créés des écrivains qu'on a nommés philosophes, moins à cause de la manière dont ils ont traité leurs sujets, que du choix même de ces sujets. Pénétrons-nous bien de cette idée, dirai-je ensuite, qu'il n'y a point de grande et importante vérité que la philosophie n'ait proclamée,

et c'est pour cela qu'elle s'est fait écouter des hommes ; car si l'erreur peut un moment fasciner les yeux, jamais elle ne s'accrédite ni ne s'établit. C'est par ce que les systèmes de philosophie ont de vrai et de conforme à la nature de l'homme, qu'ils ont eu leurs sectateurs, leurs enthousiastes, et leur durée d'existence ; c'est par ce qu'ils ont eu de faux ou d'incomplet, qu'ils sont tombés, et ont été remplacés par d'autres systèmes, qui, également exclusifs ou absolus, s'écroulent à leur tour, laissant pour unique trace de leur passage, quelques erreurs détruites, ou quelques vérités mieux établies.

Il est à peu près certain que tout ce qu'il y a de vrai dans la nature de l'homme a été observé, constaté, ou entrevu par quelque philosophe. Au lieu donc de présenter curieusement la suite des contradictions des différents systèmes, ne serait-il pas plus philosophique, c'est-à-dire, plus raisonnable, de remonter à la source de ces contradictions, d'en assigner et d'en expliquer la cause ? Il résulterait peut-être de cet examen la preuve que les systèmes n'ont qu'une contradiction apparente ; que, vrais dans ce qu'ils admettent, faux dans ce qu'ils rejettent, c'est parce que chaque philosophe a eu un point de vue différent, c'est parce qu'il a tout ramené ou tout sacrifié à ce point de vue, c'est parce

que, n'ayant observé qu'un côté de l'homme, il a raisonné comme s'il avait étudié l'homme tout entier, que leurs systèmes se combattent et s'entre-détruisent. Il en résulterait peut-être cette seconde vérité, que les dissentiments des philosophes ne portent guère que sur des questions spéculatives, mais que tous sont d'accord entre eux sur les grandes et essentielles vérités.

Mais, dans ce mélange d'erreurs et de vérités, comment les distinguer les unes des autres ? A quel caractère les reconnaître ? Quelle sera la pierre de touche que nous leur appliquerons ? Qui donc nous servira de guide ?—Ce sera la raison. —

— Ici, Messieurs, je réclamerai particulièrement votre attention, et, remontant moi-même à l'objet de toute vraie philosophie, j'en déduirai le plan que je me suis tracé, et que vous me permettrez de vous exposer.

Qu'est-ce que la philosophie ? Adoptons-en la définition la plus commune, parce qu'elle est la plus vraie, et disons, avec les sages de l'antiquité, avec ceux qui, les premiers, en ont allumé le flambeau, que la philosophie est la science de la sagesse. Prudente et circonspecte dans sa marche, elle a observé l'homme, et a trouvé, dans ses actions, certaines règles universelles et invariables ; dans ses pensées, un fond de

justesse et de vérité ; et la philosophie a conclu que cela avait sa racine dans les profondeurs de la conscience, qui était universellement cru et pratiqué par tous les hommes ; et, sous la dictée de l'humanité, elle a réduit en science ce que tous les hommes savent et pratiquent, mais savent vaguement, et pratiquent presque aveuglément ; elle a mis en théorie ce qui est au fond de toute action, de toute pensée. La philosophie n'est donc qu'une forme plus pure que revêtent les vérités vulgaires et populaires ; elle part du sens intime, interroge les vérités du sens commun, qu'elle élève, par l'observation et la méditation, au rang de science, en sorte que la philosophie n'est, en réalité, que la légitimation, par la science, des vérités du sens commun. Il s'ensuit qu'elle n'est point une science purement spéculative et abstraite, mais qu'elle est essentiellement, et avant tout, une science pratique.

L'humanité parle, et la philosophie écoute ; les hommes agissent, et la philosophie observe ; et elle reconnaît qu'il y a des vérités naturelles et primitives déposées dans la conscience de l'humanité, comme dans la conscience de tout homme. Ces vérités, nous les appelons vérités du sens commun. Remontez aux temps les plus reculés ; pénétrez, le flambeau de l'histoire à la

main, dans les ténèbres de l'antiquité ; suivez la société humaine dans toutes ses vicissitudes, toujours et partout vous verrez ces vérités primitives du sens commun universellement adoptées par tous les hommes, dans tous les temps, dans tous les lieux ; toujours et partout vous les verrez résistant à toutes les attaques, échappant à tous les sophismes, guider l'homme au milieu des révolutions et du bouleversement des empires. Frappé de l'instabilité des choses humaines, notre œil suit avec avidité, dans le cours des siècles, les luttes sanglantes, les vastes conquêtes et la diversité de fortune de ces grandes nations, qui ont tour à tour agité la surface du globe, et qui en ont disparu avec leur gloire et leur puissance. Mais, au milieu de cette mobilité qui étonne et épouvante, n'apercevons-nous point ces vérités du sens commun, toujours debout et immuables, sortant du sein de ces débris et de ces ruines, comme si une main puissante et mystérieuse les en eût tirées ? Les générations les transmettent religieusement aux générations ; et aujourd'hui, comme à l'aurore du monde, elles éclairent le jeune homme qui entre dans la vie, comme elles consolent le vieillard qui descend dans la tombe. Elles sont en quelque sorte la vie de l'humanité, l'air qu'elle respire. Sans elles, il n'y aurait point de société humaine possible.

Les gouvernements, les institutions, les lois, les religions, les mœurs et les usages des nations en sont profondément empreints, et en sont comme autant de manifestations. Elles se révèlent dans les actions, les pensées et les paroles de tout homme. Toutes les langues en portent le caractère; car il y a dans les langues un fond de philosophie et de raison auquel on ne fait peut-être pas assez d'attention. Elles sont aussi le fondement de tout système de philosophie; car, sans elles, les philosophes n'eussent été intelligibles ni pour eux-mêmes ni pour les autres. Enfin, Messieurs, et pour emprunter à une voix éloquente, maintenant réduite au silence, et dont le silence est une calamité pour la philosophie, de hautes et sublimes paroles que l'on croirait dictées par Platon même: "Partout on retrouve ces grandes vérités, toujours anciennes et toujours nouvelles, qui, après avoir servi de berceau à la société naissante, la soutiennent dans sa course et ne l'abandonneront jamais; qui ne s'éclipsent un moment dans la dissolution des empires, que pour reparaître avec plus de majesté dans les fondements des empires nouveaux; que nul sage n'a faites, que nul sophiste ne peut détruire; que Platon reçut de Pythagore, qui lui-même les avait puisées aux sources mêmes de la civilisation humaine; que l'Orient légua à l'antique Grèce, la

Grèce à Rome, Rome à la société moderne, comme la base et la condition de toute existence sociale, et qui, enfin, soit dans le monde réel, soit dans le monde des idées, forment, à travers les siècles et dans la pensée, une tradition non interrompue et une théorie indestructible, dont tous les points, comme le dit Platon, sont enchaînés et attachés l'un à l'autre par des liens de fer et de diamant."[1]

Voilà, Messieurs, les richesses que la philosophie possède; voilà le fond sur lequel elle travaille et elle opère. L'existence et la perpétuité de ces vérités sont un grand fait, un fait qui domine et embrasse tout, et que la philosophie doit constater et étudier. L'office propre de la philosophie est donc de reconnaître ces vérités, de les classer, de les expliquer, de les juger, et d'établir que, si elles sont la vie de l'humanité, elles sont aussi la lumière qui éclaire *tout homme venant au monde;* qu'elles brillent et se révèlent dans toute action raisonnable, dans toute pensée juste; qu'en interrogeant le sens intérieur, guide de nos jugements, et qui sert à reconnaître et à constater ces vérités, on apprend qu'on ne peut les rejeter sans se dépouiller de la qualité d'homme; qu'on les adopte et qu'on les

[1] VICTOR COUSIN, trad. de Platon, argument philos. du Gorgias, t. iii. p. 171.

met en pratique, lors même qu'on les nie en théorie, c'est-à-dire, que, quel que soit le système de philosophie que l'on suive, les vérités du sens commun sont toujours, dans le commerce de la vie, le guide de nos actions, la règle de nos jugements, la lumière de nos pensées, la vie de notre intelligence.

Chargé que je suis de vous présenter, non un nouveau système qui viendrait s'ajouter à tous les autres et se perdre avec eux, mais l'histoire de la philosophie, c'est en considérant, ainsi que je viens de le faire, la nature même et l'objet de cette science, que je crois avoir trouvé, au milieu de la confusion des systèmes dont l'exposé a paru seul constituer jusqu'aujourd'hui l'histoire de la philosophie, un point de véritable unité.

C'est ici, Messieurs, que je demanderai la permission d'exposer le plan que je me suis tracé. Les détails dans lesquels j'entrerai vous paraîtront peut-être arides ; mais ils sont indispensables, en ce qu'ils déterminent et fixent le point de départ, et la carrière que nous parcourrons. Peut-être encore me reprochera-t-on quelques légères répétitions ; mais elles sont également nécessaires pour présenter l'ensemble de la science, et familiariser avec le point de vue nouveau sous lequel je crois l'avoir envisagée : entreprise hardie, téméraire peut-être, et pour l'exécu-

tion de laquelle je sens tout ce qui me manque, mais que votre indulgence me rendra moins difficile. Je resserrerai mes idées, et les présenterai sous cette forme concise qui, je le sens, tient plutôt du programme que du discours, mais qui, du moins, a l'avantage d'être simple et claire.

C'est de la philosophie *comme science*, que j'ai à présenter l'histoire.

Si j'avais à offrir le tableau de l'histoire de la philosophie et *comme pratique* et *comme spéculative* à la fois, où la chercherais-je ?

Tout bien considéré, ce ne serait que dans la marche de la civilisation, sous le rapport intellectuel et moral.

Hors de là, il n'y aurait rien que de local, de temporaire, de particulier, d'individuel ; des systèmes spéculatifs, d'une part ; des usages ou des institutions plus ou moins anormales, de l'autre ; des écoles, des sectes. L'exposition, soit dans un ordre chronologique, soit dans un ordre généalogique, de ces systèmes, n'est pas plus l'histoire de la philosophie comme science, que l'histoire correspondante de ces usages ne serait celle de la philosophie pratique, ou de la philosophie comme règle de conduite.

L'histoire de la philosophie, comme science, est donc l'histoire de la marche de l'esprit humain, par rapport aux connaissances qu'on a le

plus particulièrement honorées de ce nom de philosophiques.

Ces sciences sont celles qui considèrent plus particulièrement l'homme comme sentant, comme pensant, comme voulant, en rapport immédiat avec tout ce qui n'est pas lui, par sa sensibilité et sa volonté, et avec lui-même, par sa pensée. Elles embrassent donc l'homme tout entier d'abord, et ensuite toute la nature physique et morale, dans ses rapports généraux et immédiats avec lui.

Sur ces sciences, quelle a été la marche de l'esprit humain ?

Certes, ni les systèmes, ni l'histoire des systèmes dé philosophie, ne nous l'apprendraient.

Bien est-il vrai que les systèmes de philosophie ont été en partie les produits des temps, des lieux, des circonstances où ils ont été créés, et qu'ils ont eux-mêmes été plus ou moins causes, apres avoir été effets ; et, sous ce point de vue, ces systèmes et leur histoire font partie de l'histoire de la philosophie, mais ils n'en forment pas le fond.

Ce fond doit se trouver dans un champ plus vaste, plus large.

Ce champ, à moins de le circonscrire et de le resserrer arbitrairement, doit envelopper l'humanité tout entière, en tous temps, en tous lieux,

dans toutes les circonstances, dans toutes les pensées, dans toutes les actions : car encore une fois, ce n'est pas l'histoire d'un système ou des systèmes, d'une secte ou des sectes, d'une école ou des écoles dites philosophiques, que je vous dois, mais celle de la philosophie.

Ma tâche est de montrer quelles ont été les destinées de la philosophie ; quelle part elle a eue dans le cours des destinées de l'humanité.

Ce ne serait pas moins qu'une histoire générale, considérée sous le point de vue de la marche intellectuelle et morale du genre humain : sujet qui rentrerait ainsi dans la matière d'un autre cours, et qui, par son étendue, nous interdirait les spécialités philosophiques que le nôtre réclame.

Pour rentrer dans ces spécialités, sans les séparer de l'histoire, je me suis demandé : où trouver la philosophie du genre humain ?

Vous l'avez déjà entrevu, Messieurs ; c'est dans les opinions à la fois théoriques et pratiques, qui, sous une forme explicite ou implicite, dirigent l'universalité des hommes ; dans ces opinions qui forment ce qu'on appelle les maximes du *sens commun*.

De ces maximes, les unes appartiennent à l'universalité du genre humain, et n'ont jamais cessé de diriger les hommes dans leurs pensées et leurs actions, telles, par exemple, que la con-

viction de notre existence propre, de l'existence de l'univers extérieur, du commerce réciproque de l'un et de l'autre ; de la faculté de discerner le vrai, le beau, le bien ; de la liberté ; de la loi du devoir ; du sentiment du juste et de l'injuste ; du jugement du mérite et du démérite de nos actions ; de la dignité humaine ; de la morale ; de la croyance à la stabilité des lois de la nature ; de Dieu ; de la Providence ; de l'immortalité de l'âme ; d'une religion.

Ces maximes sont le fond de la vie intellectuelle, sociale, morale et religieuse.

D'autres sont particulières, locales, temporaires, telles, par exemple, le polythéisme (qui suppose toutefois le théisme, et n'en est qu'une altération) ; le fatalisme (par exemple chez les Mahométans, où il est moins pratique que théorique) ; l'esclavage ; les sacrifices humains ; les sacrifices sanglants ; la sujétion des femmes, etc.

C'est l'histoire critique des premières que nous considérerons et traiterons comme objet spécial d'un cours d'histoire de la philosophie.

Quelle est l'origine de ces vérités ? On sent qu'il ne peut être question de leur origine parmi les hommes, car elles y ont été dans tous les temps, partout, en tout ; mais de leur origine psychologique dans l'homme individuel.

Ici, nous rechercherons ce qu'elles sont dans

l'individu ayant atteint le plein développement de ses facultés : c'est ce que M. Cousin appelle *l'actuel psychologique.*

Nous remonterons de là au *primitif psychologique*, c'est-à-dire, à leur origine dans l'esprit de l'homme.

Quelle a été leur destinée en divers temps, en divers lieux ? Jusqu'à quel point ont-elles dirigé les hommes ? Par quelles erreurs ont-elles été offusquées ? Par quels vices obscurcies ? Par quelles vertus développées ? Quels systèmes, quelles sectes, quelles écoles les ont soutenues, éclaircies, combattues ?

Examen critique de ces systèmes, de ces doctrines, etc.

Leur légitimité en est-elle ébranlée ?—Établir cette légitimité.

C'est d'abord *un fait* qui rend leur vérité au plus haut degré présumable, que cette foi constante, perpétuelle de tout le genre humain.

Mais cette présomption devrait céder à l'évidence contraire ; et cette évidence, c'est dans sa propre raison que chacun de nous doit la puiser.

Distinction entre la philosophie qui consulte le *sens commun* et pèse ses réponses à la balance d'une saine critique, d'avec celle qui dépouille l'homme de sa propre raison pour le soumettre à ce qu'elle appelle *l'autorité générale.*

Critique de cette prétendue philosophie.

Ainsi, Messieurs, vous le voyez, je n'adopte aucun système, je ne me fais d'aucune école, d'aucune secte; je ne me range sous aucune bannière. Je me place en quelque sorte en dehors de tous les systèmes de philosophie, pour les mieux embrasser et les mieux examiner; et appuyé, d'un côté, sur les vérités du sens commun, soutenu, de l'autre, par les croyances du genre humain, éclairé par la lumière du sens individuel, je marcherai au travers des systèmes, adoptant ce qui est conforme à ces vérités, rejetant ce qui leur est contraire, et je parviendrai enfin, j'espère, à établir tout ce qu'il importe à l'homme de savoir ou de croire (car il y a de la foi dans la science même), sur ces trois imposantes autorités: l'autorité du sens commun, l'autorité des philosophes, et l'autorité du sens intime, juge suprême des deux autres.

D'une histoire de la philosophie ainsi faite, doit sortir, ce me semble, une doctrine pure et dégagée de toute vue hypothétique.

Nous aurons dans nos recherches, et au milieu de la confusion des systèmes, un guide sûr et un fanal lumineux. Ces vérités du sens commun seront la pierre de touche de tous ces systèmes: les méconnaissent-ils? Ils sont faux; n'en admettent-ils qu'un petit nombre? Ils sont incom-

plets ; les offusquent-ils d'erreurs et de subtilités ? Il les en faut dégager, toujours à l'aide de notre sens individuel, qui, ramenant à son tribunal et l'autorité du genre humain, et les vérités du sens commun, et les systèmes de philosophie, prépare ainsi les matériaux de l'histoire critique de la science de la sagesse.

Ainsi, l'histoire de la philosophie, qui, au premier abord, paraissait n'offrir qu'une suite d'opinions disparates et incohérentes, se trouve ramenée, non pas forcément, mais par la nature même des choses, à un point imposant d'unité.

Ainsi, Messieurs, la tâche qui m'est assignée, quelque difficulté qu'elle présente encore, se dégage tout à coup de ce qu'elle avait de sec et d'aride ; et, soutenu par la hauteur et l'importance du sujet, animé de cette chaleur vivifiante que répand dans l'âme la contemplation et l'étude de ces hautes vérités, le professeur parlera une langue toujours comprise de ses auditeurs, et ses paroles sembleront pleines de force et de vie, parce qu'elles sympathiseront avec ce qui est au fond de tous les cœurs. Car, en vous parlant de ces grandes vérités qui ont traversé tous les siècles, et qui, aussi vieilles que le monde, brillent encore de toutes les grâces et de la fraîcheur de la jeunesse, comment ne point sentir les élans d'un saint enthousiasme ? Comment n'être point

pénétré de cette profonde vérité qui jaillit de l'étude sérieuse de l'homme, que notre âme comprend sans effort, et semble être faite pour sentir et apprécier le bon, le vrai, le beau ; qu'elle en saisit avec ravissement l'expression harmonieuse, comme elle s'irrite et s'indigne contre ce qui les outrage ou les blesse ? Oui, sans doute, c'est dans cette faculté de connaître le vrai, de pratiquer le bien, de produire et d'admirer le beau, que consiste la noblesse et la dignité de l'homme ; c'est par elle que sa haute destination se révèle, que son séjour sur cette terre s'explique, et que le but de son existence cesse d'être un mystère.

Si ces facultés ne sont pas toujours en exercice, toujours du moins elles peuvent y entrer. Si ces grandes vérités ne sont pas toujours présentes à notre esprit, si les distractions du monde, le tumulte des affaires, l'enivrement des passions, ou les sophismes des fausses doctrines ne nous en détournent que trop souvent, toujours du moins notre cœur y reste ouvert ; et lorsque, par hasard, elles se font entendre au milieu même d'une civilisation qui s'organise par des chiffres et repose sur des machines dont le bruit sourd et monotone engourdit tout, hormis la cupidité, alors même elles sont douces à notre oreille comme le souvenir confus d'un chant de notre enfance ; elles produisent en nous cette

espèce de tressaillement qu'éprouverait celui qui, jeté sur une terre étrangère et lointaine, serait frappé tout à coup du son, si harmonieux pour tout homme, de la langue de sa patrie.

Oui, Messieurs, telle est la force et l'empire de ces vérités innées du cœur, que, si du haut de cette chaire, ma voix imprudente et sacrilége osait en nier l'existence, ou en contester la réalité, de toutes les parties de cette salle s'élèveraient contre moi des murmures improbateurs ; et ce cri de toutes les consciences que j'aurais soulevées, me ferait rentrer au fond de la mienne, et me ferait sentir que j'aurais blessé une des vérités essentielles du genre humain.

Aussi, interrogeons l'histoire : quelles sont les doctrines qui ont jeté de profondes racines dans l'humanité ? Quelles sont celles qui, à chaque fois qu'elles ont reparu, ont excité l'amour et l'admiration des hommes ? Est-ce le froid péripatétisme, ou bien les sublimes idées de Platon qu'ont accueillies le respect et l'enthousiasme des anciens et des modernes ? Ah ! il y a quelque chose dans le cœur qui nous dit que presque tout ce qui est froid est faux, et que, dans toute vérité, il y a, pour l'âme qui sait l'y trouver, un riche fonds de poésie !

Ici, j'aperçois de nouveaux adversaires, qui redoutent l'enthousiasme à l'égal du fanatisme,

et ne voient de philosophie que dans la marche compassée et méthodique de raisonnements géométriquement agencés.

Croyez-moi, leur dirai-je, ne commençons pas l'étude de l'homme par sa mutilation : il faut le prendre dans son magnifique ensemble, avec son admiration pour le beau, son entraînement vers le vrai, son enthousiasme pour le bien, riches dons, où la philosophie voit autre chose que des facultés terrestres. C'est l'homme tout entier, l'homme ayant vie, sentiment, âme, et non point un cadavre que nous étudions.

Connaîtrait-il la poésie, celui qui, à la lecture d'un sublime passage de quelque grand poëte, insensible aux beautés du cœur qui y brillent, et n'observant que la partie matérielle et mécanique, dirait que la poésie est un discours suivi, cadencé, partagé en un certain nombre de syllabes régulières et calculées, et que c'est en décomposant ces syllabes qu'on apprend le secret de cet art admirable ?

Ainsi ont fait ces philosophes, qui, étouffant d'abord en eux-mêmes ces élans, source d'illuminations soudaines, comme s'exprime Bossuet, indice plus sûr de la présence de la vérité que la conviction du raisonnement, ont décomposé l'homme pour le connaître : ils n'ont pas vu que ces dissections, ces mutilations n'étaient pas

plus l'homme, que les syllabes et les mots, ces membres épars et sans vie, ne sont la poésie. Otez l'inspiration à la poésie, que restera-t-il ? Otez l'enthousiasme à l'homme, qu'en ferez-vous ?

Elles ne sont donc point stériles et desséchantes, comme l'ont osé dire quelques-uns, ces nobles études de l'homme : toute philosophie qui respecte la nature humaine, porte un caractère de force et d'élévation que de vaines clameurs ou des dédains affectés ne parviendront point à lui enlever, et donne aux âmes une vigueur et une indépendance que l'on chercherait vainement ailleurs.

N'est-ce pas à l'école de la philosophie que se sont formés ce que l'antiquité nous montre de plus beaux génies ? N'est-ce pas à cette même école que, de nos jours, des hommes fermes et généreux ont puisé des forces, pour conserver, au milieu de la mobilité et de la versatilité des opinions, maladie des temps modernes, l'indépendance de leur caractère et la constance dans leurs doctrines ? Ce n'est pas à vous, Messieurs, qu'il est besoin de rappeler que le plus profond penseur et le philosophe le plus éclairé de la France, en est en même temps le citoyen le plus courageux. Et lorsque, dans une assemblée législative, sa voix se fait entendre, que la fureur

des partis se calme, et qu'il se fait de toutes parts un silence religieux, qu'est-ce donc qui imprime à ses paroles une si puissante autorité ? Est-ce l'accent des passions, ou bien la vigueur et la droiture d'une raison qui puise son éloquence aux sources de la philosophie ?

Aujourd'hui donc, Messieurs, que la philosophie est affranchie d'un despotisme qui l'avait prise en haine, parce que ceux qu'elle éclairait ne savaient être ni des esclaves, ni des courtisans ; aujourd'hui que, libres et indépendants, nous avons des lois et une patrie ; aujourd'hui qu'une jeunesse grave et studieuse se livre aux sévères études qui font le citoyen, il n'est plus permis de rester étranger ou indifférent à une science où se forme et s'épure la connaissance de nous-mêmes, de nos droits et de nos devoirs. Car, il faut bien le reconnaître, Messieurs, ni les succès littéraires, ni les distinctions dans les sciences, ni la fortune dans l'industrie ne suffisent plus : on demande au littérateur plus que des vers harmonieux ou une prose élégante ; au savant, autre chose que de la science ; et l'or même ne tient plus lieu de tout à l'actif industriel. On veut, avant tout et surtout, du caractère, des principes sévères et inébranlables. Or, qu'est-ce que le caractère, sinon la partie la plus noble et la plus élevée de l'homme, cette

âme, qui ne se connaît, ne se fortifie et ne s'éclaire que par les enseignements de la philosophie ?

L'érection d'une chaire de philosophie vient donc répondre à un besoin essentiel et urgent de notre époque ; car nous sentons en nous-mêmes, dans nos pensées et nos croyances, je ne sais quel vide, quelle lacune, qui nous lasse et nous importune, et qu'il nous importe de combler.

Pour moi, Messieurs, à qui cette grande et importante mission est confiée ; moi, dont les études n'ont pas encore reçu la sanction de l'âge ni de l'expérience, et qui n'apporte dans cette chaire qu'un vif et pur amour de la vérité, il ne me reste plus qu'à solliciter votre indulgence, et à vous prier d'encourager mes premiers pas dans la carrière si vaste que je vais parcourir.

Permettez qu'au début de cette carrière, j'imite un exemple que nous ont laissé les anciens, et que les modernes ont peut-être trop négligé.

Lorsque, dans l'antique Grèce, un jeune homme obscur ouvrait une école de philosophie, il justifiait la hardiesse de son entreprise, et donnait à ses élèves une garantie de ses doctrines en nommant le maître qui l'avait formé. Disciple d'un homme austère et profond, qui, dans une vie tout intellectuelle, a su joindre aux luttes du barreau et aux travaux du publiciste, les médi-

tations du philosophe, il est doux à mon cœur de pouvoir, dans une circonstance publique et solennelle, renouveler cet antique usage, et de dire que ce que j'ai de zèle et d'amour pour la science de la sagesse, ce que je puis y avoir fait de progrès, c'est à ses leçons, à ses conseils et à son exemple que je le dois. Modeste et sévère pour lui-même, il n'a jusqu'ici laissé échapper le secret de ses profondes études que dans quelques pages brillantes de style et fécondes en hautes pensées. Mais, quand paraîtront ses doctes écrits, fruit de trente ans de méditation, le monde éclairé placera le nom de M. Van Meenen à côté de celui des Royer-Collard et des Victor Cousin, comme les restaurateurs, en France et ici, de toute saine philosophie. Que mes dernières paroles soient donc l'expression d'une reconnaissance éternelle, et de ma vénération pour ses talents et ses vertus.



MOYEN
FACILE ET ÉCONOMIQUE
D'ÊTRE BIENFAISANT,

PROPOSÉ AUX JEUNES GENS.

SUIVI DE

PENSÉES DIVERSES.

1825.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

M. ÉDOUARD SMITS, dans la Collection de ses Œuvres poétiques, a fait précéder ces deux opuscules de M. Van de Weyer de l'avant-propos suivant :

" On se souvient de la terrible catastrophe " qui submergea un grand nombre de districts " dans la partie septentrionale du Royaume " des Pays-Bas. Chacun, à l'envi, apporta son " tribut pour venir au secours des victimes d'une " si déplorable infortune ; poëtes, prosateurs et " imprimeurs ne furent pas des derniers à " déposer leur modeste offrande. Je fis des " vers ; M. Sylvain Van de Weyer les orna " de sa prose, et M. Hayez, homme intelligent, " intègre et bienfaisant, imprima gratuitement

" notre opuscule commun dont la vente pro-
" duisit rapidement plus de huit cents francs
" aux submergés.... Quand j'eus pris la résolu-
" tion de publier mes Œuvres complètes, je crus
" que les convenances me faisaient un devoir
" de demander à M. Sylvain Van de Weyer,
" qui n'était plus avocat et bibliothécaire, mais
" ambassadeur et ministre, s'il lui convenait
" que je fisse réimprimer ses pensées diverses.
" Il me comprit et me dit : *Ce que j'ai écrit*
" *et pensé en* 1825, *je le pense encore aujour-*
" *d'hui. Seulement j'ai grossi quelque peu l'œuvre*
" *primitive, qui a eu une* 2ème *édition en* 1830;
" *et si vous le trouvez bon, je vous transmettrai*
" *un nouveau manuscrit.* On comprendra que
" je me hâtai d'accepter..."

C'est l'édition de 1830 que nous reproduisons ici en entier. Ce serait ôter à cette publication son caractère primitif que d'en retrancher le *Dithyrambe* de M. *Smits* sur *l'Inondation.* Nous le publions à la suite des *Pensées Diverses.* Le lecteur trouvera, comme M. *Lesbroussart,* que " chacun des auteurs s'était honoré à la fois

" par un bon ouvrage et par une bonne " action."

Le Roi des Pays-Bas, le Prince Frédéric, en exprimèrent leur haute satisfaction, et l'auteur des *Pensées de Circé*, M. le Baron de Stassart, résuma en ces termes son opinion sur les deux opuscules de M. Van de Weyer :

" En nous rendant, pour ainsi dire, les témoins " d'un entretien sur la bienfaisance, l'auteur a " su rajeunir, par des formes piquantes, des " vérités qu'il est toujours utile de faire en- " tendre. Les *Pensées Diverses* font beaucoup " d'honneur au jeune moraliste qui les a con- " çues ; félicitons le de repousser avec une éner- " gique éloquence, cette honteuse et dégradante " philosophie qui dessèche le cœur en donnant " aux actions les plus nobles et les plus ver- " tueuses l'intérêt pour mobile."

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.

J'AI compté, en écrivant ce léger opuscule, que la curiosité du public serait piquée par le titre ; j'ai calculé que, si tous les exemplaires se vendaient, il en reviendrait *quatre cents francs* aux submergés : c'est au public à faire en sorte que je ne me sois pas trompé dans mon calcul.

Aujourd'hui que Monsieur *Édouard* SMITS a bien voulu se joindre à moi, je suis bien plus sûr du succès : à l'aide de ses vers, ma prose fera beaucoup mieux son chemin dans le monde ; et les lecteurs, et les submergés, ne pourront qu'y gagner.

S. V. D. W.

MOYEN
FACILE ET ÉCONOMIQUE
D'ÊTRE BIENFAISANT,

Propose aux Jeunes Gens.

JE me trouvais, il y a quelques jours, en attendant l'heure du spectacle, non pas au brillant Café des Mille-Colonnes, ni au bruyant Café Suisse, mais au modeste *Corbeau*, dont l'antique ameublement, les chaises à clous dorés, les hauts chandeliers de bois, les assiettes et les cuillers d'étain, rappellent et font revivre, au milieu de ce siècle d'élégance, la simplicité un peu grossière de nos bons aïeux. Je promenais sur les habitués le regard curieux d'un étranger, et j'écoutais ce qui se disait autour de moi, avec assez d'attention pour ne rien perdre, et cet air d'indifférence qui prévient le soupçon ; lorsque la conversation d'un vieillard et de deux jeunes

gens, laquelle avait pour objet les récents malheurs de nos provinces septentrionales et les moyens de les réparer, fixa principalement mon attention. Je la reproduis ici en partie, non pas dans la forme d'un dialogue vif et animé, mais telle qu'elle a eu lieu, car il est à remarquer que, contre ce qui arrive d'ordinaire, le vieillard parlait, et les jeunes gens écoutaient.

"Bien des gens disent : *Si j'étais riche, je serais bienfaisant.* Je voudrais (disait notre bon vieillard) leur prouver que nous sommes tous plus riches que nous ne pensons, et assez riches pour faire beaucoup de bien. Il y a, dans le sein de la terre, des mines d'or qui n'ont pas encore été découvertes, comme il y a, au fond de nos cœurs, des vertus qui nous sont inconnues, et, dans nos fortunes, telles modiques qu'elles puissent être, d'immenses richesses pour qui sait les trouver et les employer.

"Par malheur, il en est de l'argent comme du temps : le temps est un grand capital, qui, pour bien des gens, ne rapporte aucun intérêt ; l'argent est un instrument que beaucoup de personnes possèdent, mais dont peu connaissent tout l'usage.

"Il y a dépenser et dépenser ; et celui qui a consommé vingt francs à son dîner en vins et en liqueurs fines, et celui qui n'en a dépensé que

six, et qui a consacré le reste à quelque œuvre charitable, se sont tous deux défaits de la même somme; mais combien le second ne l'a-t-il pas mieux employée! (Léger mouvement d'impatience du jeune homme à droite.) Si *la raison* ennuie, *des raisons* se souffrent, et mes cheveux blancs me donnent le droit de dire les miennes.

"Et pour me renfermer dans ce qui vous concerne personnellement, vous autres jeunes gens, par exemple, quel emploi faites-vous de l'argent? Je ne veux point ici censurer vingt dépenses inutiles, auxquelles, je veux bien le croire, votre position vous soumet; je sais que bon nombre de choses superflues sont devenues nécessaires; mais toujours est-il qu'en en retranchant quelqu'une, vous pourriez opérer un grand bien, et vous rendre bienfaisants à bon marché.

"Prenons, pour exemple, un de ces plaisirs que vous vous donnez presque tous, le spectacle, et appliquez ce que j'en dirai à tous vos autres plaisirs, bien moins agréables, quoique beaucoup plus fréquents, aux Cafés, aux parties de punch, de billard, &c. &c. &c. Raisonnons et calculons.

"Il y a peu de jeunes gens ayant quinze cents francs de revenu, qui n'aillent au moins deux fois par semaine au spectacle, ce qui, en ne comptant qu'au prix du modeste parterre, revient à trois francs soixante centimes par semaine,

c'est-à-dire, à douze francs quarante centimes par mois, c'est-à-dire encore à cent quarante huit francs quatre-vingts centimes par an. Or, le spectacle entraîne à sa suite de petites dépenses auxquelles on ne s'était pas attendu. Je ne crois pas exagérer, et ne crains point d'être contredit par aucun jeune homme, en portant à cinquante centimes ce qui se dépense avant ou après le spectacle, lesquels, ajoutés à notre somme de cent quarante-huit francs, font deux cents francs.

" Or, en supposant qu'il y ait à Bruxelles cinq mille jeunes gens, qui, ayant le revenu dont nous avons parlé, consacrent, soit au spectacle, soit de toute autre manière, deux cents francs à leurs menus plaisirs, il en résulte qu'il se jette un million de francs qui ne rapportent aucun intérêt.

" A Dieu ne plaise que je sois assez raisonnable (d'autres diraient assez fou), pour exiger de vous le sacrifice de tous vos plaisirs ! Ce serait bien peu connaître les hommes et l'esprit du siècle où je vis ; et, en demandant trop, s'exposer à ne rien obtenir. Mais serait-ce se montrer trop exigeant que de vous dire : renoncez, en faveur des malheureux, à un seul spectacle par année ; versez, entre les mains d'une administration bienfaisante, la modique somme de deux francs : ce n'est, en dernier résultat, prélever qu'un pour cent sur vos plaisirs.

"Je compte singulièrement sur la simplicité de ce calcul, et j'espère qu'il ne faudra pas de grands efforts pour vous amener à vous priver, pendant un jour, soit d'un beau spectacle, d'un ballet nouveau, d'une partie de plaisir, en faveur de ceux qui n'ont point de pain à manger, ni d'asile où se reposer. Un sens juste et droit est surtout ce qui caractérise les Belges ; et le bon sens est inséparable d'un bon cœur."

Ici, le vieillard fut interrompu par l'un des jeunes gens, qui lui dit : "Vous oubliez qu'un crédit de huit millions vient d'être demandé à la Nation ; or, ne satisfaisons-nous pas à tout, en l'accordant ?—" Jai prévu l'objection, répartit le vieillard, et j'y réponds :

"Un souverain fait bien, quelques sentiments généreux que déploie son peuple, de ne se pas reposer, pour secourir ceux qui se trouvent dans un pressant besoin, et dont la vie même est en danger, sur des dons volontaires. En bon citoyen, je paierai donc, sans murmurer, ma faible quote-part ; mais je ne ferai, en cela, que remplir un devoir de citoyen. Reste celui d'homme, dont rien ne peut m'exempter ; et, pour moi, j'aime cent fois mieux une contribution décrétée par le cœur que par nos députés, et une bienfaisance volontaire et spontanée, que celle qui m'est

imposée par la loi, et qui peut m'être commandée par exploit d'huissier.

"Je reprends mon raisonnement, et je dis : il est impossible que tout le monde ne soit pas frappé de la justesse et de la simplicité de mon calcul.

"Si donc les jeunes gens de toutes les villes de la Belgique suivent le noble exemple que leur donneront sans doute ceux de la capitale, combien de ressources inattendues s'offrent aux malheureux !

"Mon projet présente encore cet autre avantage, qu'il dégage de l'embarras de savoir comment faire le bien, embarras qui arrête beaucoup de gens, qui ont d'ailleurs le meilleur cœur et la meilleure volonté du monde. Ici, les indigents sont connus et nombreux, les moyens sont trouvés et d'une facile exécution : on ne vous laisse que le plaisir d'être bienfaisants.

"Et, quand une fois l'impulsion sera donnée, pensez-vous que vous serez les seuls à vous montrer généreux ? La Bienfaisance est une vertu trop pleine de charme pour ne pas attirer une foule de desservants à ses autels. Les femmes ne resteront point en arrière : un ruban, une garniture, un léger fichu de moins, Mesdames, et tout un village revient à la vie ! Et quel sera le père qui n'applaudira point à ce bel

élan, et ne dira à ses enfants, comme j'ai dit à mon Eulalie : Ma fille, j'aime mieux que tu sois parée d'une vertu que de la plus belle robe de bal, et voir ton front briller de la douce joie d'avoir fait le bien, que de la plus élégante guirlande de fleurs artificielles ?

"Mais, en y réfléchissant bien, pourquoi borneriez-vous cet utile calcul au temps présent ? Ne pourriez-vous pas vous imposer, tous les ans, ce léger sacrifice, et, formant la plus belle, la plus noble association, celle de jeunes gens qui, au milieu des gaietés de leur âge, songent aux misères du monde, consacrer le produit de ce sacrifice à fonder annuellement, dans toutes les villes, des écoles, des ateliers, où les classes pauvres recevraient les deux plus grands biens, de l'instruction et du travail ?

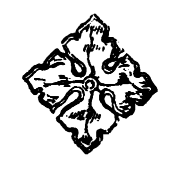
"Avec l'assistance d'une administration sage et éclairée, notre heureuse patrie se couvrirait bientôt d'établissements utiles ; l'industrie reprendrait une nouvelle vie ; il s'opérerait, dans toute la classe indigente, une grande amélioration morale, parce que rien ne donne l'habitude des vertus comme l'habitude du travail ; et que de criminels enlevés à nos cours d'assises ! Que faudrait-il pour opérer un si grand bien ? je ne me lasserai point de le répéter : la chose du monde la plus simple : Que les jeunes gens con-

sentissent à rester chez eux un seul soir par année. Le moyen que je propose est facile, car quoi de plus facile que de demeurer chez soi ?—Il est économique, car l'économie ne consiste point à garder, à thésauriser, mais à employer utilement ce que l'on jetait avec profusion et sans réflexion. Le tout est de commencer, et de persévérer, et de se bien persuader que c'est le mal, et non pas le bien qui est difficile à faire : le mal (car il faut bien finir par un peu de morale), le mal est comme le mensonge : il coûte à dire, et encore plus à soutenir. Le bien est comme la vérité : une fois dite, elle reste dite, produit son effet, et n'amène à sa suite que des vérités.—Essayez : la plus douce récompense d'avoir fait une fois le bien, est de le faire une seconde avec plus de facilité et de charme.—En fait de bonnes actions, essayer c'est déjà mériter.—Tout cela, mes amis, a été écrit, et bien écrit, je le sais ; mais qui donc prétend dire du neuf en morale ? Le plus grand malheur qui pût nous arriver, serait que ces vérités nous parussent nouvelles. Elles sont aussi anciennes que le monde, parce-qu'elles ont leur source éternelle dans le cœur de l'homme. Mais on ne se lasse pas plus de les répéter et de les entendre, qu'on ne se lasse de voir un beau soleil, un jour d'été.

"Communiquez donc mon projet, soumettez

mon petit calcul à tous vos amis ; faites en sorte qu'ils l'adoptent et l'exécutent, et ils éprouveront, comme moi, que les vertus dont on sème sa carrière produisent une abondante moisson de bonheur."

Ici, le bon vieillard se tut. Pour moi, je gravai sa dernière maxime dans mon esprit ; et, au lieu de passer ma soirée au spectacle, comme je me l'étais proposé, j'allai verser mes deux francs ; et je conseille à tous mes lecteurs d'en faire autant.



PENSÉES DIVERSES.

1825.

CES pensées sont détachées d'un Recueil assez considérable de Réflexions, qui ne verront le jour qu'après avoir été bien mûries. Je désire, avant tout, profiter du jugement que l'on portera sur l'extrait suivant de mes Tablettes.

S. V. D. W.

PENSÉES DIVERSES.

"Je hais les mauvaises maximes encore plus que les mauvaises actions."—J. J. ROUSSEAU.



I.

SOUS la main de la plupart des moralistes, l'homme est devenu *chair à épigrammes*. Ils visent à la pointe, au trait, à l'effet, à l'esprit qu'il s'agit de faire briller à tout prix, au prix même de la vérité. On ne connaîtra bien l'homme, que lorsque l'on prendra un jour la mâle et généreuse résolution de l'étudier *de tout son cœur*, et de repousser la tentation de faire de l'esprit à ses dépens.

2.

Plonger dans le cœur humain, pour y pêcher, non des perles fines, mais de la fange, et nier

ensuite jusqu'à l'existence des premières, triste labeur, qui, dans La Rochefoucauld, n'échappe au dégoût que par la délicatesse de la forme.

3.

Si l'homme est tout ce qu'ont dit de lui des philosophes moroses, Dieu est inexcusable de l'avoir créé.

4.

Quand je trouvais les semences de quelque végétal utile, disait le bon Paria de Bernardin de St. Pierre, je le resemais, en disant: Si ce n'est pas pour moi, ce sera pour d'autres. Ainsi, le moraliste qui glane sur les vastes champs du monde, et y trouve quelques vérités utiles ou consolantes, s'empresse d'en répandre les semences, en disant: Quelqu'un les recueillera, et en profitera. Les vérités produisent des vérités; car le cœur de l'homme n'est pas un terrain ingrat et stérile.

5.

Il y a de la modestie à se targuer de sa naissance, de sa fortune, de ce qu'a fait le hasard ou

la faveur. C'est un aveu indirect qu'on ne se sent pas la force de valoir quelque chose par soi-même.

6.

Qu'elle est triste la condition des jeunes gens qui sont désenchantés de la vie ! Ils ont le cœur flétri comme certains vieillards, et n'ont point leur expérience comme fiche de consolation.

7.

On ne se sacrifie point pour un parti qui hésite : il faut qu'un parti prenne son parti.

8.

Calomnier la nature humaine n'est, le plus souvent, qu'une manière indirecte d'excuser ses propres fautes.

9.

Pour paraître complètement habile, il faut être toujours heureux.

10.

Nous louons fréquemment dans nos amis les qualités qu'ils n'ont point, afin de mieux prouver que nous savons bien placer nos affections.

11.

Les hommes d'État sont comme les médailles, qui, pour être estimées et recherchées, ont besoin d'avoir passé quelques siècles sous terre.

12.

Tout, dans notre éducation morale et sociale, se réduit à un mécanisme, qui ne tend à rien moins qu'à enlever à l'homme toute spontanéité dans ses actions et ses jugements. Notre enfance est dressée au sifflet des maîtres d'enseignement mutuel; notre jeunesse, aux répétitions de nos universités, ou aux tambours de nos régiments; toute notre vie, à la cocarde d'un gendarme, ou à la plaque d'un agent de police.

13.

Je voudrais rayer du nombre des sciences la théologie, la diplomatie et la morale: la première

enseigne à méconnaître Dieu ; la seconde, la duplicité ; et la morale, traitée comme science, la désapprend, et en fait négliger la pratique : il la faut inspirer, mais non pas l'enseigner.

14.

Rien n'augmente notre susceptibilité comme le sentiment de nos défauts et de nos fautes.

15.

De quelle désolante indifférence l'esprit humain est souvent frappé de nos jours ! Rien de ce qu'il a de noble et d'élevé dans sa nature ne l'occupe ni ne l'intéresse ; il ne réfléchit ni à sa fin, ni à son avenir : le présent, voilà son élément ; et ce présent est rempli de trouble, d'agitation et de soucis pour l'acquisition des seuls biens de la fortune ; il ne connaît de la vie que ce qu'elle a de matériel ; sa religion est une *forme;* sa morale, un calcul.—On dit que le caractère de notre époque est le besoin du *positif;* ce positif flétrit le cœur et tue l'âme ; ce besoin est une rouille corrosive qui ternit et dévore le plus pur acier. Heureusement que les vertus domestiques, les seules qui nous restent, rappellent encore à l'homme qu'il est un être essentiellement moral.

16.

On n'est jamais plus fertile en raisons, que lorsqu'on veut cacher ses torts.

17.

Un de nos grands défauts, c'est qu'il n'y a plus de dignité dans nos mœurs, ni dans l'exercice de nos professions, ni dans l'intérieur de nos familles, ni dans nos actions, ni dans nos discours, ni dans nos vêtements, ni dans notre démarche.—Les anciens attachaient une toute autre importance que nous à la conservation du decorum dans les actions les plus indifférentes. Nous avons des manières, un ton, de l'orgueil, de la morgue ; mais point de véritable dignité.

18.

Il y a un moyen sûr de n'avoir d'opinion arrêtée sur rien : c'est de vouloir en tout penser comme tout le monde.

19.

Les sentiments du Bon, du Beau et du Vrai sont l'état habituel du cœur de l'homme, comme la santé est l'état habituel et naturel du corps.

20.

A voir ceux que la fortune favorise, on serait tenté, par respect pour soi-même, de désirer le malheur.

21.

Je m'indigne de voir les hommes prescrire à Dieu ce qu'il doit faire. Funeste effet d'un orgueil immodéré ! Non contents de plier la nature à nos vains systèmes, nous prétendons établir notre juridiction jusque sur les jugements de Dieu.—Dieu de Bonté ! Pardonne à notre témérité.

22.

L étude des principes, les théories raidissent le caractère ; leur application, la pratique des affaires l'assouplissent et lui donnent du pliant. On concevrait donc l'aversion de Napoléon pour les philosophes, si la plupart n'étaient devenus Comtes de l'Empire.

23.

Ces philosophes qui flétrissent le principe des actions humaines qui ne voient dans l'homme

rien que de bas et de vil, et qui s'efforcent d'imprimer leur désolant système dans le cœur des jeunes gens, ne ressemblent-ils pas à des fous qui nous voudraient persuader que le printemps, l'été et l'automne sont une illusion, et qu'il n'y a de réel que l'hiver et ses frimats?—Cela peut être, faut-il leur répondre; mais aussi longtemps que mes yeux verront la verdure, les fleurs et les fruits, et le soleil répandant sa bienfaisante chaleur sur toute la nature, je tiendrai votre système pour faux et absurde; de même, aussi longtemps que règnera au fond des cœurs l'amour du Bon, du Beau et du Vrai, je tiendrai l'homme pour une noble créature. Le soleil éclaire, échauffe, vivifie la nature; eh! bien, les sentiments du Bon, du Beau et du Vrai sont le soleil de notre intelligence.

24.

Qui n'ajoute rien au livre qu'il lit ne sait pas même lire.

25.

Avez-vous un beau caractère, des sentiments nobles et élevés, un jugement droit et sain, des principes vrais et solides; êtes-vous doué d'une modestie que relève un vrai mérite; êtes-vous bon père, bon époux, bon fils, ami sincère?

Qu'importe à ce qu'on appelle *le monde!* Sont-ce là les titres que vous entendez faire valoir pour y être admis? Renoncez-y.—Mais avez-vous l'*usage du monde?* Eussiez-vous tous les vices, entrez-y sans crainte et la tête levée: il ne vous faut pas autre chose.

26.

Si nous corrigeons si peu nos défauts, c'est que l'expérience nous a prouvé qu'il y en a d'utiles.

27.

Une morale froide est presque toujours une morale fausse.

28.

Il n'est pas sans danger de moraliser: on se console d'une mauvaise action par une bonne maxime.

29.

Je voudrais que nous fussions les hommes de nos propres pensées, de nos propres sentiments. Nous sommes presque toujours les hommes de notre profession, de notre robe, de notre uniforme.

30.

Les hauts emplois élèvent l'esprit, ou l'écrasent.

31.

Les progrès de la civilisation nous conduisent, dit-on, à un système approprié aux besoins de la société ; et on le nomme le système scientifique et industriel. Je vois, dans cette classification, la part des besoins de l'intelligence et du corps ; mais non pas celle des besoins du cœur. Faut-il donc imposer silence à la voix du cœur ? Faut-il en arrêter les nobles élans, et marcher, dans toutes nos actions, avec un compas à la main, ou un syllogisme dans la tête ? Heureusement que la Nature ne reçoit point ses lois de nos vaines classifications. Les besoins moraux, bannis de nos systèmes scientifiques, conserveront dans notre âme et leur place et leur rang.— Quand vous aurez orné votre esprit, éclairé votre raison, étendu votre industrie, et, par elle, toutes les jouissances matérielles de la vie, pensez-vous que votre tâche soit remplie ? N'avez-vous pas encore une âme à fortifier, un cœur à faire jouir ?

32.

Quand les Révolutions se prolongent, les cœurs se resserrent comme les capitaux, la circulation des bons sentiments diminue en même temps que celle de l'argent, et l'égoïsme, heureux de trouver sa justification dans les évènements publics, prend de l'assurance, dépouille tout déguisement, marche tête levée, et usurpe presque le rang et l'autorité d'une vertu.

33.

Voulez-vous conserver de l'estime pour les hommes, et vous sauver de ce mépris pour eux qui glace votre cœur et ferme le nôtre? Apprenez à rentrer en vous-même, à vivre avec vous, et à vous connaître vous-même, tel que vous êtes, ou du moins tel que vous seriez, et non pas tel que vous vous faites.—Fuyez les assemblées nombreuses, les grandes réunions, les salons, les bals, les repas, ce qu'on appelle le *Monde* enfin, où, sous de brillants dehors, tout est petit, mesquin et souvent ignoble; et voyez les hommes dans l'intérieur de la famille, comme pères, époux, fils, frères, &c. C'est-là qu'ils sont ce qu'ils doivent être, tout naturellement, sans apprêt, sans faire montre et parade de leurs vertus: leur cœur y est

trop occupé pour que leur esprit songe à les faire valoir. Or, avec ce fonds de vertus domestiques, bien loin de désespérer des hommes, il en faut tout attendre: c'est avec elles qu'on leur donnera ce qu'ils n'ont pas encore, ce qu'ils n'auront pas peut-être de sitôt, mais qu'ils finiront par avoir indubitablement un jour: des vertus publiques.

34.

Il n'y a pas d'homme qui prenne plus de résolutions que l'homme irrésolu.

35.

Dans la jeunesse, le soleil de la faveur et le vent de l'adversité sont également dangereux. L'un peut brûler, l'autre glacer la fleur de notre âme et de notre intelligence. Jeunes gens, ne vous exposez à ce double danger qu'après avoir acquis assez de force pour y résister; donnez au fruit de votre raison le temps de se former; les succès et les revers, les vents contraires et favorables contribueront alors à le faire venir à maturité. A vingt ans, le malheur aigrit et décourage, la faveur enivre et énerve; à trente, l'un peut être accepté avec force, calme et dignité; l'autre, avec défiance et modestie.— Vaine exhortation! Nous avons tous hâte de

nous produire, de nous lancer sur le théâtre du monde, non en comparses, en personnages muets, mais pour y jouer d'abord les premiers rôles. Et nos parents, nos proches, pleins de tendresse, mais peu sages, et dont l'expérience est frappée de stérilité par l'ardeur de leur orgueil et de leur ambition, applaudissent les premiers à notre témérité.

36.

C'est parceque beaucoup d'hommes croient ne rien valoir, qu'ils ne valent rien en effet.

37.

L'ami qui, en votre absence, loue avec mesure votre mérite et vos qualités, mais qui s'en tait avec vous, et laisse au hasard à porter son opinion à votre connaissance, a le sentiment le plus délicat des devoirs de l'amitié : il prouve en même temps son respect pour son propre caractère, et pour le vôtre. Cette retenue est pleine de goût, de convenance et de dignité. Toutes les affections vraies ont leur pudeur.

38.

La faiblesse s'en prend aux hommes et aux choses des défauts qui ne sont qu'en elle-même.

39.

Quand l'histoire ne réussit point à défigurer le caractère d'un grand homme, les auteurs dramatiques s'en chargent, et ils manquent rarement leur coup.

40.

L'amitié véritable n'a rien à craindre du temps : pour elle, l'avenir n'est que le présent qui se prolonge.

41.

On ne doit point se lasser de donner des conseils aux hommes. Il n'est pas permis au moraliste, comme au médecin, de désespérer de son malade et de l'abandonner, parcequ'il n'y a point de maladie morale dont on ne puisse revenir.

42.

La plupart des Législateurs modernes ressemblent à ces enfants, qui, après avoir mis en terre une frêle branche d'arbre, la déplantent tous les matins, pour voir si elle a pris racine.

43.

Les Moralistes les plus sévères sont ceux à qui leurs passions ont fait commettre le plus de fautes et de folies, comme les meilleurs Douaniers sont d'anciens contrebandiers.

44.

Entre les balles de plomb des souverains absolus et les balles d'imprimeur des peuples libres, la partie n'est pas égale ; de ces dernières, tout coup porte.

45.

Avez-vous quelquefois parcouru certains commentaires gothiques sur les écrivains de l'antiquité, où le texte est noyé par petits fragments ? Tels, et plus surchargés encore (j'allais presque dire défigurés), se rencontrent dans les écrits modernes, les principes simples et primordiaux de la morale. Heureux les esprits qui dédaignent ces pesants commentaires, pour ne lire que le texte, ou qui ne jettent les yeux sur la glose, que pour revenir avec plus d'empressement au texte, et en mieux goûter la beauté !

46.

Pensez à tout le bien que l'homme peut faire à l'homme, et faites-lui tout le bien que vous pensez.

47.

C'est être à moitié vaincu par les hommes ou les évènements, que de s'irriter contre eux.

48.

Que dirait-on d'un médecin, qui, n'observant dans l'homme que les maladies auxquelles il est sujet, tiendrait ce langage : L'homme est, de tous les êtres, le plus malheureux et le plus abject ; il est tour-à-tour en proie à la fièvre, à la goutte, aux rhumatismes, aux fluxions ; chaque phase de son existence est assujettie à des maladies d'un nouveau genre ; toute sa vie est un tissu de maux et de misères ?—Et c'est ainsi cependant que, de tout temps, les moralistes ont observé et décrit l'homme ; et nous avons applaudi à leurs hideuses peintures. Que nous sommes inconséquents ! Accorderions-nous nos éloges au statuaire, qui, prenant pour modèles des bossus, des boiteux, des gens

contrefaits de tout genre, en formerait un ensemble contenant la réunion de toutes ces difformités, et, livrant ce monstre informe à notre stupide admiration, dirait : Voilà l'homme !

Il y a des maladies, et beaucoup, d'accord ; mais faut-il pour cela nier la santé ? Il y a des bossus, des boiteux, des gens contrefaits, pas de doute ; mais le grand nombre n'est-il pas droit et bien proportionné ? On aura beau dire : ceux qui sont sains, sont sains ; ceux qui sont droits, sont droits.

49.

Les gens du monde connaissent l'homme et le peignent à peu près avec autant de fidélité qu'un employé de police, dans le signalement d'un passeport, exprime la physionomie de celui qui en est porteur.

50.

Il y a des gens qui font si mal le bien, qu'ils offensent en obligeant ; d'autres, qui font si bien le mal, qu'on admire leur habileté plus qu'on ne la blâme. La bonté, pas plus que la beauté, ne saurait se passer de la grâce.

51.

Le pouvoir, la fortune, le bonheur, les grandeurs, les succès subits ne gâtent que ceux qui étaient déjà gâtés d'avance.

52.

Il faut, dans le maniement des grandes affaires, une liberté d'esprit que n'ont jamais ceux qui songent trop à eux-mêmes, à leur fortune, à leur avenir. S'oublier est souvent le moyen le plus sûr de réussir et de s'élever. C'est en tout cas le plus noble, et le seul digne de celui qui met la grandeur morale audessus de toutes les grandeurs humaines.

53.

Les moralistes recommandent aux hommes de ne pas confier leurs secrets sans nécessité. J'aimerais mieux qu'on leur recommandât de n'en point avoir.

54.

Les maximes sont l'homœopathie de la morale.

55.

Si vous parlez beaucoup de vous-même, les autres n'en parleront que pour remarquer que vous en parlez trop.

56.

Nous préférons l'homme qui a été injuste à notre égard, et qui revient de son premier jugement, à celui qui nous a toujours rendu justice. L'un ne nous fait goûter que le plaisir d'une paisible possession ; l'autre, tous les charmes d'une conquête.

57.

Les gens du monde, au milieu de la diversité de leurs plaisirs, subissent une fatale uniformité, que leur genre de vie rend sans remède : ils passent, tous les jours, de l'ennui d'être seuls à l'ennui d'être ensemble.

58.

Le malheur serait moins poignant, si ceux que la fortune abaisse n'avaient point, pour se relever, à se courber d'abord devant des hommes qu'ils estimaient naguère leurs inférieurs.

59.

J'aime mieux, dans les revers, que les hommes s'en prennent à la Fortune qu'à eux-mêmes. Dieu leur a donné cette ressource d'amour-propre, afin qu'ils ne demeurassent point accablés du sentiment de leurs fautes.

60.

Si nous voulions nous réformer d'après les jugements d'autrui, nos qualités courraient plus de danger que nos défauts.

61.

On perd tout le temps qu'on emploie à regretter le mauvais usage du temps passé.

62.

Quand je songe qu'une cocarde, un bonnet carré, une soutane, une robe, ou un petit collet, décident, le plus souvent, des opinions, des pensées et des sentiments d'un homme, je gémis sur la condition de l'esprit humain.

63.

A l'isolement moral qu'il éprouve, l'homme qui n'aime que soi devrait bien reconnaître qu'il a mal placé ses affections.

64.

Quelque amour que nous ayons pour la vérité, il y a des erreurs que nous ne rectifions point, que nous accueillons même avec bienveillance : ce sont celles où tombent les hommes qui nous prêtent des qualités que nous n'avons pas. Ils auront beau se tromper à cet égard, nous ne consentirons jamais à n'avoir qu'une médiocre idée de leur jugement.

65.

Il y a, dans les relations des femmes entre elles, mille nuances délicates, des riens importants que les hommes ne saisissent point, et qui font qu'elles s'aiment avec la plus vive tendresse, ou qu'elles se détestent mortellement. Aussi, la cause de leurs haines ou de leurs affections est-elle un secret qu'elles ne trahissent que dans de rares moments de dépit, et lorsqu'elles ne sont plus sur leurs gardes.

66.

Il est plus facile de réussir, que de se faire pardonner ses succès.

67.

Pour tenir en respect les gens du monde, et empêcher les empiètements des Grandes Puissances de Salon, il ne suffit pas d'être bon ; il faut une bonté armée.

68.

Il n'est rien que les apôtres de l'égalité absolue souffrent avec plus d'impatience, de colère et d'envie, que d'être gouvernés par leurs égaux.

69.

Les hommes qui méprisent l'homme étendent rarement ce mépris à ce qui en serait le plus digne, à eux-mêmes.

70.

On peut, avec beaucoup d'esprit, se mettre, par l'amour-propre, sur la même ligne qu'un sot ; jamais avec de l'âme.

71.

Ce qui, de nos jours, unit le plus les hommes, ce sont les haines en commun.

72.

Serait-ce trop exiger que de demander, pour la vertu, ces formes extérieures de politesse, ces égards et ces convenances d'usage, dont les gens du monde se montrent rigoureux observateurs envers le vice heureux ou puissant ?

73.

Pour bien faire le bien, il faut le faire avec préméditation.

74.

J'aimerais mieux que l'on appelât les femmes le *Bon-Sexe* que le *Beau-Sexe.* — Les femmes seront-elles de cet avis ?

75.

On a dit, il y a bien longtemps, et l'on a constamment répété depuis, que la vérité, pour entrer dans le cœur de l'homme, doit être ornée de toutes les ressources de la parole, que sa simplicité la fait méconnaître et mépriser. C'est une erreur : la vérité ne perd point son sacré caractère pour n'être point revêtue des charmes

de l'éloquence. Semblable à la vertu, elle plaît, attire ; elle élève l'esprit, et contraint au respect, sans chercher à l'imposer ; sa force est en elle-même ; elle n'a pas besoin d'ornements étrangers.

76.

J'ai trouvé plus de suffisance que de sagesse dans les gens qui affichent la prétention de se suffire à eux-mêmes.

77.

En fait de livres nouveaux, on ne devrait lire que ceux qui sont destinés à le rester toujours.

78.

Le cœur de ceux qu'on est convenu d'appeler les heureux du monde, ressemble à une bruyère, où les moralistes répandent en vain les semences du Bien et du Vrai. Pour rendre les bruyères fertiles, on brûle la bourre épaisse qui les couvre ; quel est le feu qui pourra ranimer le cœur de ces heureux et y faire fructifier des sentiments généreux ? — Ne désespérons pourtant point d'eux, parcequ'il ne faut jamais désespérer de l'homme.

79.

Dépeignez l'homme sous les couleurs les plus noires ; faites habilement ressortir ses vices, ses faiblesses, ses ridicules, ses inconséquences, et, puisque vous vous complaisez à reposer les yeux sur le tableau affligeant de nos crimes, faites une longue énumération de tous ceux dont les hommes ont été capables, pour montrer combien ils sont méchants et corrompus : restera un fait, contre lequel viendront se briser vos exemples et vos raisonnements, et qui, seul, renverse le frêle échaffaudage de vos systèmes tristes et pervers ; ce fait, est l'existence de la Société humaine. Or, pensez-y bien : non-seulement la Société humaine ne pourrait subsister sans la justice, mais la justice même ne suffirait point à son maintien, sans la vertu.

80.

Comme les orages tournent le lait, les tempêtes politiques aigrissent souvent les caractères les plus doux.

81.

Les gens du monde ont inventé le ridicule pour cacher tout ce qui leur manque de qualités

essentielles, et pour effrayer ceux qui croiraient qu'il suffit de les avoir.

82.

Je ne conçois pas de sagesse sans méfiance, dit Chamfort. Pour moi, je ne conçois point de grandeur sans confiance.

83.

L'homme ne doit faire usage de son esprit, il ne doit écrire, c'est-à-dire, parler au monde, que pour éclairer le monde ; en cela humble imitateur de Dieu, dont la première parole, selon la remarque de Saint Bazile, dissipa les ténèbres, embellit et réjouit toute la nature. La parole du sage doit être comme un jet de lumière répandu sur le monde moral.

84.

Hommes ! humiliez-vous, s'écrient des moralistes. Hommes ! élevez-vous, leur répondrons-nous. Il me semble voir un général, cherchant à former des soldats pleins d'honneur, de courage et de dignité, commencer par les faire passer sous le joug, et leur infliger, en présence de l'armée, quelque peine bien dégradante. Moralistes,

si vous voulez que nous combattions avec succès les passions qui assiègent notre vie, laissez-nous des armes dans lesquelles nous ayons confiance, laissez-nous l'estime de nous-mêmes. Ce n'est pas en s'humiliant qu'on s'élève l'âme, ni qu'on se fortifie le cœur.

85.

On se fait d'une école en philosophie, en littérature, en peinture, d'un parti en politique, et l'on oublie qu'il n'y a qu'une école, celle de la nature, qu'un parti, celui de la justice.

86.

Si le monde nous juge si superficiellement, c'est que nous consentons rarement à lui montrer autre chose que la superficie de nous-mêmes.

87.

Moins de maximes, plus d'actions ; moins de lois, plus de justice ; moins de livres, plus de vrai savoir.

88.

Les principes de la morale se gravent dans le cœur, et non pas dans la tête. Plaignons ceux qui n'ont qu'une morale de tête.

89.

Pourquoi tant de jeunes gens, au matin de leur vie, sont-ils tristes et moroses ? C'est qu'ils ont tout désenchanté : leur cœur est flétri par le souffle impur et destructeur de la morale de l'intérêt, comme les plus belles fleurs se fanent, au printemps, frappées d'un vent malfaisant. Rien ne jette plus de froid et de tristesse dans la vie que le calcul. Ne demandez donc à ces tristes victimes d'une fausse philosophie ni élévation d'âme, ni élan de cœur, ni chaleur : espérez-vous faire sortir des étincelles de la glace ?

90.

Les livres de morale sont tous écrits pour *les Messieurs* de la ville, les riches, les grands, qui ne les lisent point, ou les lisent par désœuvrement, comme ils font d'un roman, et n'en retirent aucun fruit. Pourquoi donc, au lieu d'*enseigner* la morale, ne cherchez-vous pas à la *persuader*, et ne vous adressez-vous pas de préférence au peuple et aux habitants de la campagne ? Ceux-là du moins écouteraient et profiteraient. Mais il faudrait savoir être simple, et renoncer aux artifices du style et du beau langage ; et cela ne fait point une réputation dans les salons et les journaux. Vous seriez utile, et voilà tout.

91.

Je le dis avec sincérité: jamais celui qui méprise l'homme ne sera mon ami. Je lui rendrai des services, si je le puis; je sacrifierai mon temps, mon travail pour lui, s'il en a besoin; mais, hors de là, il n'y aura, il ne pourra y avoir rien de commun entre lui et moi. Je craindrais que son désastreux système ne vînt souiller la sainteté de l'amitié, et qu'il ne vît qu'un adroit calcul dans le plus vif attachement du cœur. Cette pensée fermerait le mien, y tarirait les sources de la confiance; et quelle langue commune pourrions-nous parler? Soyons-en convaincus: il n'y a point de véritable amitié sans la vertu, et sans la croyance à la vertu des autres.—Ils sont bien fiers, ces raisonneurs d'un jour, lorsque, après une dégoûtante inquisition, ils ont découvert, dans une action généreuse, le prétendu germe de l'intérêt personnel qui l'a fait naître! Ils s'imaginent déployer une philosophie bien élevée, lorsqu'ils en concluent hardiment, et avec ce mépris de l'homme dont ils se font un titre de gloire, que *tout est intérêt.* Plaignons-les, et disons, et répétons sans relâche: il y a plus d'actions qui sont le produit spontané de la loi du devoir, qu'il n'y en a qui ont l'intérêt pour principe moteur. Si l'homme, avant

d'agir, devait consulter sans cesse son intérêt, et calculer, il perdrait à chaque instant l'occasion d'agir. D'ailleurs, ce calcul a besoin d'une règle; et cette règle, quelle sera-t-elle, si ce n'est la justice, sans laquelle il ne pourrait y avoir de Société? — Or, dans toutes les classes de la société, vous trouverez les sentiments du juste et de l'honnête. Oui, l'homme est une noble créature! tout ce qui est grand l'élève, tout ce qui est vrai le frappe, tout ce qui est bon et beau le touche et l'attendrit. L'idée du bien, du vrai, du beau, est la règle immuable de sa vie morale et intellectuelle et des divines aspirations de son âme. Je crois qu'il y a plus de véritable philosophie dans ce peu de lignes, que dans nombre de gros livres, où l'on a dépensé beaucoup d'esprit pour nous prouver que nous ne sommes que des bêtes, ayant des mains, au lieu de pattes, et les deux yeux de face, au lieu de les avoir séparés d'un des profils à l'autre.

92.

J'ai vu plus d'un homme s'arrêter dans un noble élan vers le vrai, pour ne pas compromettre ce qu'on appelle, dans le monde, *une position.*

93.

Travaillons sans relâche à faire des ingrats.

94.

On éprouve plus de plaisir à démontrer que l'on a fort à se plaindre des hommes, que d'amertume à avoir été trompé par eux.

95.

On se plaint de ce que les gens du monde ne font rien. C'est ce qu'ils font de mieux.

96.

Nos passions ne sortent jamais toutes nues du fond de notre cœur ; nous les habillons, nous les déguisons avec une profonde habileté, afin qu'elles ne soient pas trop repoussantes. La moitié des soins que nous mettons à les cacher suffirait à les vaincre.

97.

Il faut beaucoup aimer un homme, ou le mépriser beaucoup, pour avoir le courage de lui dire ses vérités. C'est un service, dans le premier cas ; dans le second, un châtiment.

98.

L'homme trouve, en naissant, des opinions établies, des jugements tout faits ; il vit, pendant longtemps, sur ce bon sens universel et traditionnel ; et, après une longue expérience, tout l'effort de sa raison consiste quelquefois à découvrir ce qu'il y a de profondément raisonnable et sage dans ces préjugés.

99.

Il faut jouir à la vue d'une bonne action, comme on jouit d'une belle fleur, sans songer aux motifs qui peuvent avoir produit l'une, au fumier qui a fait éclore l'autre.

100.

On diminuerait singulièrement le nombre de gens que l'on voit, si l'on connaissait ses connaissances.

101.

Il n'y a point de grandes choses pour les petits esprits. L'homme donne à tout sa propre mesure.

102.

Nous ne devenons les censeurs austères de ce qu'on appelle *le monde*, que lorsque nous avons personnellement à nous en plaindre. Nous sommes d'une merveilleuse indulgence pour les folies ou les vices d'un monde qui nous sourit.

103.

Jeunes hommes, n'en croyez ni vos maîtres, ni le monde, ni les succès, ni les exemples fameux : la sagesse et l'habileté ne consistent pas seulement à savoir tirer parti des circonstances ; donnez à l'éducation de vous-mêmes une direction plus élevée : apprenez à tirer parti de vous-mêmes ; que chacune des nobles velléïtés de votre intelligence se convertisse en grandes pensées et en bonnes actions ; ne souffrez point qu'elles avortent en votre sein ; et vous laisserez loin derrière vous cette vulgaire sagesse, cette mondaine habileté, que l'on n'estime tant, que parce qu'on ne sait pas se mettre audessus de ses maximes.

104.

Le monde changerait de face, si les lieux communs de la morale devenaient la règle commune de notre conduite.

105.

J'ai un profond respect pour les vérités morales qui courent les rues.—Ayez une morale élevée jusqu'aux nues ; mais faites-la descendre à terre jusqu'au *bas* peuple ; car c'est ainsi que, nés Chrétiens, nous appelons nos frères nés sans patrimoine.

106.

C'est fournir une arme sûre à la flatterie que de se flatter d'être à l'abri de ses séductions.

107.

Dans le malheur, nous levons les yeux vers le Ciel aussi naturellement, aussi instinctivement que l'enfant, dans une chûte, tend les mains vers la terre.

108.

Il y a un moyen presque infaillible, dans *le monde*, de jouir impunément de ses vices, c'est d'en augmenter le nombre, et d'y ajouter l'impudence, qui vous fait craindre des plus honnêtes gens, et admirer des autres.

109.

Tous les hommes sont philosophes en un point, car tous sont assez contents d'eux-mêmes, et prouvent ainsi qu'ils se contentent de peu.

110.

Il y a un moyen sûr, à la longue, de n'être pas même estimé ce que l'on vaut : c'est de trop chercher à se faire valoir.

111.

On n'a de la hauteur dans les manières, que parce qu'on n'a pas assez d'élévation dans l'esprit.

112.

Ce n'est point la connaissance de nos défauts qui nous manque : nous en savons à cet égard plus que les plus acharnés de nos ennemis, plus que les plus intimes de nos amis ; c'est le mâle courage de les avouer, et la force de les corriger.

113.

La franchise affranchit.

114.

On rendrait plus souvent justice au mérite d'autrui, si l'on réfléchissait que l'on constate ainsi ses droits à s'en constituer le juge légitime.

115.

Il y a *naturellement* si peu d'égoïsme dans le cœur de l'homme, qu'il n'a de jouissances réelles que celles qu'il partage. L'égoïsme est un fruit de ces serres-chaudes d'une civilisation factice, où le cœur subit une culture forcée et contre nature.

116.

En fait d'histoire contemporaine, il n'y a de vrai que ce qu'on n'écrit point.

117.

De nos jours, un écrivain, pour être utile, doit rendre inutile le plus grand nombre de livres possible.

118.

La douleur d'un homme doué d'une forte intelligence ou d'une âme élevée est plus poi-

gnante que celle d'un homme ordinaire : il sent avec toutes ses facultés. La médiocrité souffre médiocrement.

119.

L'homme oublie plus qu'il ne se souvient. C'est que Dieu l'a destiné à vivre en société, en paix avec lui-même et avec les autres, ce qui serait impossible, si tout restait ineffaçablement gravé dans la mémoire.

120.

J'aime les amitiés fortes et viriles, qui, pour durer et vivre dans les cœurs, n'ont besoin ni de petits soins, ni d'un timide appareil de précautions et de ménagements, et que leur vigueur naturelle met à l'abri des refroidissements.

121.

La gloire est comme ces vins généreux, qui, pris avec mesure et sagesse, fortifient le tempérament, mais qui l'affaiblissent et l'énervent, quand on en pousse l'amour et l'usage jusqu'à l'enivrement.

122.

Un mot de bonté l'emporte sur un Bon-mot, de toute la supériorité du cœur sur l'esprit.

123.

Nous ne nous contentons point de posséder des qualités essentielles ; nous voulons les faire briller aux yeux du monde, et les porter comme les femmes font leurs diamants, montées à jour.

124.

A quelque degré de perfection morale que l'on se soit élevé, on n'aime point à s'entendre dire, une seule fois, tout haut, les vérités que l'on s'est dites cent fois tout bas.

125.

On se révèle volontairement à ceux que l'on aime, involontairement à ceux que l'on hait.

126.

Dans la vieillesse, nous agrandissons le présent des longs souvenirs de notre passé : c'est le soleil d'hiver qui allonge notre ombre sur la terre.

127.

Parler au peuple de ses maux, sans lui en indiquer le vrai remède, ou lui inspirer le mâle courage de les supporter, c'est lui donner cette aveugle et fébrile impatience de les guérir qui le met à la merci de tous les charlatans politiques.

128.

Les belles âmes seules voient tout en beau.

129.

Hommes, dont l'âge enlaidit l'humeur autant que les traits; femmes, qui vieillissez dans l'impatience ou la tristesse, accourez, j'ai découvert le cosmétique le plus efficace pour effacer ou rendre moins apparentes vos rides affreuses, sources profondes de tant de soucis et d'âcreté: ce cosmétique, c'est (j'en donne ici le secret, afin d'écarter la foule que m'attirerait cette annonce), c'est... la bonté. Rien n'embellit comme le sourire de la bienveillance. Ce rayon de soleil sur un visage envieilli, le rajeunit merveilleusement, ou bien en détourne l'attention, et la porte entièrement sur l'âme qui a su rester bonne,

affectueuse, et se trouve ainsi éclairée d'un jour doux et flatteur. La grâce et la bonté sont toujours jeunes.

130.

Il y a plus de bassesse et de lâcheté à mentir par le silence que par la parole.

131.

On reproche injustement à l'homme le peu de temps qu'il met à se consoler des pertes les plus sensibles : Dieu a voulu, et il faut l'en remercier, que l'homme, être passager, n'eût que de passagères douleurs. Ce serait aller à l'encontre de cette volonté miséricordieuse, que de s'abimer en d'inconsolables afflictions, et de s'énerver dans les pleurs. C'est aux vivants, et non aux morts, que Dieu entend que l'on se dévoue.

132.

Un bon livre inspire le désir d'écrire, comme une belle musique donne envie de chanter.—Un grand écrivain élève nos âmes à son unisson, et y réveille le goût latent du beau et du vrai.

133.

Est-ce le *commérage* ou le *compérage* qui, dans le monde social et politique, a fait le plus de mal, en France, depuis François I[er] jusqu'à nos jours? Question peu académique, mais qu'un corps littéraire indépendant pourrait mettre au concours, et dont une honnête solution jetterait un grand jour sur l'état actuel de la société.

134.

Philosophe qui, dès l'aube, songez profondément, et plume en main, à l'amélioration de l'espèce humaine, commencez, je vous prie, par donner un pain d'un sou et quelques paroles de sympathie et de consolation à ce pauvre honteux, qui, depuis deux heures, gémit à voix basse et se morfond à la porte de votre cabinet, attendant que vous ayez arrondi la dernière phrase de votre Traité sur les moyens de diminuer la misère. Vous aurez fait un pas de plus dans son amélioration morale et dans la vôtre, si vous ne brusquez point avec humeur le laquais qui a osé vous interrompre pour rappeler le pauvre à votre souvenir, ce pauvre dont les sentiments envers vous sont pleins d'amertume et de colère.

135.

La chaleur du cœur est le feu sacré qu'à l'instar des vestales nous devons entretenir nuit et jour. Le cœur, comme le fer, ne devient dur qu'en se refroidissant.

136.

Nous étalons dans le monde la fleur de notre esprit; nous en réservons les épines pour notre intérieur.

137.

Ornez, parez, adoucissez de l'œil, de la voix, de l'expression les vérités dures que vous croyez devoir dire: rien ne se digère plus difficilement qu'une vérité toute crue.

138.

A quelque hauteur que s'élève la pensée, l'esprit trouve toujours les mots propres à en exprimer les nuances les plus prononcées ou les plus délicates; le cœur n'en a point pour ses plus profonds sentiments, ses plus intimes émotions. L'inexprimable est souvent la meilleure partie de nous-mêmes.

139.

Si les hommes tenaient un livre en partie-double de leurs bonnes et mauvaises actions, les plus méchants, à la fin de leur vie, en trouveraient à leur crédit un bien plus grand nombre que nous ne pensons.

140.

Dans le combat de la vie, nous nous exposons à de pénibles défaites, en comptant trop sur nos amis comme les défenseurs naturels de nos défauts.

141.

Le premier besoin d'un cœur qui souffre est de trouver un cœur où s'épancher. La conviction que la sympathie des hommes ne nous fera point défaut, explique notre confiance et notre promptitude à communiquer nos peines.

142.

L'enfant dont vous faites une poupée, est à bonne école pour devenir une marionnette. Oubliez-vous que c'est une âme immortelle qui vous sert de joujou, et que vous façonnez ainsi à n'habiter un jour que le corps d'un pantin?

143.

A voir le soin que nous mettons à épier les défauts d'autrui, on dirait que chaque homme est une citadelle dont il nous importe de connaître le côté faible, non pour le fortifier et le mettre à l'abri de toute attaque, mais pour y porter nous-mêmes les premiers coups.

144.

Il est des écrivains qui portent toute leur vie la livrée de leurs premiers maîtres. Ce sont des esprits nés valets.

145.

Il manque toujours aux choses spirituelles que l'on écrit, le sourire et le regard qui éclairent celles que l'on dit. Mettez de l'âme dans vos écrits, il ne leur manquera rien.

146.

Combien d'écrivains, que l'on croyait avides du suc des plus belles fleurs littéraires, ne travaillent qu'à en tirer plus de fiel que de miel ! C'est à la pointe de l'esprit qu'ils veulent emporter

l'admiration. D'une abeille, ce n'est point cependant le dard que l'on prise.

147.

Les Princes ne pardonnent point l'indifférence aux honneurs : ils croient que c'est se placer audessus d'eux que de pouvoir se passer de leurs faveurs.

148.

Il n'y a pas de petites pensées pour les grands esprits.

149.

Le moraliste n'est jamais plus utile et plus vrai, que lorsque, sous une forme heureuse, il dit ce que tout le monde sait.

150.

Frappez à votre propre effigie les vérités générales, qui se convertissent si vîte en lieux communs ; et, par une vive empreinte individuelle, donnez-leur une nouvelle valeur, qui justifie leur mise en circulation. Les Rois de la pensée n'ont pas fait autrement.

151.

Il y a, dans l'âme humaine, des sources vives et profondes de sentiments généreux, élevés, délicats. La bienveillance est la baguette divinatoire qui les fera découvrir et sourdre doucement et sans effort.

152.

L'ennui est la maladie des cœurs vides, des esprits sans portée, des âmes sans étoffe. Au sein de l'univers et de ses splendeurs, du monde intellectuel et de ses richesses, du monde moral et de ses jouissances élevées, l'homme qui s'ennuie donne sa mesure.

153.

Ne parlez point à ce savant illustre des problèmes élevés, des nobles travaux qui occupaient hier toutes ses facultés ; il est aujourd'hui plongé dans le plus profond chagrin ; un coup inattendu est venu le frapper : la femme du Premier Ministre ne l'a point compris dans ses invitations à un grand Bal, qui met en mouvement toutes les vanités, toutes les ambitions, Cet oubli bouleverse cette haute intelligence qu'absorbait, la

veille, l'étude du système du monde. Il s'examine, s'interroge, et se demande si, préoccupé des *Révolutions de la surface du globe*, il aurait par hasard oublié la chûte des ministres, et négligé de rendre *ses devoirs* à ceux qui les remplacent. Il tremble que ce fâcheux *précédent* ne serve de règle à la Cour. C'est là surtout ce qui jette cette âme, d'ordinaire si calme, si sereine, si dévouée à la science, dans la vive perturbation qui vous étonne et vous inquiète. Il n'aura de repos, de tranquillité d'esprit, il ne reprendra ses calculs, ses observations, qu'après avoir obtenu d'être placé sur la liste officielle des invités ; et, pour y parvenir, il s'imposera des démarches peu dignes, humiliantes même, et dont il serait le premier à rougir, si paraître dans le *grand monde* et en faveur n'était pas en ce moment son unique pensée. Ainsi les petitesses de salon, les misères de l'étiquette, les vanités de Cour abaissent souvent les plus grands esprits. Ainsi Laplace se fait Marquis !

154.

Il y a quelque chose qui touche et intéresse dans la timidité d'un homme supérieur. On n'en apprécie tout le charme qu'en présence de l'imperturbable assurance d'un sot.

155.

Nous acceptons le bonheur comme une dette due à notre mérite ; le malheur, comme une injustice de la Providence ou du sort.

156.

Si nous accueillons avec impatience et colère les vérités que nous attirent nos défauts et nos vices, c'est que nous n'admettons point la supériorité que s'arrogent ainsi sur nous ceux qui n'ont point *autorité* pour nous réprimander. C'est surtout quand nous avons failli que nous considérons tous les hommes comme *nos semblables*.

157.

Quiconque a le sentiment du Beau, éprouve le besoin, je dirai même le devoir de le réaliser par la parole, la peinture, la sculpture, la musique. La jouissance du Beau, sans effort pour lui donner un corps, est l'épicuréisme de l'âme.

158.

En France, l'Envie a cru s'ennoblir en se nommant *amour de l'Égalité*. Tel s'y estime aussi

Philosophe et Libéral, parcequ'il s'efforce d'élever ses rancunes et ses mauvaises passions à la dignité d'un Principe. On pourrait, en parodiant un peu le Proverbe, appliquer à ceux qui ont juré *haine aux Rois, guerre aux Châteaux*, cette petite pierre de touche : Dis-moi qui tu *hais*, je te dirai qui tu es.

159.

Le désir ardent de savoir ce qu'on pense de nous, n'est souvent que l'inquiétude d'une conscience mal à l'aise.

160.

Dans la seconde éducation que se donne toute femme sensée après son mariage, il importe à son bonheur d'empêcher que ses fantaisies ne deviennent des volontés.

161.

Il est si simple d'être naturel, et si naturel d'être simple, qu'il faut se donner une peine infinie pour ne l'être pas.

162.

Le cœur de la Femme est, dites-vous, un labyrinthe plein d'obscurités. Faites-y pénétrer

un rayon d'affection, et vous dissiperez ces ténèbres dont vous vous plaignez. A cette lumière, vous lirez *à cœur ouvert.*

163.

Aux grandes âmes, la gloire ; aux petites, la gloriole. Il y a des jouissances à tous les degrés.

164.

Une mauvaise maxime lancée par une main supérieure, est une flèche empoisonnée qui s'attache à jamais aux flancs de l'humanité. Plus elle est ornée, plus elle fait de mal.

165.

Il manque quelque chose à l'homme même le plus parfait qui n'a point éprouvé de malheurs : c'est une place forte qui n'a point subi de siège.

166.

Le Vocabulaire de la langue la plus riche ne suffit point aux tendres et intimes affections de la Famille. Le cœur y invente de petits mots

pleins d'un charme infini, qui expriment et rappellent des joies ou des douleurs éprouvées en commun, et contribuent à rasséréner un intérieur dans ses inévitables petits orages.

167.

C'est par pauvreté d'esprit, plus que par dureté, que les riches font d'ordinaire un si pauvre usage de leurs richesses. C'est, de même, par un retrécissement imperceptible du cœur que ceux qui font argent de tout, ne font rien de leur argent.

168.

Le mystère plaît, les initiations séduisent, les confidences flattent : l'homme aime toute espèce de secrète révélation.

169.

Quand nous parlons de nous-mêmes, nous parlons d'ordinaire bien, avec chaleur, avec éloquence, avec entraînement : c'est que nous sommes pleins de notre sujet.

170.

On met souvent, en politique, sur le compte de l'habileté ce qui n'est que le dégoût des

petitesses, ou le bon goût d'un homme qui se respecte.

171.

Le malheur non mérité est une bonne fortune dont peu d'hommes savent profiter. Que de gens gâtent leur malheur, et, faute de dignité, perdent jusqu'à la consolation d'être plaints!

172.

La crainte du ridicule est le plus pitoyable des ridicules.

173.

Le savoir-vivre remplace la science de la vie, comme le savoir-faire remplace le savoir.

174.

Quand on peut devenir un homme considérable sans être un homme considéré, la Société est jugée.

175.

C'est souvent par l'abus que l'homme fait de sa raison, qu'il apprécie tout le parti qu'il en pourrait tirer.

176.

Les sots qui, dans leurs discours ou leurs écrits, s'appuyent d'un grand nombre d'autorités, donnent une preuve d'esprit dont on devrait leur savoir gré. Ils ne deviennent insupportables que lorsqu'ils veulent faire eux-mêmes autorité.

177.

Dans la perte de tout ce qui nous est cher, de nos enfants, de nos parents, de nos amis, la consolation la plus efficace est la conscience d'avoir déversé sur eux, de leur vivant, tous les trésors de notre affection.

178.

Si nous voulons pardonner une offense, parlons-en peu; car, à chaque fois que nous en parlons, nous en chargeons un peu les couleurs; et, à force d'exagérer les torts pour amener les autres à partager ou à approuver notre ressentiment, nous finissons par nous les exagérer à nous-mêmes, et par les croire impardonnables.

179.

Dans les infortunes subites qui frappent l'homme, sa première impulsion est de se con-

fier, non de se méfier: il sent que le malheur donne des droits.

180.

On plaint ceux qui n'ont point d'oreille pour la musique. Ayons le même sentiment pour les hommes dont le cœur est sourd ou dont certaines cordes morales ne vibrent qu'imparfaitement. Ne demandons point à ceux qui, dans le chemin malaisé de la vie, marchent à grand' peine au pas, au son de la grosse-caisse du sens-commun, de sentir toutes les délicatesses d'une symphonie.



L'INONDATION.

DITHYRAMBE,

PAR M. ÉDOUARD SMITS.

L'INONDATION.

DITHYRAMBE

PAR M. ÉDOUARD SMITS.



Aux bords où du Pampus terrible
Rugissent les flots furieux,
Vivait une famille honorable et paisible,
Fidèle aux mœurs de ses aïeux.

Des longues nuits d'hiver pour abréger les veilles,
La mère, à ses enfants, racontait les merveilles
Et les hardis travaux qu'un art ingénieux
Oppose à l'élement fléau de leur Patrie.
Le père l'interrompt par fois
Pour vanter de Ruyter les immortels exploits,
Et son glaive illustrant l'antique Batavie,
Dont les fiers pavillons épouvantaient les rois.
Il disait les trésors des Indes opulentes,
Qui de nos flottes triomphantes
Recevaient à genoux de bienfaisantes lois.

" Mon père, dit Mina, l'Océan en colère,
" Ne viendra-t-il jamais revendiquer la terre
" Que de nos bons aïeux honorent les tombeaux,
" Et qui de vos enfants a porté les berceaux ?

"— Ma fille, du Très-Haut les lois impénétrables
" Ne nous permettent pas de sonder l'avenir ;
" Le ciel nous créa-t-il pour être impérissables?
" Non ! quand sonnera l'heure, il nous faudra mourir.

" Mais quelle effroyable tempête
" Au loin a déchiré les airs?
" Quel bruit frémit sur notre tête?
" Quel souffle impétueux fait bouillonner les mers?
" C'est le sombre Ouragan, c'est le Ciel en furie,
" C'est l'Océan luttant contre notre industrie,
" Et qui de tout son poids voudrait nous écraser!"

Il dit : déjà de la Patrie
Le saint amour vient l'embrâser ;
Il bénit sa famille et rapide il s'élance,
Mais plus rapide encor la vague le dévance ;
De son humble demeure elle envahit le seuil :
La mort sur les flots se balance,
Sa main, inévitable, immense,
D'un peuple tout entier entr'ouvre le cercueil.

Tout fuit ou meurt ; et le tocsin funeste
Des hameaux dépeuplés avertit ce qui reste
De chercher un abri dans les temples ouverts.
Déjà des flots nouveaux et des mers sans rivages
Se heurtent dans les champs, inconnus des naufrages,
Et les temples bientôt sont à leur tour déserts ! . . .
Et qu'avaient fait tant de victimes
Pour disparaître ainsi dans ces profonds abîmes
Creusés d'un souffle destructeur?
Ils étaient nés . . . voilà le plus grand de leurs crimes !
Car l'homme est né pour le malheur. . . .

Qui sema tout à coup ces îles innombrables,
D'où mille clameurs lamentables,
Du nouvel océan s'élèvent vers les cieux?
Quels sont ces monuments, dont les flèches tranquilles,
Comme autant de mâts immobiles,

Seules, bravent encor les flots tumultueux ?
Solitaires débris des plus riants villages,
Ils sont restés debout, en muets témoignages,
Comme des croix sur les tombeaux.
O ! si vous eussiez vu, loin des mères mourantes,
Ces enfants nouveaux nés flotter dans leurs berceaux !
Si vous eussiez ouï ces plaintes déchirantes
Des pères, des époux séparés par les eaux ! . . .

Mais quel être, de loin, vient de frapper ma vue ? . . .
Qui, de la mer nouvelle interrompt l'étendue ?
Plane-t-il dans les airs ? Est-ce l'ange des cieux
Qui nous vient annoncer la fin du grand déluge ?
Ou de Dieu désarmé l'oiseau mystérieux ?

C'est la jeune Mina, conquérant un refuge . . .
Sur le toit paternel, seul debout au hameau ;
Sa défaillante main, de son infirme mère
Sur ce toit protecteur dépose le fardeau.
Mais comment prolonger cette vie éphémère ?
L'onde ou la faim ! . . . tel est le choix de leur tombeau !
Par trois fois elle plonge au foyer domestique,
Et trois fois en retire un aliment rustique,
Qui peut d'un jour encore prolonger leur malheur.

Rapide, vers leur toit une barque s'avance :
C'est la barque d'Amstel, qui, dans ces jours d'horreur,
Présente aux naufragés une autre Providence :
Intrépides marins, *Frères de l'Espérance*,
Ils devaient succomber, vous ne le voulez pas.

Et déjà la famille arrachée au trépas
Bénissait, en pleurant, la fin de ses allarmes.
D'où vient que de Mina les yeux n'ont plus de larmes ?
Elle jette autour d'elle un stupide regard ;
Elle serait ingrate, et sa mère respire ?
O Ciel ! quel effrayant délire
Éclate dans ses traits et dans son œil hagard ?

La fatigue, la faim, le froid et l'insomnie
Durant trois jours entiers d'une longue agonie,
De sa frêle existence ont brisé le ressort :
Résignée à mourir, mais repoussant la mort
Pour sauver sa mère éperdue,
Elle a trop espéré d'un héroïque effort ;
Par trop d'émotions son âme combattue
Quand le danger finit a perdu sa vigueur ;
Forte au milieu des flots, faible sur le rivage,
" Attends, ma mère, attends, je me jette à la nage,"
Dit-elle ; " Sur mon sein repose-toi sans peur. . . .
" Ma mère, ne crains rien, ta fille a du courage !"

O mère infortunée ! il n'est donc plus d'espoir :
Le délire l'égare, et d'une fièvre ardente
Le poison a glissé dans sa veine brûlante.
Et toi, fille pieuse, esclave du devoir,
Héroïne au matin et victime le soir,
Que la paix t'accompagne à ton dernier asyle !
Au séjour des vertus, vis heureuse et tranquille ;
Tu crus en expirant que ton amour pieux
N'avait d'autres témoins que les flots furieux :
Dieu planait sur les flots, et ta vertu modeste
N'a pu se dérober à son regard céleste ;
Il voudra que ton nom, à la postérité
Passe, éclatant de gloire et d'immortalité,
Et qu'on dise de toi : " Mina, sur cette terre,
" N'a vécu qu'un seul jour, mais pour sauver sa mère ! "

Déjà de nouvelles clameurs
M'arrachent à ces tristes plages ;
Il faut chanter d'autres courages,
Il faut pleurer d'autres malheurs :
Partout la mer renverse une digue impuissante,
Partout, je vois la mort, et partout, l'épouvante ;
A mes yeux effrayés, s'offrent, de toutes parts,
Des squelettes flétris et des membres épars ;
Oui, le nouveau déluge a violé la tombe,

Et d'un père chéri les tristes ossements
Flottent, en se heurtant contre un fils qui succombe.
De l'homme entendez-vous les longs gémissements?
Des troupeaux entraînés les sourds mugissements?
Et l'horrible fracas des villes qui s'écroulent,
Et le bruit menaçant des flots qui se déroulent,
Et les vents déchaînés et la foudre en éclats
Poursuivant les débris échappés au trépas?

Mais quelle douce et touchante harmonie
Autour de moi se répand dans les airs?
De bénédictions quels célestes concerts
Déjà rendent le calme à mon âme flétrie?
La veuve et l'orphelin ne sont plus sans espoir:
A tant d'infortunés il reste une Patrie;
Ils souffrent, et le Belge a compris son devoir.

Des rives de l'Yssel aux rives de la Meuse,
Et des bords de l'Escaut jusqu'aux bords de l'Amstel,
Partout, au même instant, une main généreuse
A la Pitié touchante élève un saint autel.
Le Belge, du Besoin n'attend pas la prière,
Toujours du malheureux le Belge fut le frère:
Le riche, ennoblit l'or en tarissant des pleurs;
L'ouvrier n'a pas d'or, il donne ses sueurs.
De nos jeunes beautés la douce bienfaisance,
D'un lin, tissu par elle, a couvert l'indigence:
Les arts volent partout au secours des malheurs;
Et nos braves soldats, parés de cicatrices,
Offrent le faible prix de leurs nobles services.
Bien plus, l'infortuné qui, pour un peu d'argent,
Obéit à notre ordre, et même à nos caprices,
Le serviteur soumis, frère de l'indigent,
Abandonne le legs dont, en mourant, son maître
Récompensa son zèle et sa fidélité.
Quelle vierge modeste et craignant de paraître
Dépose son offrande avec timidité?
C'est une humble servante; elle offre cette chaîne,

Ces bijoux qui devaient, à la fête prochaine,
Relever au hameau, l'éclat de sa beauté.
Et ce triste orphelin, malheureuse victime,
Produit de l'indigence, et trop souvent du crime,
Loin du sein de sa mère à jamais rejeté,
Déserte la maison qu'à sa jeune misère
Ouvrit la charité;
Comme un riche il accourt, plus humain que sa mère,
Déposer le denier, qui forme tout son bien!
Ce peu—son seul trésor—à celui qui n'a rien,
Il le donne... Mais Dieu lui servira de père.

O! ma noble Patrie! ô! terre hospitalière!
Toi, dont l'amour sacré brûle à jamais en nous,
Combien je te chéris! et combien il m'est doux
Sur ton sol bienfaisant d'avoir vu la lumière!

Un jour, rendant hommage à ton humanité,
Les étrangers diront, d'une voix attendrie:
"Le Belge est fier de sa Patrie,
"Mais nous comprenons sa fierté."



LETTRE

DE

M. SYLVAIN VAN DE WEYER,

Avocat, Conservateur de la Bibliothèque de Bruxelles et des Manuscrits du Roi, Professeur de Philosophie au Musée, Membre de la Commission chargée de la publication des Chroniques inédites de l'histoire du Pays, et l'un des Rédacteurs du *Courrier des Pays-Bas*,

À

M. ERNST MÜNCH,

Professeur de Droit Canon, Bibliothécaire à La Haye, Rédacteur de l'ouvrage périodique intitulé : *Aletheia*, &c.

1829.



AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

En 1829, au plus fort de la lutte contre le gouvernement Hollandais, et au moment où l'on protestait en Belgique avec un redoublement d'énergie contre l'imposition de la langue hollandaise, M. Ernst Münch, l'un des plus féconds écrivains de l'Allemagne, mit sa plume au service des Ministres du Roi Guillaume, et affirma que M. Van de Weyer, bien que l'un des rédacteurs du *Courrier des Pays-Bas*, et l'un des promoteurs des nombreuses pétitions contre cet acte de prépotence, avait lui-même écrit un ouvrage en faveur de l'emploi de la langue flamande.

M. Van de Weyer saisit avec empressement cette occasion pour faire justice des écrivains

étrangers qui, attirés par le pouvoir, s'ingéraient à l'envi dans les affaires intérieures de la Belgique ; et, en parodiant la lourde érudition de son adversaire, il se moqua spirituellement du pédantisme allemand de cette époque, qui avait envahi toutes les Universités du Royaume.

La Lettre à M. Münch eut un grand succès ; les éditions se suivirent rapidement, revues, corrigées, augmentées, et enrichies de nouvelles notes et de nouveaux traits contre les écrivains mercenaires fraîchement enrôlés, et contre M. Münch, qui avait annoncé une réponse à l'épître de M. Van de Weyer.

M. Münch garda toutefois un silence prudent ; mais il continua d'attaquer, en Allemagne, la Belgique, ses écrivains, ses hommes politiques, et plus tard sa Révolution et ses institutions, jusqu'en 1841, époque de sa mort. A l'occasion de l'ouvrage qui lui était faussement imputé, M. Van de Weyer entra, sur la *Littérature des livres imaginaires*, en de curieux détails qui indiquaient une lacune dans l'histoire littéraire.

Depuis, cette lacune, signalée par M. Van de Weyer, a été comblée, jusqu'à un certain point, par M. Gustave Brunet, dans sa lettre fort remarquable sur les *livres imaginaires*, adressée au Bibliophile Jacob, à l'occasion de son livre sur la *Bibliothèque de Saint-Victor*, publié l'année dernière.

Ce travail eût été plus complet, si M. Brunet eût eu connaissance de la Lettre à M. Münch, dans laquelle l'auteur a indiqué des sources presque inconnues pour l'histoire des livres imaginaires.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

CETTE Lettre, tirée à un petit nombre d'exemplaires, était destinée au *Courrier des Pays-Bas;* mais, d'une part, la longueur de l'épître, et de l'autre, la crainte d'usurper, dans les circonstances actuelles, une place consacrée à la défense de nos plus chers intérêts, m'ont déterminé à la faire imprimer en brochure, convaincu que je suis que les lecteurs habituels de ce journal se seraient écriés à bon droit, avec GIORDANI :[1] *Questi non sono tempi da ridere!*

SYLVAIN V. D. W.

Octobre, 1829.

[1] Scelta di Prosatori Italiani. *Pietro* GIORDANI a Gino Capponi. 1825.

LETTRE À M. MÜNCH,

BIBLIOTHÉCAIRE À LA HAYE.

"Que de mensonges imprimés ! . . . On vous impute des libelles que vous n'avez pas même lus, des brochures que vous méprisez, des sentiments que vous n'avez point."—VOLTAIRE.



BRUXELLES, *le* 26 *Octobre*, 1829.

JE reçois, Monsieur, au milieu de la docte poussière des livres et d'une collection d'*Incunables* bien faite pour absorber toute l'attention d'un Bibliomane, le premier numéro de l'ouvrage périodique (ALETHEIA), que vous composez à La Haye, que l'on imprime à Liége, et qu'on lit peut-être en Allemagne. Vous permettrez, Monsieur, que dans l'intérêt des lecteurs Belges, j'entre plus tard en quelques détails et sur le titre de votre Journal et sur le passage *cause occasionnelle* de ma lettre.[1]

[1] Voir la *Pièce Justificative*, à la fin de la Lettre.

Vous me faites l'honneur de parler de moi, à la page 128, et ce que vous en dites me force à déposer l'*in-folio* que je tenais en mains, et où je cherchais, *à grand renfort de bezicles,*[1]

> J'en ai toujours, non point par gravité,
> Ne vous déplaise, ains par nécessité,[2]

mais "tout nez qui en est orné ou chargé peut passer sans contredit pour le nez d'un savant ;"[3] où je cherchais, dis-je, le lieu, la date, et le nom de l'imprimeur ; douce et paisible occupation, qui ne compromet personne, et dans laquelle aussi personne ne vous vient troubler, ni chercher noise. Si vous et moi n'eussions jamais fait autre chose, vous n'eussiez pas commis une de ces erreurs que les *Saumaises futurs*[4] ne vous pardonneront point, et je ne serais pas réduit à m'en plaindre à vous-même, et à me défendre,

[1] Expressions de RABELAIS, liv. I. chap. i. pag. 5, édition d'Amsterdam, 1725, in-12 ; et pag. 13 de la nouv. édition de Bruxelles, 1829, in-18.

[2] SÉNECÉ, *Épître au Révérend Père Du Cerceau.* *Voyez* sur Sénecé, ses éditeurs, et sur l'égotisme en Littérature, la Note A.

[3] MONTESQUIEU, *Lettres Persanes*, I. 78e, p. 223, édit. de Dalibon, Paris, 1826, in-8o.

[4] BOILEAU DESPRÉAUX, Sat. ix. vers. 64. On sait que c'est ce vers qui inspira à M. BROSSETTE la première pensée de faire un Commentaire historique sur les Œuvres de notre Satyrique, et que c'est aussi le seul vers de Boileau qui contienne une de ces fautes qu'il eût dûrement blâmée dans autrui, et qui soit échappée à la sévère pureté de sa plume.

comme d'une mauvaise action, d'avoir fait l'ouvrage que vous m'attribuez.

Mais, indépendamment de ce que je me dois à moi-même comme citoyen, je dois aux Bibliophiles à venir de déclarer, de mon vivant, et cela pour leur épargner la fatigue de recherches infructueuses, et mettre, autant que possible, mon nom à l'abri de toute fraude, supposition, falsification, &c. &c. &c.,[1] qu'en m'attribuant un livre sur les *Avantages de la Langue Flamande*, M. MÜNCH, (vous-même, Monsieur,) Bibliothécaire à La Haye, est tombé dans une erreur grande, notable, et manifeste ; qu'il s'est laisser aller à de fâcheuses préventions, ou emporter, soit par la fougue poétique de son imagination, soit par le désir de trouver des torts à ses adversaires ;[2] que jamais pareil écrit n'est sorti de ma

[1] Si vous voulez vous assurer combien, depuis ADAM jusqu'à nos jours, il a été difficile d'échapper à ce danger, jetez un coup-d'œil sur la Dissertation qui suivra ma lettre de fort près. De tout temps, les sectes religieuses, les écoles philosophiques, les coteries littéraires, les partis politiques, les charlatans scientifiques de toute espèce ont audacieusement employé *la supposition de livres* dans l'intérêt de leurs dogmes, de leurs principes, de leurs passions, de leurs jalousies, de leurs haines et de leurs spéculations sur la crédulité, la bêtise, la méchanceté humaines. M. *Charles* NODIER, dans son charmant ouvrage intitulé : *Questions de littérature légale* (2de édit. Paris, 1828), modèle d'érudition spirituelle, pleine de finesse, de grâce et de goût, n'a fait qu'effleurer ce sujet intéressant.

[2] Somnia sunt non docentis, sed optantis.—CIC. *Acad. Quæst.* l. 4. c. 38.

plume, ni n'en sortira, et qu'en citant le titre de ce livre imaginaire en *lettres italiques*, il a commis un crime de lèse-bibliographie. Oui, Monsieur, le mot est dur, mais il est juste. Jamais on n'emploie *l'italique*, en Bibliographie, qu'on n'ait le livre entre les mains, le titre sous les yeux; et, alors, au nom de l'auteur, on ajoute celui de l'imprimeur, le millésime, le format, et souvent même le nombre des pages.[1]

L'emploi imprudent et *intempestif*[2] de la *lettre italique*, de cette lettre si utile et si précieuse,[3] dont l'invention fait époque dans les fastes de la typographie, compromet et votre exactitude et votre véracité.

Que si cette erreur eût été commise par un autre, par un homme étranger à notre *suffisance livresque*,[4] à notre science de dates et d'intitulés,

[1] Voyez les règles que prescrivent aux Bibliographes De Bure, Cailleau, Denis, Peignot, *Dictionnaire de Bibliologie*, Achard, Brunet, Van Praet, Renouard, Dibdin, Née de la Rochelle, *Discours sur les Devoirs du Bibliographe*, &c. &c., car je pourrais ajouter ce que Prynne (*Histriomastix*, p. 668) nommait plaisamment des *Escadrons d'autorités*.

Mot devenu célèbre en Belgique, où rien n'est plus intempestif que d'avoir raison à temps.

[3] Voyez, sur les Avantages littéraires et philosophiques de la lettre Italique, la Note B.

[4] Expression de Montaigne, *Essais*, Liv. I. ch. xxv. page 226, édition de Lefèvre, Paris, 1818, 6 vol. in-18.—*Fascheuse suffisance*, dit-il, *qu'une suffisance pure livresque*. Et si pourtant est-ce celle qu'on met le plus en honneur, et qu'on estime à

je n'en serais ni surpris, ni scandalisé : le public n'est pas obligé de se charger la mémoire de ce qui est passager comme les nuages et fugitif comme l'onde,[1] et d'enregistrer nos titres éphémères à l'immortalité : pour lui, ma prétendue brochure eût pu passer *incognito,* comme le premier numéro de l'*Aletheia.* Mais, pour vous, Monsieur, qui, comme moi, êtes condamné, par état et par devoir, à tenir note de tout ce qui s'imprime et se publie, et à servir à chacun de catalogue vivant, que l'on feuillète et consulte officiellement en toute confiance ; pour vous, une pareille erreur est sans excuse, et je ne vois qu'un moyen de vous tirer de là, c'est de vous rejeter sur la date fraîche et récente de votre

l'égal du génie, dans nos *hautes écoles,* gymnases, pédagogies, Universités, &c. Ce n'est pas là qu'on peut s'écrier :

"Le raisonner tristement s'accrédite."—VOLT.

Et cependant :

"*Ὡς οὐδὲν ἡ μάθησις, ἢν μὴ νοῦς παρῇ.*"

Apud STOB. *tit.* 3, pag. 37, édit.
Aurel-Allobrog. 1609, in-fol.

Je l'ai déjà dit ailleurs, et prends la liberté de vous y renvoyer (car il est assez possible que vous qui connaissez si bien les opuscules que je n'ai pas faits, vous ignoriez ceux que j'ai timidement mis au jour, ce dont, au reste, je ne me tiens nullement offensé, car, à coup sûr, vous n'êtes pas le seul) : "*Moins de livres, plus de vrai savoir.*"—PENSÉES DIVERSES, Brux. 1825.

[1] Les lecteurs me pardonneront, j'espère, en faveur de mon correspondant, cette pensée un peu *germanique,* non dans le fond, mais dans la forme.

entrée en fonctions,[1] et de vous écrier, comme l'agneau de la Fable :

Comment l'aurai-je *su*, si je n'étais pas né ?[2]

Car l'erreur paraîtra d'autant plus étrange, qu'à votre qualité de Bibliothécaire, vous joignez celle d'Allemand, c'est-à-dire, de citoyen d'une nation, qui, d'ordinaire, pousse la conscience littéraire jusqu'au scrupule, et l'exactitude jusqu'à la minutie.[3] Après une faute aussi grave, vous pouvez peut-être gagner à être connu, mais non à être cité ; votre érudition, dont vous faites un étalage si fastueux, sera tout aussi sujette à caution que vos principes politiques, et vous mériterez difficilement d'être qualifié, par un autre MORHOFF, d'homme fait par la nature pour faire un catalogue ![4]

[1] C'est, en effet, tout récemment que vous avez été nommé Bibliothécaire à La Haye. Vous comprendrez un jour, sans doute, ce que de pareilles fonctions imposent d'impartialité et d'abnégation de soi-même. "Le Bibliothécaire," dit M. PARENT, avec le sentiment profond de ces devoirs qu'il remplissait si bien, "Le Bibliothécaire n'est le prêtre d'aucun culte ; le ministre "d'aucune secte ; le chef d'aucune faction ; l'initié d'aucune "coterie ; le partisan idolâtre d'aucun système."—*Essai sur la Bibliographie et sur les talents du Bibliothécaire*, pag. 51.

LA FONTAINE, Liv. I. Fable 10. v. 20.

[3] REIMMANN vante avec un juste orgueil la supériorité des Bibliographes Allemands. Voyez sa *Biliotheca acroamatica*, &c. Hanovre, 1712, in-8° ; et tâchez d'imiter un jour leur exemple.

[4] *Homo*, s'écrie MORHOFF, en parlant de LABBE, *ad Lexica et Catalogos conficiendos a naturâ factus !*

La bibliologie, je le sais, vous offre encore d'autres ressources : vous pouvez soutenir, 1° que mon opuscule est *apocryphe*, dans le sens attaché par l'antiquité à ce mot, et, qu'à l'instar de ce qui se pratiquait à Rome pour les livres *Sibyllins*,[1] j'en ai soigneusement *caché* l'existence au public ; ou bien, 2° que l'édition est clandestine, c'est-à-dire, faite sans ma participation. Mais reste toujours cette insurmontable difficulté : comment, seul, connaissez-vous ce qui est ignoré, 1° de tout le monde, 2° de moi-même ? Non, Monsieur, même pour un professeur de théologie ou de droit Canon, il est impossible de pallier cette bévue ; et l'opuscule que vous m'attribuez restera, comme le Traité *De Tribus impostoribus*,[2] parmi les *livres imaginaires* sur lesquels on peut s'égayer ou disserter, *inter pocula*, dans une *Symposie*[3] ger-

[1] V. GALLÆUS, *Dissert. de Sibyllis*, &c. in-4°. Amst. 1688.

[2] Livre chimérique, dit *Prosper* MARCHAND, dont tout le monde parle, mais que personne n'a jamais vu, et qui ne doit tout le bruit que fait depuis si longtemps son titre, qu'à une pensée impie de *Simon de Tournay*, Docteur en Philosophie et en Théologie. Ce livre a occupé, depuis, les *veilles* d'une foule de Bibliographes.

[3] Repas littéraire chez les Grecs.—Excusez-moi, Monsieur ; cette note ne s'adresse pas à vous : vous aimez trop l'antiquité, et ses usages, et sa langue, pour en avoir besoin. Ce n'est pas vous non plus que je renverrai à PLUTARQUE, ni à Mme WYTTENBACH, qui, sous le titre, emprunté au philosophe de Chéronée, de *Symposiaques, ou Propos de table*, a publié, à Paris, en 1823, un opuscule charmant, où l'on respire un tant doux parfum d'antiquité.

manique, mais dont on doit se garder, pour peu que l'on tienne à passer pour véritable *Bibliognoste*,[1] d'entretenir le monde littéraire, car c'est toujours *au monde* que s'adressent nos écrits, lors même qu'ils sont de nature à ne dépasser pas l'enceinte de notre ville, ou la boutique du libraire ; lors même qu'ils ont à peu-près la même importance que les productions du premier maître de JOHNSON, le modeste TOM BROWN, qui ne publia, dit-on, qu'un Abécédaire, et le dédia À L'UNIVERS.[2]

Si, imitant de RABELAIS *le badinage*, je ne dis pas *élégant*,[3] je ne dis pas décent, mais toujours spirituel, et souvent profond, vous eussiez puisé, *en la Librayrie de Sainct-Victor*,[4] source primitive de tous les livres imaginaires, une heureuse inspiration, et que, voulant m'attaquer par le ridicule, vous eussiez accolé à mon nom un titre d'ouvrage où la pointe épigrammatique eût finement percé, j'aurais été le premier à rire d'une bonne plaisanterie. Depuis RABELAIS,[5] Docteur en Médecine et Curé de Meudon, jusques à LEMONTEY,[6] Moraliste et Censeur Impérial et Royal, jusques à *Paul-Louis* COURIER,[7] helléniste

1 On doit ce mot à l'abbé RIVE, de hargneuse mémoire.

2 BOSWELL, *Vie de* JOHNSON.

3 Expressions de BOILEAU, en parlant de MAROT.

4 *Pantagruel*, chap. vii.

5 *Voyez* Note C. 6 *Voyez* Note D. 7 *Voyez* Note E.

et Vigneron, et FRANÇAIS *de Nantes*,[1] Directeur des Droits-Réunis et Comte de l'Empire, cette arme a été admise dans les combats politiques et littéraires ; et, bien qu'elle soit devenue trop souvent, entre les mains de la haine, de l'envie et des plus mauvaises passions politiques, un instrument de calomnie, de vengeance et de proscription, des moralistes courageux, d'ingénieux satyriques, s'en sont néanmoins servis avec succès pour flétrir le vice heureux, pour châtier, en riant, la sottise insolente, rappeler à ses devoirs un pouvoir persécuteur ou un Clergé intolérant, démasquer les abus, ou insinuer des vérités trop hardies pour se passer de ce voile. L'homme, vous le voyez, met dans tout, ou sa bassesse, ou sa grandeur. Sous la plume acérée de ces écrivains, il s'est, comme s'exprime PASCAL,[2] rencontré "des titres qui valent eux seuls des livres." Sans tomber aussi bas que les uns, sans monter aussi haut que les autres, vous eussiez pu trouver, dans une région moyenne, dans les écrits de SARRAZIN,[3] de FURETIÈRE,[4] de d'AUBIGNÉ,[5] de

[1] *Voyez* Note F.

[2] *Pensées sur la Faiblesse de l'Homme.* C'est à l'occasion d'un livre intitulé : *Della Opinione, Regina del Mondo*, que PASCAL s'exprime ainsi. Ce titre paraît n'être lui-même que le titre d'un livre imaginaire. LEGENDRE (*Traité de l'Opinion*, tom. i. pag. 8), pense *qu'il n'a vraisemblablement jamais été composé.*

[3] *Pompe funèbre de Voiture.* [4] *Le Roman Bourgeois.*

[5] *Le Baron de Fæneste.*

SALLENGRE,[1] de DESFONTAINES,[2] de BACHAUMONT,[3] de BOISJOURDAIN,[4] et même dans ceux de PANCKOUCKE,[5] de GORSAS,[6] de CAPELLE,[7] de CARON[8] &c. &c., des modèles de ce genre de satyre condensée en quelques lignes. Ou bien, si tout ce qui vient de Paris vous fait encore horreur, la frondeuse Belgique,[9] la sévère Angleterre,[10] la docte Allemagne,[11] la riante Italie[12] vous en eussent fourni de curieux exemples avoués par le goût et la morale. Ce genre d'esprit Pantagruélique s'est répandu partout. Pour moi, je m'étonne que les faussaires qui ont forgé d'anciens ouvrages aient trouvé un historien,[13] et que la littérature si riche, si variée, si piquante des *Livres imaginaires* attende encore le sien.[14] Elle n'est à dédaigner ni par le moraliste, ni par

[1] *Œuvres supposées de Montmaur*, &c.

[2] *Éloge Historique de Pantalon-Phœbus.*

[3] *Mélanges Historiques.*

[4] *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres.*

[5] *L'art de désopiler la rate*, 1758, in-12.

[6] *L'âne promeneur*, in-8°.

[7] *Aneries révolutionnaires*, an X, in-18.

[8] *Noroc-Oniana*, brochure tirée à peu d'exemplaires, et devenue d'une extrême rareté.

[9] *Voyez*, sur les Livres imaginaires Belges, la Note G.

[10] *Voyez*, sur les Livres imaginaires Anglais, la Note H.

[11] *Voyez* Note I.

[12] *Voyez* Note J.

[13] *Bruchard Gothelf* STRUVIUS, *Dissert. de Doctis Impostoribus.*

[14] *Voyez* quelques indications à ce sujet, Note K.

l'historien, car il y a tels titres facétieux ou obscènes de Livres Imaginaires (de ces derniers surtout le nombre est fort grand), qui sont des traits de lumière éclairant toute une époque.[1] Le grand BACON ne croyait point manquer à sa dignité, en les citant et les commentant dans un de ses plus graves *Essais* et dans son admirable livre *De Dignitate et Augmentis Scientiarum;*[2] et SIR *Thomas* BROWNE, l'érudit et profond moraliste, s'emparant de l'idée Rabelaisienne, mais lui donnant l'empreinte de sa propre originalité, adressait lui-même, au milieu de ses hautes méditations, son Catalogue de Livres imaginaires à un ami qui s'était aussi essayé à ce jeu d'esprit et d'érudition.[3]

Mais ce genre qu'inventa le *Français né malin,*[4] a ses règles dont on ne se peut écarter : le trait, la pointe, l'épigramme, l'allusion ingénieuse, la fine raillerie, l'ironie piquante, une pensée enjouée, comique, satyrique, philosophique, y sont de rigueur. Or, il n'y a rien de tout cela dans le titre de ma prétendue brochure. Il est évident que c'est sérieusement, sans plaisanterie, sans épigramme, sans avoir voulu faire de l'esprit à mes dépens (ceux qui vous connaissent vous en

[1] *Voyez* la Note L.
[2] *Voyez* la Note M.
[3] *Voyez* la Note N.
[4] Expressions de BOILEAU.

croient incapables) que vous m'attribuez un livre qui n'existe point.

Vous comprendrez donc, j'espère, Monsieur, après tout ce qui précède, combien il m'importe que cette erreur soit rectifiée. Et c'est dans votre propre journal destiné à l'Allemagne, ainsi fourvoyée dans ses jugements, que cette rectification doit avoir lieu, soit par l'insertion de ma Lettre, soit par un *Erratum* expiatoire, bien exact, bien complet, où votre *mea culpa* soit nettement et brièvement exprimé, sans réticences, et, comme disait PAUL-LOUIS, qui emprunta ces mots au Docteur Pancrace,[1] sans ambages ni circonlocutions.[2] Tout marri que vous serez sans doute de votre faute, vous vous estimerez trop heureux de trouver, dès votre deuxième livraison, l'occasion de mettre en pratique l'épigraphe qui orne votre Recueil,[3] pour me refuser une faveur que je pourrais exiger comme un droit. Vous aurez ainsi le triple avantage de rétablir la *vérité*, de faire vous-même *justice* de vos fautes, et d'apprendre qu'il y a,

[1] MOLIÈRE, *Le Mariage Forcé*, Scène VII.

[2] Œuvres Choisies de *Paul-Louis* COURIER, passim. Bruxelles, à la Librairie Romantique. Je cite cette édition, de préférence à celle de Paris et aux premières réimpressions de Bruxelles, par ce qu'elle est purgée des fautes et des contresens qui déparent les autres.

[3] *Veritatem sequi et colere, tueri justitiam, nil extimescere.*

dans ce monde, *quelque chose à craindre:* l'erreur et les passions qui nous y entraînent.

Remarquez, Monsieur, que je raisonne toujours dans l'hypothèse, toute honorable pour vous, qu'il y a *erreur*, et non pis, dans votre fait; car, malgré les nombreuses accusations portées contre vous, et dont vous ne vous êtes jamais lavé,[1] Dieu me préserve de croire que vous ayez voulu mettre en pratique les règles tracées par le Docteur SWIFT[2] dans son *Art of political lying*, imité d'une manière si originale par M. MORELLET, dans ses *Mélanges*,[3] sous le titre de *Mensonges politiques.* Outre que votre bonne foi et votre candeur germaniques répugneraient sans

[1] Que répondites vous, en effet, lorsqu'on vous désigna comme l'auteur de certaines lettres insérées au Journal d'*Augsbourg*, où notre pays et ses plus honorables Représentants étaient indignement calomniés? Mot! Je me trompe: beaucoup de mots; mais de raisons peu ou point.

[2] *Voyez The Works of Jonathan* SWIFT, D.D. &c. *with Notes and a Life of the Author*, by SIR *Walter* SCOTT. Sec. Edit. Edinb. 1824, 8°. vol. vi. p. 178.—C'est le *Dr.* ARBUTHNOT qui fournit à Swift la première esquisse de cet ingénieux Essai, sous forme d'analyse d'un ouvrage en deux volumes in-quarto à publier par souscription. L'auteur s'élève, dit-il, avec beaucoup de sévérité contre l'emploi de ces écrivains médiocres qui répandent les mensonges politiques d'une main trop mal-adroite; et, pour parer à ce danger, il recommande la formation d'une société de menteurs habiles. C'est là une heureuse suggestion, dont vos patrons pourront faire leur profit.

[3] *Voyez Mélanges de Littérature et de Philosophie du* 18e *Siècle*, tom. iv. p. 357.

doute à un pareil procédé, je n'en verrais ni le but, ni l'utilité, et le *salubre mendacium* des anciens[1] ne serait ici ni de mise ni d'à-propos.

Que s'il vous restait quelques doutes sur l'importance que j'attache à repousser comme injurieuse la publication que vous m'imputez, je m'étaierais de l'autorité d'un de ces vieux écrivains (vous les connaissez peut-être mieux que les modernes), qui, dans ce langage simple et naïf que j'aime tant à citer, et que j'ai regret à voir négligé,[2] disait : *Les Nobles Bourgeois Flamens, bien parlans et liberallement introduitz, usent de langage François, estimans ceulx qui ne le parlent idiotes, agrestes et villains.*[3]

Or, je vous laisse à penser, Monsieur, ce que

[1] *Voyez* ARISTOTE, Ethic. iv. 13; PLATON, *Rep.* ii. 21; SEXT. EMPIRIC. *adv. Log.* vii. 43; TITE-LIVE, ii. 64; LIBANIUS, *Ep.* 121, &c. &c. &c.

[2] Habet hoc jucundi priscorum quorundam obsoleta dictio, ac suo quodam modo rudius comta oratio, ut ex ea plus intelligamus quam dicitur; plus significetur quam effertur. J. WOLFIUS, *Lect. Memorab.* Epist. Ded. p. xiv.

[3] *La Legende des Flamens, Cronique abregee, en laquelle est faict succinct recueil de l'origine des peuples et estatz de Flandres, Arthois, Haynault et Bourgongne, et des guerres par eulx faictes à leurs Princes et à leurs voisins : avec plaisante comemoratio de plusieurs choses faictes et avenuès en France, Angleterre et Alemaigne, depuis sept ou huict cens ans.* Paris, Galliot du Pré, 1558, in-12.—Il existe plusieurs autres éditions de la *Legende* antérieures à celle de 1558 dans laquelle la primitive orthographe de l'auteur a été modifié. J'en ai une sous les yeux, de 1552, in-4°, également imprimée à Paris, et ornée de gravures sur bois.

m'estimeraient les Nobles Bourgeois d'aujourd'hui, et à quelles épithètes je serais exposé, s'ils pouvaient penser que je fusse l'auteur d'un livre pareil à celui que vous citez avec une si incroyable assurance;[1] moi, qui ne cachai jamais ma pensée[2] sur la proscription du français, et défendis cette langue, tantôt *forensibus in rebus*[3] contre les usurpations officielles, tantôt contre de plus obscures attaques; moi, qui fais profession de dire et de croire que, dès que la vérité s'élèvera jusqu'au Trône, le libre usage des deux langues sera permis à chacun, et l'abolition de l'emploi forcé du Hollandais ôtera à l'incapacité notoire, à la médiocrité jalouse, à la bassesse empressée de se soumettre et de plaire, un moyen de succès, d'avancement et de honteuse flatterie dont notre sens moral murmure et s'indigne!![4] Une aussi flagrante contradiction avec

[1] Nihil est turpiùs, quam cognitioni assertionem approbationemque præcurrere. CIC. *Acad. Quæst.* l. i. c. 13.

[2] "I've learned to think and sternly speak the truth."
Lord BYRON.

[3] *Voyez*, *Procès* de M. DE POTTER, Bruxelles, J. J. Coché-Mommens, in-8°, 1829.

[4] Un magistrat bien connu fut emporté par son zèle jusqu'à interdire à ses enfants toute démonstration de tendresse qui ne serait point exprimée ou traduite en *Néerlandais*. En présence de témoins surtout, il était inexorable; et, s'armant d'un œil sévère, d'un air rébarbatif, il tarissait d'autorité leur babil affectueux, quand, entraînés par le naturel, ils oublaient, en s'ébattant avec leur père, l'injonction officielle du fonctionnaire public!

moi-même et mes principes me vaudrait quelqu'une de ces vives et rudes apostrophes patriotiques, qui frappent un homme d'une mort politique et morale.[1] A Dieu ne plaise que je consente à y rester exposé, car c'est aujourd'hui surtout que l'on doit vivre d'estime et de considération publique. Exécutez-vous donc, Monsieur, et donnez moi acte de ma protestation.

Je n'ai jusqu'à présent relevé que l'erreur matérielle qui me concerne dans vos peu de lignes sur la langue dite *nationale*, et déjà les pages se succèdent sous ma plume. Que serait-ce donc si je faisais égale justice des autres passages de votre Recueil, si j'envisageais leur côté moral et politique, et que je disse : il s'est rencontré un homme, qui, étranger à notre pays, désintéressé, comme citoyen, ou, mieux, indifférent dans les questions qui nous occupent et nous agitent, y prend parti à tout propos et sans propos, et distribue de haut, dans une langue où il est sûr d'avoir peu de contradicteurs, l'éloge ou le blâme, au gré de ses caprices, ou, peut-être, car qui sait ? au gré de ses petits intérêts particuliers ou des volontés d'autrui ?[2]

[1] Omninò si quidquam est decorum, nihil est profectò magis quam æquabilitas universæ vitæ, tùm singularum actionum.—CIC. *De Offic.* l. i. c. 31.

[2] Ce n'est que lorsqu'un étranger en agit de la sorte, que nous le blâmons, et avec justice; mais paye-t-il l'hospitalité par des

Mais j'aime mieux vous communiquer une classification, non bibliographique, non scientifique, mais toute politique (remarquez-le bien), que j'ai faite des écrivains contemporains qui s'occupent de nos affaires domestiques. Alors, peut-être, me comprendrez-vous de reste.

Je les classe en quatre catégories bien distinctes. Les uns, favorisés du Ciel, écrivent par inspiration, par vocation, animés par le souffle du génie et le besoin de créer: c'est *l'heureux petit nombre*,[1] dont le nom surnagera, quoiqu'il fasse pour le cacher; première catégorie.

Les autres, esprits positifs et inférieurs, consultent moins leurs forces[2] que leur conscience et la voix du devoir, et préfèrent à la gloire littéraire le peu de bien réel qu'ils espèrent opérer ou provoquer;[3] deuxième catégorie, qui

services réels, nous dirons avec le Poète à ceux qui nous l'envoient:—

"Gratum est, quod patriæ civem populoque dedisti,
Si facis ut patriæ sit idoneus, utilis agris,
Utilis et bellorum et pacis rebus agendis."

JUV. Sat. xiv. v. 70.

[1] Car *il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.* Évang. selon ST MATHIEU, ch. xxii. 14.

[2] "Quid valeant humeri."—HORAT. *Art. Poet.*

"Et consultez longtemps votre esprit et vos forces."

BOILEAU.

[3] "*Da Veniam Scriptis quorum non gloria nobis*
Causa, sed utilitas, officiumque fuit."

OVID. Epist. ex Ponto, III. ix. 55.

va grossissant ses rangs tous les jours, et dans laquelle vous permettrez que je me range.

La troisième est composée d'hommes, qui, fidèles à la *Caisse du payeur*,[1]

> Et toujours dévoués à leurs appointements,[2]

s'enthousiasment ou s'indignent par ordre, mentent par nécessité, calomnient par position, et attendent, à midi, dans les antichambres et les bureaux, qu'on daigne leur ordonner ce qu'ils doivent écrire et penser le soir ; " Hommes " lâches," dit MONTESQUIEU,[3] " qui abandonnent " leur foi pour une médiocre pension ; qui, à " prendre toutes leurs impostures en détail, ne " les vendent pas seulement une obole ; qui " renversent la constitution de l'empire, dimi- " nuent les droits d'une puissance, augmentent " ceux d'une autre, donnent aux Princes, ôtent " aux Peuples, font revivre des droits surannés, " flattent les passions qui sont en crédit de leur " temps, et les vices qui sont sur le trône." Si cette classe d'écrivains eût été connue du DANTE, il les eût sans doute logés dans le cercle le plus

[1] PAUL-*Louis* COURIER, *Correspondance*, Lettre à M. LE DUC aîné, tom. iv. p. 78, Brux., Lib. Parisienne, in-8°.

[2] Poésies de PH. LESBROUSSART, dans son Epître adressée aux Députés de 1824, intitulée: *Le Manuel du Vrai Royaliste, ou Petit Cours de Morale politique*, p. 75, v. 5.—Brux., De Vrodon, 1827, in-18.

[3] *Lettres Persanes*, Let. clxv.

profond et le plus étroit de son *Enfer*. A vrai dire, ils n'y perdent rien ; car, à voir la manière dont on les traite, ce monde est pour eux plus qu'un purgatoire ; et, pour les flétrir et les stigmatiser, à défaut de génie l'indignation suffit,[1] et trouve sans peine ces paroles brûlantes et incisives, qui font des blessures incurables ;[2] juste punition de la prostitution de leur intelligence.[3]

Enfin, la quatrième et dernière catégorie se compose de ceux, qui, sans connaître ni la situation politique ni les besoins d'un pays, sans études spéciales qui excusent leur témérité, amoureux fanatiques des temps qui ne sont plus, et dont ils veulent faire revivre les traditions qu'ils ne possèdent encore que d'une manière incomplète,[4] s'imaginent qu'il suffit d'obtenir un emploi quelconque pour se croire propres à tout, aptes à tout, et qui, en conséquence, tranchent, décident, condamnent, approuvent, le tout par reconnaissance pour qui

[1] "Facit indignatio versum."—JUV.

[2] "Le forze della penna sono troppo maggiori, che coloro non "estimano, che quelle con conoscimento provato non hanno."—BOCCACCIO, VII *Giorn.* Nov. vii.

[3] "Imbecility may be pitied, or, at worst, laughed at and for- "gotten; perverted powers demand the most decided reprehen- "sion."—*Lord* BYRON, Préface de la Satyre intitulée: *English Bards and Scotch Reviewers.*

[4] N'oubliez point comment ARISTOTE les juge et les traite.

les place dans ce qu'ils appellent leur *Nouvelle Patrie.*

Voilà, Monsieur, mon système de classification. Je n'ai pas l'honneur de connaître assez votre personne ni vos écrits, pour décider dans laquelle de ces quatre catégories vous avez droit à être classé; mais il me semble, à en juger par les cent quarante-cinq pages placées sous mes yeux, que vous avez quelques-uns des caractères propres à la quatrième.

L'Europe a eu ses *Lansquenets*, ses *Laquais*, ses *Escorcheurs*, ses *Condottieri*, ses *Tondeurs*, &c. &c. &c., qui mettaient au service des Puissants leurs bras, leurs lances et leurs mousquets;[1] elle a aujourd'hui ses journalistes, ses feuilletonistes, ses pamphlétaires, ses écrivains de tout genre, qui enrôlent leur esprit, leur style, leur érudition, et combattent de la plume en faveur de qui les paie le plus largement. La certitude d'une double solde (*Paga doppia*), de l'oubli de leurs méfaits antérieurs et du scandale de leurs apostasies est loin d'être une garantie de leur fidélité ou de la continuité de leurs services, car l'humeur vagabonde, l'inconstance, le goût du changement et de la désertion

[1] *Voyez* sur ces Bandits, qui ont été pendant longtemps le fléau de l'Europe, MACHIAVEL, BOULAINVILLIERS, HALLAM, DARU, SISMONDI, ZURLAUBEN, &c. &c.

sont aussi grands chez cette classe d'écrivains, que parmi les Condottieri d'autrefois. On les voit passer d'un camp à l'autre, sans conscience, sans pudeur, sans égard pour le juste et le vrai. Quelquefois même ils défendent la bonne cause, non qu'elle soit plus profitable (on ne gagne guère à défendre ce qui est juste que quelques démêlés avec la justice), mais parce qu'ainsi le veulent l'humeur, le caprice du moment, l'occasion, et qu'on n'est pas fâché d'ailleurs de montrer à ses adversaires habituels ce que l'on pourrait faire comme un allié.

Il ne manque pas de faiseurs de livres : Dieu seul sait où nous entraîne cette masse de papier imprimé. Dans le doute, je m'abstiens donc ; et, considérant que j'ai sous la main près de cent mille volumes où je pourrais puiser, vous conviendrez qu'il y a quelque mérite à ne point profiter de la position. Mais j'offre à qui veut le prendre un sujet nouveau, fécond en enseignements, en anecdotes piquantes, en rapprochements bizarres ; aucun livre ne peindrait mieux peut-être les mœurs politiques des temps modernes :[1] c'est une *Biographie* et une *Bibliographie*

[1] *Frid. Otto* MENCKENIUS n'a fait qu'entrevoir la fécondité de ce sujet dans ses *Dissertationes Literariæ*, Lips. 1734, in-8°, Dis. xiv. *De His, qui mercede conducti, ad componendos commentarios Historicos animum appulerunt.*—"**Dolendum est,**" **dit-il,**

spéciale de ces écrivains aventuriers qu'ont soldés tour-à-tour tous les gouvernements qui ont eu des crimes à justifier, des abus à maintenir, des turpitudes à vernir d'un beau langage, et des adversaires à frapper, non d'un stylet (on n'assassine plus, c'est trop compromettant), mais des coups redoublés d'une plume empoisonnée. Un pareil ouvrage, écrit par un honnête homme, infligerait à ces *Bravi* le châtiment qui leur est dû, et serait le meilleur préservatif à mettre entre les mains de la jeunesse lettrée, que l'on détournerait ainsi du danger de se souiller un jour dans la boue de leur encre vénale ; car il y a dans l'âme humaine une horreur instinctive pour tout ce qui la dégrade et l'avilit :

Avidos vicinum funus ut ægros
Exanimat, mortisque metu sibi parcere cogit;
Sic teneros animos aliena opprobria sæpe
Absterrent vitiis.[1]

"mercenarias fere nunc factas esse musas, nostrosque homines "non tam famæ hoc tempori, quam fami, scribere, quo fit, ut "plures quotidie libri protrudantur in lucem, quam fungi nas-"cuntur una nocte."—Plus loin, il fait, d'une manière piquante, le portrait d'un écrivain au bas duquel il me serait facile de mettre bien des noms modernes: "Duobus enim calamis usus "ille fertur, aureo altero, altero ferreo, quorum ille quidem "Principum, a quibus beneficiis affectus ac muneribus donatus "fuerat, facta pulchre exornabat, et ad cœlum laudibus extol-"lebat, hoc vero depexos dabat, quorum liberalitatem nulla arte "poterat."

[1] Horace, Sat. iv. Lib. I.

L'auteur prendrait pour épigraphe du Chapitre sur la Belgique quelques vers de M. DE REIFFENBERG que vous verrez plus loin ; je ne vous les donne point comme bons, mais ils vous prouveront combien, depuis les premières années de la fondation du Royaume, les esprits même les plus timides et les plus habitués d'ailleurs à prodiguer l'encens au pouvoir, se révoltaient à la vue de ces écrivains mercenaires, qui, chassés de leur patrie, étaient imprudemment accueillis, choyés, payés dans la nôtre, pour y défendre tous les abus. C'est-là une plaie qui, de tout temps, a frappé la Belgique. Avec quelle indignation l'aimable et caustique GROSLEY,[1] ce savant si spirituel, si enjoué, parle de cette nuée d'écrivailleurs, des CHÉVRIER, des TOUSSAINT, des MAUBERT, des ACCARIAS DE SÉRIONNE, des BASTIDE, des BARLETTE DE SAINT-PAUL, &c. &c., qui, comme autant d'oiseaux de proie, s'abattaient sur Bruxelles dans leurs émigrations forcées, et en étonnaient les habitants par leurs forfanteries, leur charlatanisme, leur impertinence, leurs *entre-màngeries!* Outré de leurs méfaits, le bon et doux FAVART[2] annonçait avec bonheur que les États-généraux de Hollande

[1] *Œuvres inédites*, t. iii. p. 296. Paris, 1813, in-8°.

[2] *Mémoires et Correspondance Littéraires, Dramatiques et Anecdotiques*, t. ii. p. 21. Paris, 1808, in-8°.

avaient fait donner à M. CHÉVRIER, dans un plat d'épinards, "un passe-port pour l'autre monde;" et il souhaitait que tous ceux qui déshonoraient la France et les lettres à l'étranger, eussent le même sort. La Belgique, disait-il, cesserait bientôt ainsi de "servir d'égout à toutes les ordures des autres Nations." A Dieu ne plaise qu'on ait, de nos jours, recours à de pareils moyens! M. De Reiffenberg en indique de plus anodins dans ces vers que j'ai promis de citer, où il apostrophe ÉRASME de la manière suivante:

Trop fidèles aux lois de l'hospitalité,
Nous donnons un asyle à la perversité.
Au milieu de nos murs pourquoi souffrir l'audace
De quelques vils frelons, excréments du Parnasse,
Qui pensent que leur honte est utile au Pouvoir,
Et, de crimes couverts, nous prêchent le devoir?
Érasme, chasse enfin cette cohorte impure,
Aux vertus qu'il défend le méchant fait injure;
Les R.... à Paris même, sont superflus,
Et quels lâches coquins si nous n'en voulons plus![1]

---

[1] DE REIFFENBERG, *Épître d'un Parisien à la Statue d'Érasme.* Paris, Delaunay, Juillet 1825, in-8°.

Quand on flétrit ainsi l'écrivain qui se vend,
Devrait-on ménager le Pouvoir qui l'achète?
Mais du blâme à l'éloge on vire au moindre vent:
Rien de plus *ondoyant* que l'esprit d'un Poète.

M. DE REIFFENBERG me pardonnera, j'espère, ces vers plus mauvais que les siens. Son *Épître* en contient d'ailleurs de très-spirituels, frappés au bon coin, et qui resteront dans la mémoire

Ce Chapitre sur la Belgique présenterait les plus curieuses diversités, car l'Église, la Robe, l'Épée, les Galères, comme on disait autrefois, ont fourni leur contingent à cette meute lancée, chez nous, contre tous ceux qui, amis de la Loi Fondamentale et ennemis du Budget Décennal, ne veulent être ni opprimés, ni plumés, ou qui entendent jouir du droit naturel et constitutionnel de crier quand on les plume et les opprime. L'auteur aurait soin de peindre avec chaleur cette *Furia Francese* avec laquelle l'un jette le froc aux orties, l'autre déserte son drapeau, celui-ci fuit ses créanciers, celui-là s'échappe du Bagne, pour nous venir prouver, non-seulement que

> Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude,[1]

ce que nous croyons comme parole d'évangile constitutionnel, mais que ses ministres ne se trompent et ne le trompent jamais ; que *tout est bien,* quand nos griefs sont enterrés au greffe ; que *tout est pour le mieux,* quand on a l'attention

des hommes de goût. J'espère aussi que l'on ne parviendra point, malgré ce que l'on fait pour cela de tentatives et d'efforts, à ramener ces temps, qu'il dépeint si bien, où, effrayées par la Police Impériale,

> Les Grâces . . . . . . , pâles, silencieuses,
> En s'attroupant par trois furent séditieuses.

1. MOLIÈRE, Le *Tartufe,* Acte V. Scène vii.

touchante de glisser aux flatteurs à gages des Bons sur le Trésor ; que, depuis le magistrat fourré d'hermine, jusqu'au gendarme couvert d'un bonnet à poils, tout fonctionnaire public est investi d'une sacro-sainte inviolabilité ; et que, quand ils nous arrêtent, interrogent, jugent, condamnent et emprisonnent, *ils ne sauraient faire mal*, et se montrent les serviteurs les plus fidèles, les plus dévoués, les amis les plus vrais du Roi et de la Patrie, les plus fermes appuis de la Dynastie sous laquelle nous avons le bonheur de vivre. — A côté de ce tableau d'écrivains étrangers comblés de faveurs, et accourant en foule à la curée, l'auteur placerait (la nature et l'art se plaisant aux contrastes) celui des gens de lettres du pays, qui expient en prison (ils y vont souvent, et donnent ainsi, suivant l'Apôtre,[1] créance à leurs paroles), ou entre les mains de Messieurs les Procureurs du Roi (tous y ont passé, ou bien y passeront), *le crime impardonnable* de ne se point croire gouvernés, administrés, jugés par de *petits saints*,[2] et de faire

[1] SAINT-PAUL, *aux Corinthiens*.

[2] Paroles empruntées à cette admirable Fable de LA FONTAINE, où se trouvent ces vers prophétiques :

On n'ose plus approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres Puissances
Les moins pardonnables offences.

Les animaux malades de la peste, Liv. VII. Fab. I.

partager par la Nation cette abominable et séditieuse conviction.

En voilà bien long, Monsieur, sur les six lignes que vous m'avez consacrées, tandis que trois mots eussent suffi, et qu'un démenti se peut donner d'une manière si concise, et partant bien autrement énergique ! Mais, que voulez-vous ? Homme du dix-neuvième siècle, je subis l'influence du temps où je vis. De nos jours, où il faut quelques pages, on écrit des volumes, car

> Il est doux de se voir imprimé bel et bien.[1]

Le parler bref et nourri, le style concis et concluant sont des qualités essentielles, mais peu communes ; et rarement elles sont le partage de qui écrit au jour le jour, ou fait profession d'érudition.[2] Ne pensez-vous pas comme moi ? D'ail-

[1] Mauvaise imitation de ces vers de BYRON, qui imite lui-même MOLIÈRE, (*Préc. Rid.*):

> "'Tis pleasant, sure, to see one's name in print :
> A book's a book, although there's nothing in't."
>
> *Engl. Bards and Scotch Rev.* v. 48.

La fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, ou montrer leur savoir, dit MONTESQUIEU (*Lett. Pers.* 56), c'est de faire des livres.—Et, au dire même d'un de vos compatriotes (W. MENZEL), nulle part cette maladie ne règne plus qu'en Allemagne. *Voyez* Note O.

[2] Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.

> Les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.
>
> REGNIER, Sat. 3. vers. dern.

"Sicome noi veggiam tutto il di i nostri citadini ci tornano, qual "giudice, e qual medico, e qual notajo, co' panni lunghi, e larghi,

leurs, j'ai taillé mes façons de dire au patron de mon correspondant.[1] Ainsi se justifient également les citations dont mon épître se trouve enrichie, et sans lesquelles j'aurais fait une assez pauvre figure à côté d'ALETHEIA, dont les pages m'ont servi de modèle : il ne me faut, comme à MONTAIGNE, "que l'épître liminaire d'un Allemand pour me farcir d'allégations."[2] Et puis, comme dit le Patriarche de Ferney, avec les gens du métier, et des dévots comme vous, on aime à réciter son bréviaire.[3] Il y a d'ailleurs je ne sais quoi d'imposant dans de nombreuses citations ;[4] et, de même que *la garde qui veille*

"e con gli scarlatti, e co' Vai, e con altre assai apparenze grandis-
"sime, alle quali, come gli effetti succedano, anche veggiamo tutto
"giorno.—BOCCACIO, VII Giorn. Nov. ix. p. 184, ed. de 1758."

[1] Peut-être une jeunesse frivole s'écriera-t-elle avec DU BELLAY :

Mais je hay par sur tout un sçavoir pédantesque ;

Vous êtes bien au-dessus de ces indoctes clameurs, et, vous du moins, vous pouvez leur répondre : *Yo pedanton! Yo que he compuesto siete prolusiones greco-latinos sobre los puntos mas delicados del Derecho!*—El Cafe, de MORATIN, public. con el nombre de *Inarco Celenio*, Sc. 5.—Paris, Baudry, 1820, 2 vol. in-18.

[2] *Essais*, Liv. iii. ch. 2.

[3] VOLTAIRE, *Correspondance générale*, tom. I, Lettre à M. BROSSETTE, n. 228, p. 377, édit. de Werdet et Lequien, Paris, 1826.

[4] Rappelez-vous les craintes et les regrets de CERVANTES, en livrant son admirable *Don Quichotte*, dépourvu de cet *accompagnement obligé* de tout ce qui se publiait alors : "Porque como "quereys vos que no me tenga confuso, el que dirà el Antiguo

aux barrières du Louvre[1] imprime au cœur des sujets une craintive vénération pour le Prince ; de même la pensée humaine vous paraît sans doute plus majestueuse et plus digne de respect, lorsqu'elle marche et s'avance, hérissée d'autorités, entre deux haies de citations. Tel un paysan demeure stupide d'admiration, à la vue de l'*in-folio* que manie son avocat ou son docteur.

Ici, Monsieur, finit ma tâche, et commence la vôtre, dont j'abandonne l'accomplissement à votre délicatesse :

Mihi sic usus est, tibi, ut opus est facto, face.[2]

Je n'en réclame pas moins votre indulgence pour cette mienne imitation de polémique tudesque et universitaire. Quelque étrange que cela puisse vous paraître, je dois cependant vous avouer une chose : c'est que, toute bordée ou

" legislador, que llaman vulgo, quando vea que al cabo de tantos
" annos como ha que duermo, en el silencio del ovido, salgo aora
" con todos mis annos acuestas, con una legenda seca como un
" esparto..... sin acotationes en las margenas, y sin anotaciones
" en el fin del libro, como veo que estan otros libros, aunque sean
" fabulos, y profanos, ten llenos de sentencias de ARISTOTELES,
" de PLATON, y de toda la caterva de Filosophos, que admiran
" los oyentes y tienen a sus autores, por hombros leydos, eru-
" ditos, y eloquentes ?"—*Prologo al Letor.*

[1] MALHERBE, *Consolation à M. du Perier,* Str. xx. v. 5.

[2] TERENT. *Heautont.* Act. I. Sc. i. v. 28.

brodée que soit ma lettre de citations grecques, latines, allemandes, anglaises, espagnoles, italiennes, françaises, &c. &c., je ne m'en crois ni meilleur, ni plus savant, et n'ai pas de moi-même une plus haute idée, parce que ma bibliothèque est bien fournie,[1] et ma mémoire heureuse et prompte: on peut être érudit, et rester fort modeste.[2] Personne plus que moi n'estime cette érudition d'emprunt son véritable prix, ne redoute moins les critiques qu'elle me vaudrait si elle était sérieuse,[3] et ne connaît mieux le sort de ce genre d'écrits:

Et laxas scombris sæpè dabo tunicas.[4]

Tout en faisant justice de vos *solécismes litté-*

[1] "Sunt enim omnino ridiculi, qui in nuda librorum quantum-"vis selectissimorum multitudine gloriantur, et inde doctos sese "atque admirandos esse sibi persuadent," dit DRAUDIUS, dans cet excellent ouvrage (*Bibliotheca classica*, Francfort, 1611, in-4°, et 1625) où il tenta, le premier, un système étendu de Bibliographie.

[2] *Voyez* Note P.

[3] "*Nasutus sis usque licet, sis denique nasus*
Quantum noluerit ferre rogatus Atlas,
Et possis ipsum tu deridere Latinum,
Non potes in nugas dicere plura meas
Ipse ego quàm dixi: quid dentem dente iuvabit
Rodere? Carne opus est, si satur esse velis.
Ne perdas operam: qui se mirantur, in illos
Virus habe; nos hæc novimus esse nihil."

MARTIAL, Epigr. ii. l. 13.

[4] CATUL. Epigr. xcii. v. 8.

raires,[1] je m'estime heureux, Monsieur, de vous avoir, à plusieurs reprises, suggéré des projets de livres qui mériteraient bien d'être écrits, et dont *le besoin se fait généralement sentir*, pour me servir de notre détestable phraséologie moderne. Laissez-vous prendre à cet appât, que pour vous tirer du bourbier où vous vous enfoncez, je vous ai, en vrai *pêcheur d'hommes*, chrétiennement et fraternellement jeté. Dès que, choisissant l'un ou l'autre de ces sujets, vous aurez un peu goûté de cette indépendance de l'homme de lettres, que l'on chantait si bien, mais que l'on comprenait et pratiquait si mal sous le grand Napoléon,[2] vous briserez à jamais *vos fers et vos entraves*.[3]—Vous ne sauriez croire ce qu'il y a de calme et sereine jouissance à posséder et à cultiver, dans le vaste champ des lettres, un petit coin de terre à soi, où l'on travaille à son loisir, où germent et grandissent des pensées dont on ne doit compte qu'à sa conscience et à Dieu, et qui, parvenues à

1 "Sunt verò nobis *Solæcismi Literarii* errores ab Eruditis in "scientia literaria, ex ignorantia aut præcipitantia commissi, "et quidem vel circa Viros doctos, vel circa eorum opera, vel "denique circa omne illud, quod ad objectum scientiæ literariæ "commodè referri potest."—*Selecta Historica et Literaria.*

2 Ce sujet, mis au Concours par l'Institut, à la grande joie maligne de l'Empereur, fit produire une foule de poèmes qui sont presque tous oubliés aujourd'hui. Le meilleur est à coup sûr celui de MILLEVOYE.

3 Expressions de BOILEAU.

ce degré de maturité auquel nous leur donnons si rarement le temps d'atteindre, pourront un jour instruire, amuser ou consoler ceux qui viendront après nous. Quand on a, comme vous, l'honneur d'écrire dans la langue de SCHILLER, de GOETHE, de JEAN-PAUL, de KANT, de FICHTE, on doit savoir ce que vaut la liberté de la pensée et en quoi consiste le viril courage de l'écrivain. Elles ne vous ont pas été données pour les mettre aux pieds d'un Commis aux Écritures, ces riches facultés dont vous êtes doué, et qui, avant votre arrivée en Belgique, vous ont assuré, comme Poëte, comme Biographe, comme Historien, d'honorable succès en Allemagne. Vous ne trouverez point, soyez-en sûr, dans les régions officielles où vous entraînent vos passions politiques, d'aussi nobles inspirations. "Ce n'est point dans une anti-" chambre que l'on apprend à dire, à penser et " à faire de grandes choses," s'écriait d'ALEMBERT, dans son *Essai sur les gens de Lettres*, ouvrage admirable, qui a contribué puissamment à leur donner le sentiment d'une véritable dignité. Je sais que, quand on met sa plume au service des Ministres et des Grands, on se flatte, pour mieux s'étourdir, d'être le défenseur de l'ordre social, du trône, de l'autel, de la société: dans la chaleur du combat, on se fausse même

aisément la conscience. Mais l'illusion dure peu; on entrevoit bientôt avec douleur le sort inévitable réservé à ceux qui font ce vilain métier: oubliés, dédaignés, méprisés par leurs patrons, leurs livres mêmes périssent; l'infamie de les avoir écrits survit seule et s'attache éternellement à leur nom.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

SYLVAIN VAN DE WEYER.

P.S. J'apprends, par un de nos amis communs, que vous vous êtes plaint, après avoir reçu la première édition de ma lettre, du ton de plaisanterie qui y règne, et qui vous semble peu digne d'un Professeur au Musée des Sciences et des Lettres. Quoi! vous avez enseigné la philosophie, et vous blâmeriez notre maître à tous, le Divin PLATON, de ce qu'il a déversé de gaieté, de malice, de bouffonnerie même sur les sophistes de son temps! Quoi! vous avez été l'éditeur (éditeur, il faut bien le dire, inhabile, incompétent) des incomparables *Epistolæ Obscurorum Virorum*, et vous trouveriez mauvais que l'on essayât des mêmes armes contre leurs serviles et intolérants successeurs! Quoi! vous êtes

Professeur de Droit Canon et d'Histoire Ecclésiastique, et vous oubliez que "ce n'est pas une "chose indigne d'un Chrétien de traiter les "erreurs avec moquerie, que cette pratique est "juste, qu'elle est commune aux Pères de "l'Église, qu'elle est autorisée par l'exemple "des plus grands Saints, et par celui de Dieu "même!" Vous oubliez que c'est ainsi que PASCAL justifiait les railleries amères de ses immortelles Provinciales. Je trouve, à vrai dire, que Pascal pousse ici la plaisanterie jusqu'à la profanation. On peut, en toute conscience, se moquer des erreurs d'un adversaire, sans invoquer en aide *Dieu et tous ses Saints.* Vous pouvez, à cet égard, dans la réponse dont vous voulez, dit-on, m'honorer, vous donner toute latitude et pleine carrière. Je m'engage d'avance à ne me point fâcher, si vous me trouvez en défaut, et si vous parvenez à mettre les rieurs de votre côté. Je ne me flatte point d'avoir rempli toutes les conditions imposées à qui veut rire par votre savant Docteur MEYER, Professeur de Philosophie à Halle, dans son Traité *ex Professo,* où l'art de plaisanter est présenté comme une partie essentielle de l'Esthétique; mais j'aurais, à coup sûr, fort mal atteint mon but, si vous ne voyiez dans ma lettre que l'intention de me railler de l'érudition d'Outre-Rhin et d'amuser le public à

vos dépens, ou bien le désir de me tenir en haleine pendant mes vacances d'automne :

Je n'écris point, gonflé de bile, ou par ennui,
Pour le simple plaisir de me moquer d'autrui.
Se battre pour se battre est loin d'être d'un brave :
Il me faut, dans la lutte, un but utile et grave.
En champ clos le Devoir seul me fait accourir ;
Si je blesse en riant, je blesse pour guérir.



NOTES.

NOTES.

NOTE A, Page 10.

Sur SÉNECÉ, *ses Éditeurs, et l'égotisme en Littérature.*

SÉNECÉ a joué de malheur ; il a été on ne peut plus mal traité par ses Éditeurs et ses imprimeurs. L'édition de 1805 est ce qu'il y a au monde de plus vilain :

> Non, jamais vers plus fins ne furent, à Paris,
> Publiés par AUGER sur un papier plus gris.[1]

Sous le titre d'*Œuvres complètes,* cette édition ne contient guère qu'un quart des productions de SÉNECÉ. M. CH. NODIER s'est montré plus difficile, plus sévère encore dans le choix qu'il en a fait ; et, en reproduisant, dans la charmante

[1] Épître inédite *sur les vilains livres.*

collection des *Petits Classiques Français*, l'édition de M. AUGER, et une partie de la notice de cet écrivain sur la Vie et les Ouvrages de SÉNECÉ, il a retranché de ceux-ci plusieurs morceaux qui méritaient d'être conservés. Comment M. NODIER, homme d'un goût si délicat et si sûr, a-t-il eu le courage d'omettre l'*Épître* dont je cite deux vers ? Elle présente, dans un style aimable, facile, négligé, des détails pleins de charme sur la personne, les goûts, l'esprit et les habitudes de l'auteur. SÉNECÉ y fait son portrait de main de maître, et, comme il le dit lui-même :

Van Dick ni Carrache
Ne l'auraient peint plus régulièrement.

Pour moi, je suis à la piste de ces détails autobiographiques, sous quelque forme qu'on nous les donne ; j'aime, sous la phrase de l'écrivain, à sentir battre le cœur de l'homme ; j'aime qu'il fasse de moi son confident ; qu'il me parle de ses fautes, de ses faiblesses, de ses amitiés et de ses haines, des livres qu'il préfère, des hommes qui l'ont encouragé ou repoussé, de l'opinion qu'il a de lui-même et des autres. J'entre ainsi en parfaite communion avec lui, avec son caractère personnel, qui explique sa pensée et son œuvre. Son livre devient un ami dont je connais le fort et le foible, et qui me guide

mieux que de plus ambitieux ouvrages dont le *moi* a disparu sous des formes solennelles. Ce n'est guère que dans de pareils épanchements et en d'intimes Biographies que le cœur humain se peut étudier à fond ; et j'en ai, je l'espère, à la satisfaction des Connaisseurs, démontré l'immense intérêt moral et littéraire dans ma petite *Dissertation sur l'Égotisme en Littérature.* Je soupçonne fort M. NODIER de n'avoir ainsi réduit les Œuvres de SÉNECÉ, que pour prouver malicieusement aux féconds écrivains de notre temps combien il faut peu de pages empreintes de naturel, de grâce et d'esprit, pour aller à la postérité. Avec deux ou trois petits contes, SÉNECÉ est sûr d'arriver où ne parviendront jamais les auteurs de maint gros livre que vous et moi nous connaissons pour nos péchés. Cela ne vous donnera-t-il point à penser ? Ce que j'aime aussi en SÉNECÉ, c'est son horreur des *mensonges littéraires.* Il y aura tantôt deux siècles qu'il s'élevait déjà contre cet art odieux de fabriquer des *Mémoires,*[1] qui est une des hontes de notre littérature. La prose de SÉNECÉ ne vaut point ses vers ; mais son indignation d'honnête homme méritait d'être signalée, bien

[1] *Remarques Historiques,* suivies de quelques observations critiques sur un livre intitulé : *Mémoires de M. Le Cardinal de Retz.*

qu'en s'attaquant au Cardinal de Retz, il n'ait pas eu la main heureuse. Quoiqu'il en soit, l'édition de M. NODIER est un chef-d'œuvre de typographie ; et, malgré le goût dominant, en Allemagne, pour la maculature et les caractères empâtés (comme s'il existait une espèce d'affinité attractive entre les écrivains les plus nébuleux et le papier brouillard), soyez convaincu qu'il n'est pas indifférent d'être bien ou mal imprimé. Tel livre, chéri des amateurs, et payé à grand prix, ne doit qu'à l'imprimeur d'être sauvé de l'oubli ; tant le beau, sous quelque forme qu'il se produise, donne la vie et assure la durée aux œuvres les plus minimes de l'homme !

NOTE B, Page 12.

Sur les Avantages de la Lettre Italique.

LA *lettre italique* a mille avantages qu'il serait trop long d'énumérer ici. Un auteur, par exemple, craint-il que la nuance trop fine, trop délicate, ou trop profonde de sa pensée ne soit pas saisie du lecteur, il se tire d'inquiétude par l'*italique*, qui frappe les yeux, provoque l'attention, et avertit le lecteur que l'auteur a une *intention* qu'on ne doit pas laisser échapper.

Vous avez, sans le savoir à coup sûr, et par la seule force de l'instinct, suivi, en employant ces caractères, les recommandations données par SWIFT aux Poëtes enclins à fouetter de leur vers les hommes politiques et les hommes d'État :

> Si vous voulez contre eux lancer un mot qui pique,
> Ayez soin qu'on l'imprime en la *lettre italique :*
> L'esprit échappe aux yeux *composé* simplement ;
> Mais, sous ce caractère, à l'aspect saisissant,
> Le lecteur le plus lourd flaire le trait plaisant.[1]

De tous les écrivains, il n'en est point qui fassent un plus grand usage de la *lettre italique* que les métaphysiciens, et, parmi ceux-ci, que les métaphysiciens allemands, heureux de trouver ainsi un moyen matériel de répandre du jour sur leurs pensées, et de l'ordre dans leur développement. Et, pour le dire en passant, et vous empêcher, en même temps, d'apprécier aussi mal la Belgique philosophique et morale que la Belgique politique et littéraire, c'est à cette obscurité, dont les philosophes allemands ont tant de peine à sortir, que leur noble science est redevable ici des préventions qui règnent encore contre elle. Nos yeux, habitués aux couleurs vives, brillantes et transparentes des écrivains

[1] Vous trouverez ces vers, dont je désespère de reproduire l'originalité, dans la Pièce intitulée *The Rhapsody* (Œuv. Comp. xiv. p. 329), véritable chef-d'œuvre d'ironie.

français, se familiarisent difficilement avec le clair-obscur de la métaphysique ; et la philosophie allemande ne prendra faveur parmi nous, que lorsqu'elle aura passé par une tête française, et subi l'épreuve de la langue la plus claire et la plus logique du monde. C'est ce qu'a parfaitement compris M. F. ANCILLON, qui a été un des premiers et des plus intelligents interprètes philosophiques entre la France et l'Allemagne. Voyez ses *Mélanges de Littérature et de Philosophie.*

NOTE C, Page 16.

Sur la Bibliothèque imaginaire de RABELAIS.

AVEZ-VOUS jamais lu, dans les deux volumes, " non moins utiles que délectables," des *Faits et dicts heroïques de Pantagruel*, le Chapitre VII du Livre II ? Si, non, lisez-le, sans plus tarder ; si, oui, relisez-le avec toute réflexion, et apprenez ce que peuvent recéler de fine malice, de critique acérée, de poignante satyre quelques titres de livres que l'on a cru souvent inventés à plaisir ou au hasard par l'auteur capricieux et débordant d'esprit et de licence. Le Catalogue de la *Librairie de Saint-Victor* n'est pas non plus

uniquement, comme le pensait Voltaire, un moyen pour Rabelais de se moquer des livres de théologie de son temps. Sous cette forme burlesque, audacieuse et toute nouvelle de *Livres imaginaires*, cet ingénieux moraliste, ce philosophe profond, ce réformateur déguisé, cet ennemi redoutable des sottises et des abus qui fourmillaient dans le monde social, politique, religieux, scientifique et littéraire, frappait sans qu'ils pussent se plaindre, ceux qui en vivaient et les soutenaient. Si l'on pénètre bien le sens de ces titres; si, sous leur enveloppe souvent grossière et obscène, on cherche la pensée hardie qui ne se cache qu'à demi, on verra que Rabelais n'épargne rien ni personne, et qu'il a pour tout ce qui l'entoure le plus profond dédain, le plus souverain mépris. Les Papes, les Cardinaux, les Moines, les Nobles, les Magistrats, les Avocats, les Médecins, les Gens de guerre, les Soldats couards et fanfarons, &c. &c. y sont criblés de ses traits. Il y fait prompte et sommaire justice des mauvais écrivains de son temps, des prédicateurs ridicules, des poëtes absurdes, des jurisconsultes et de leurs subtilités, des commentateurs et de leur pédantisme, des pédagogues et des sots livres qu'ils infligent à l'enfance. Il se moque de la théologie, de la philosophie scolastique, de la médecine empirique, de l'alchimie, de l'astro-

logie, de tout ce qui passait alors pour de la science. Les mauvaises mœurs des moines, des prêtres, des écoliers tombent également sous sa terrible férule. Puis, à l'abri sous cette bouffonnerie d'un genre nouveau, il fustige les prétentions exorbitantes de Rome, le trafic honteux des dispenses et des indulgences, le culte des reliques, les abus de la confession et de la vie claustrale, et il laisse entrevoir tout ce que lui inspire de colère et d'indignation l'esprit d'intolérance et de persécution des théologiens acharnés contre les philosophes, les hérétiques, les libres penseurs. En y regardant de près, vous trouverez, en résumé, dans cette Bibliothèque Rabelaisienne, des allusions pleines de l'érudition la plus variée, aux crimes, aux vices, aux erreurs, aux folies, aux billevesées théologiques, philosophiques et littéraires, dont la cynique censure est le fond des immortelles *Joyeuses Chroniques*. Aussi, nombre de savants ont travaillé avec ardeur à soulever le voile qui couvre cette collection railleuse et fantastique. BERNIER[1] aventure quelques explications qui ne sont point à dédaigner. DUFRESNY[2] admet

[1] A mon sens, son *Jugement* et ses *Observations sur la vie et les ouvrages de Rabelais* ont été trop négligés par les commentateurs.

[2] Œuvres Complètes, tom. v. *Parallèle d'Homère et de Rabelais.*

ingénument qu'il n'est pas assez érudit pour en sentir tout le sel. LE DUCHAT,[1] dans un long commentaire, se fait pardonner sa pesanteur par des détails gros de savoir et de connaissances étymologiques. ESMANGART et ELOI JOHANNEAU[2] y ajoutent des conjectures qui ne sont pas toujours heureuses. Enfin, les meilleurs traducteurs de Rabelais, l'Allemand FISCHART, l'Écossais URQUHARD, rivalisant avec lui d'esprit et de verve, font de ce nouveau genre de satyre d'habiles imitations, qu'ils adaptent d'une manière originale et piquante à leur temps et à leur pays.[3] Malgré les travaux de tous ces commentateurs, cette mine si profonde est loin d'être épuisée.[4] Il y a là, pour vous qui semblez

[1] LE DUCHAT a bien mérité de la littérature française. Personne n'a rendu à son mérite réel plus de justice que BAYLE, qui l'encourageait, le soutenait dans ses nombreux travaux. Tel savant, qui se pavane à l'Institut, n'a fait qu'habiller à la moderne les doctes recherches de LE DUCHAT.

[2] *Œuvres de Rabelais,* édition *Variorum.* Paris, Dalibon, 1823. Le nouveau commentaire historique et philologique des éditeurs a été jugé, en France, avec une extrême sévérité.

[3] Voyez aussi le *Dialogus Epithalamicus* de GELDORP, publié par Gabbéma, dans ses *Epistolarum ab illustribus viris scriptarum* centuriæ iii. Harl. 1664, in-12.

[4] C'est ce que vient de prouver, avec l'érudition bibliographique la plus étonnante, M. *Paul Lacroix,* dans l'ouvrage publié sous le titre de *Catalogue de la Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor au seizième siècle rédigé par François Rabelais commenté par le Bibliophile Jacob et suivi d'un Essai sur les Bibliothèques imaginaires par Gustave Brunet.* Paris, Techner, 1862, 1 vol. in-8°.—M. Paul

aimer les *livres imaginaires*, de riches filons à exploiter. Remarquez, je vous prie, que si Rabelais considère comme légitime l'emploi de cette arme facétieuse ; s'il en frappe cruellement parfois ses adversaires et ses ennemis personnels, il s'élève cependant avec une vive indignation contre ceux qui lui attribuaient des livres dont il n'était point l'auteur. Il n'entendait point raillerie là-dessus. *On m'en a*, dit-il, *meschantement supposé aucuns faux et infâmes ;* et il accuse de cette calomnie les *Cafards*, *Cagots*, *Matagots*, *Burgots*, *Patepelues*, *Porteurs de rogatons*, *Chatemites*, &c. &c. C'étaient les écrivains semi-officiels sous François Ier et Henri II.

Lacroix établit de la manière la plus satisfaisante, que "Rabelais, en inventant, ou plutôt en travestissant un titre de "livre, a toujours eu sous les yeux ou dans la pensée un livre "imprimé ou manuscrit, sinon plusieurs à la fois, comme points "de départ. C'est là, ajoute-t-il, ce qui distingue le catalogue "de la bibliothèque de Saint-Victor, de tous les catalogues de "livres imaginaires, qui ont été faits depuis à l'imitation de "Rabelais." (Note de l'Éditeur.)

NOTE D, Page 16.

Sur LEMONTEY.

LEMONTEY eut de bonne heure le bon esprit de renoncer à la vie politique : la faiblesse de son caractère l'eût toujours empêché d'y jouer un rôle digne de son talent, qui était incontestable. Imitateur de LUCIEN, en poussant même plus loin que lui l'extravagance de ses inventions, de STERNE, avec un peu de son affectation, de FRANKLIN, sans s'élever à la hauteur de sa simplicité, LEMONTEY conserva, dans ses fines observations sur les mœurs de son temps, un cachet d'originalité qui assure à ses écrits une certaine durée dans la mémoire des connaisseurs délicats. Ils remarquèrent, dès sa première édition, le *Récit exact de ce qui s'est passé à la Séance des Observateurs de la Femme, le Mardi 2 Novembre* 1802. Paris, 1803, in-18°. Dans ce petit volume, écrit avec une pureté de style pleine de recherche, et dont chaque phrase, chaque mot même offre un trait d'esprit soigneusement aiguisé, les plus vives épigrammes sont souvent présentées sous la forme de mémoires, de dissertations, de questions posées, de

livres projetés par les membres de la Société imaginaire dont les prétendus travaux sont spirituellement analysés.[1] Cette ingénieuse satyre, dirigée contre toutes les Académies en général, et en particulier contre une réunion de philosophes qui s'était formée à Paris sous le nom fastueux de *Société des Observateurs de l'homme*, fut pour le Directeur de la Police Littéraire un moyen de flatter les passions de Napoléon, et de justifier en quelque sorte sa haine et son mépris pour les *Idéologues*. Le petit volume de LEMONTEY eut le plus grand succès à la Cour. L'Empereur accueillait toujours d'un sourire caressant les livres où l'on se moquait de l'Homme, des Français et des Philosophes. LEMONTEY se permet aussi des détails et des traits qui se ressentent de la licence du Direc-

[1] En voici quelques-uns : *L'avocat des Dames, ou avis aux femmes pour la conservation de leurs droits en qualité de filles, d'épouses, de mères et de veuves*, avec cette épigraphe :

La beauté passe : la pauvreté reste.

—*L'art de la toilette est-il parvenu, sous le méridien de Paris, à son plus haut point de perfection*, &c. L'auteur du mémoire couronné démontre l'infériorité des plus belles toilettes de Paris et de Londres comparées à l'art déployé par les sauvages dans les forêts d'Amérique.—*Apologie de l'esclavage des femmes.* Le prix est décerné à un planteur de la Jamaïque, qui justifie cet esclavage.—*Histoire philosophique des poches*, de leur influence sur l'esprit d'ordre, les habitudes ménagères, &c.—*Dictionnaire des utilités de la femme.*

toire et du Consulat. On s'étonne qu'un écrivain si châtié dans la forme, ait été parfois aussi libre pour le fond. C'est surtout en écrivant sur les femmes qu'il importe de ne point alarmer leur pudeur. Un livre de morale satyrique qu'une femme ne saurait lire qu'en rougissant, est un mauvais livre, quelqu'en soit le mérite littéraire. Les Belges y reçoivent, en passant, le petit coup de patte obligé à cette époque. Il était fort difficile, il y a trente ans, d'être Français, homme d'esprit, et écrivain satyrique en faveur en haut lieu, sans nous lancer une bonne ou une mauvaise épigramme. On nous punissait ainsi de la répugnance bien prononcée que nous avions montrée à faire partie de la grande nation. M. Lemontey s'étonne qu'un peuple aussi *laid* et *aussi peu galant* que les Brabançons, ait, dans son ancienne législation, songé à affranchir les femmes en couche de toute poursuite ou saisie judiciaire, heureuse et touchante idée qui semble n'être point venue aux *Beaux* de Paris.

NOTE E, Page 16.

Sur Paul-Louis COURIER.

SALPÉTRÉ de la lecture de Rabelais, si je puis ainsi parler, COURIER ne pouvait manquer de recourir à ce genre de satyre, qui se prêtait si bien à ses fantaisies d'érudit. Ce n'est pas qu'il aimât à couvrir sa pensée du voile même le plus transparent: sa plume, hardie à dire la vérité, avait dans ses vives allures la brusque franchise du soldat et du frondeur, tempérée par un atticisme appris à une autre école que celle de Rabelais. Celui qui avait osé dire aux Français: "Vous êtes, si non le plus esclave, du moins le plus valet de tous les peuples," n'était pas homme à envelopper de timides précautions les traits qu'il lançait contre la corruption de l'ancienne noblesse et l'insolence de la nouvelle, contre le célibat des prêtres, la servilité des députés ministériels, l'avidité des courtisans, et l'abaissement des gens de lettres qui s'étaient laissés docilement enrégimenter sous un drapeau officiel par Napoléon. Aussi, dans les brochures que Courier disait posséder en manuscrit, et dont il annonçait, à la suite du *Pamphlet des*

Pamphlets, et sous forme d'*avertissement du Libraire*, la publication dès que la censure serait rétablie, les titres les plus piquants avaient une netteté d'expression qui rend inutiles les commentaires d'un futur Le Duchat. En voici quelques-uns :

De la PORNOCRATIE *en France, depuis Brennus jusqu'à nos jours*, avec une Dissertation sur le principe PORNOCRATIQUE dans les gouvernements de l'Europe.

Thèses contre les hérétiques, où l'on démontre *à priori* que le célibat des jeunes prêtres et la confession des jeunes filles sont principalement cause de la pureté des mœurs dans tous les États Catholiques.

EPISTOLA CRITICA *Doctissimo Viro* CHAMPOLLION-FIGEAC, dans laquelle on lui prouve, par les hiéroglyphes, qu'il ne sait ce qu'il dit sur les dynasties égyptiennes, attendu que jamais il n'y eut en Égypte que deux races de souverains, dites les DEMOBORUS et les ALIBORUS, depuis ALIBORON I[er] jusqu'à DÉMOBORON le grand.

La Police, avec le tact qu'on lui connaît, prit, dit-on, cette annonce au sérieux, et des mesures furent ordonnées pour empêcher que ces *livres imaginaires* ne fussent mis en vente. Je ne vous les cite pas tous textuellement : ces titres, où l'on verrait peut-être des allusions à notre propre

situation, pourraient, aux yeux du Parquet, être de nouveaux titres pour mériter notre renvoi devant Messieurs les Juges d'instruction. Après tout ce que nous avons subi, il n'y a rien d'*imaginaire* dans ces craintes.

NOTE F, page 17.

Sur FRANÇAIS *de Nantes.*

FRANÇAIS *de Nantes,* devenu, de Républicain fanatique, l'un de ces *Esclaves dorés et titrés* contre lesquels il avait tonné en 1792, et redevenu *Libéral* depuis la Restauration, écrivit dans la retraite plusieurs ouvrages qui ne manquent ni d'esprit ni d'originalité. Cependant, les services réels qu'il rendit aux gens de lettres sauveront, mieux que ne le feront ses livres, son nom de l'oubli. Vous trouverez, dans le *Manuscrit de M. Jérome,* espèce d'histoire allégorique du Peuple Français (Paris, Bossange, 1825, in-8°, p. 260), le titre d'un Livre imaginaire qui semble résumer tout le système politique de quelques hommes d'État du jour : *Œuvres posthumes d'Ali, Pacha de Janina, contenant les véritables principes du droit public, applicables aux gouvernements des peuples civilisés.*

NOTE G, Page 18.

Sur les Livres imaginaires Belges.

LA BELGIQUE, dans son impatience des jougs étrangers qui ont pesé sur elle, a souvent exprimé ce qu'elle éprouvait de frémissements intérieurs dans de curieux écrits satyriques, qui mériteraient bien aujourd'hui de fixer notre attention. Je n'en ferai point ici l'histoire. C'est un sujet que je me réserve de traiter ailleurs. Je me bornerai, pour le moment, à extraire d'un Pamphlet récemment imprimé, et distribué clandestinement, quelques titres de *Livres imaginaires*, composant ce que l'auteur nomme sa *Petite Bibliothèque Nationale.* C'est à la suite de certains procès de presse et des discussions aux États-Généraux, que cette brochure a vu le jour. Vous me permettrez de n'en point nommer l'auteur. Comme Bibliothécaire à La Haye, vous auriez droit peut-être à cette confidence; comme écrivain semi-officiel, vous comprendrez qu'elle ne serait pas sans inconvénient: vous avez des amis trop dangereux pour nous. Vous n'aurez point à vous *cotiser*[1] avec vos collègues

[1] *Ils se cotisent pour me comprendre,* disait, non sans impertinence, le fameux Comte de RIVAROL, en parlant des Allemands qu'il éblouissait du feu roulant de ses Bons-mots.



pour pénétrer le sens et voir la portée des titres suivants :

Essai sur les vérités morales, philosophiques, politiques, économiques, religieuses et littéraires qu'il est prudent, en Belgique, de ne discuter qu'entre la Poire et le Fromage. Dialogue entre Vous et Moi. Ne se vend, à Bruxelles, qu'entre Chien et Loup, loin du Palais de Justice, au profit des écrivains nationaux qui sont entre l'enclume et le marteau. Par le Père PRUDENT, 1 vol. in-8°.

École de Natation politique, ou l'Art de nager entre deux eaux, à l'usage des Députés qui traversent officiellement le Moerdyk en trois bateaux. Par l'Abbé FLOTTE, *de Liége.* Petit in-32.

De l'importance de l'Ordre Équestre dans le Plat-Pays. Par HOBEREAU, *Écuyer.*

Réponse à cette question proposée par l'Académie de Schaerbeeck : *Quelle est la meilleure voie pour s'élever au plus haut étage, la Chambre, ou l'antichambre? Par un* SECRÉTAIRE DE CABINET.

Du rôle des contribuables dans les gouvernements représentatifs. Par *Cornelius* AGRIPPE-TOUT, Ancien Ministre des Finances.

Traité des Cours, ou de l'influence de la Cour, de la Cour d'Assises, des Cours Prévôtales, de la Cour des Comptes, &c. *sur le bonheur, la moralité,*

et la richèsse des Nations. Par Jérémie MALENCOURT.

La Corde et les Cordons, Essai sur les moyens de punir et de récompenser proposés dans le Royaume des Pays-Bas, pour élever l'homme et le citoyen au sentiment de ses devoirs. Par Jack KETCH.

Essai sur le nouveau genre de comédie sérieuse, imitée en partie de l'anglais, qui se joue sur les théâtres nationaux de Bruxelles et de La Haye.— L'auteur, qui est un ancien souffleur, explique ingénieusement comment les acteurs, parlant deux langues différentes, finissent par s'entendre au dénouement, et comment le Public, admis gratis, mais sans droit de siffler ou d'applaudir, paye, dans le courant de l'année, tous les frais de la Représentation.

A la suite des *Poésies de* M. PH. LESBROUSSART, si nationales pour le fond, si françaises par la forme, se trouve l'analyse fort spirituelle d'un Poème Épique imaginaire, en 24 Chants, intitulé: L'*Héracléide*, par un jeune littérateur des environs de Bergerac, dont la verve s'est enflammée par les *glorieux* évènements dont la Péninsule a été le théâtre, en 1823. Il est impossible de faire d'une manière plus incisive justice de cet odieux attentat contre la liberté et l'indépendance des peuples.

Les écrivains que je viens de citer étaient mus par le patriotisme le plus pur et la plus juste indignation. Aussi, à quelle distance ils laissent derrière eux l'auteur Brabançon d'une Bibliothèque imaginaire, ou percent à chaque ligne des rivalités de métier et des haines personnelles! Dans ce libelle intitulé: *La Candeur Bibliographique, ou le libraire honnête-homme*, à Bibliopolis, 1776, in-12, l'Imprimeur Em. Flon est surtout attaqué avec cette platitude, cette grossièreté de style et de langage, qui distinguent presque tous les écrits du temps, et dont les milliers de Pamphlets écrits pendant la Révolution Brabançonne (où vous trouverez également une foule de *Livres imaginaires*), ont malheureusement répandu le goût en Belgique. Il n'y a pas un des 78 titres de *Livres imaginaires* composant le *Catalogue des Livres de fonds de MM. Emanuel et Kirié*, qui mérite d'être cité, pas même *La Logomanie, ou la démangeaison de parler*, en 10 vol. in-folio; pas même le *Traité de l'âme des Bibliographes, ouvrage qui répand des doutes sur son existence*, &c.

NOTE H, Page 18.

Sur les Livres Imaginaires Anglais.

POPE et le DR. ARBUTHNOT, dans les Cervantesques *Mémoires sur la vie extraordinaire, les ouvrages et les découvertes de Martinus Scriblerus*, spirituelle satire, restée malheureusement inachevée ;—SWIFT, dans le *Conte du Tonneau*, livre extraordinaire, tout empreint du génie de Rabelais, et qui faisait les délices de VOLTAIRE ; —le DR. KING, tantôt l'ami, tantôt l'adversaire du spirituel Doyen de St. Patrick, dans ses *Utiles transactions philosophiques*, où brille éminemment la tournure particulière de son esprit caustique ;—STEELE, dans le *Tatler* ;—STERNE, dans son inimitable *Tristram Shandy* ;—*Horace* WALPOLE, dans ses *Fugitive Pieces in verse and in prose*, charmant petit volume, sorti de son imprimerie particulière de *Strawberry-Hill*, où l'on trouve la table des Chapitres du grand ouvrage en 10 vol. in-folio, intitulé : *The History of Good-Breeding, from the Creation of the World to the present time*, et où il annonce qu'on peut se procurer séparément les 8 vol. concernant l'Allemagne ;—COLMAN et THOM, dans le *Connais-*

seur;—*Alexandre* CHALMÈRS, dans le *Projeteur;* —et enfin, récemment encore, W. HONE, dans ses petites feuilles volantes, qui ont souvent troublé un auguste sommeil;—tous ces écrivains ont dirigé, les uns de main de maître, les autres avec moins de succès, cette arme Rabelaisienne contre les erreurs et les folies de leur temps, et de tous les temps. *Le Rév.* W. BELOE, dans ses *Anecdotes of Literature*, rend compte d'une facétieuse satire, intitulée : *Paul's Church Yard, Libri Theologi, Politici, Historici Nundinis Paulinis* (*una cum Templo*) *prostant venales*, &c. Les partisans de Cromwell et les sectaires y sont vivement attaqués sous cette forme de livres imaginaires, de prétendus Actes du Parlement, cas de conscience, &c. &c. Mais BELOE ne parle point d'un ouvrage intitulé : *Serious and Comical Essays*, by a Person of Quality, Lond., J. King, 1710, à la suite duquel on trouve un Catalogue tout entier de Livres imaginaires, au nombre de plus de cent, avec cette épigraphe : *Hominem pagina nostra sapit.* Lunopolis, Printed for the Man in the Moon, 1707. Le titre de cette collection est à lui seul une curiosité : *A Catalogue of choice and valuable Books in most Faculties, viz. Divinity, History, Law, Physick, Travels, Voyages, Poetry, &c. of which the Unlearned, as well as the greatest Scholars, are the Authors; the*

Raw Country Girl, as well as the best Bred Lady at Court; the Peasant in his Leather Jerkin, as well as a Chaplain in Ordinary; an Old Woman who can never read or write, as well as a Collegiate Physician; and a Poor Illiterate Yorkshire Attorney, as well as a Serjeant at Law. N.B. The Books may be view'd at any Church, Exchange, University, Park, Playhouse, Inn, or Conventicle in England in Particular; likewise in other Parts.

Je ne connais point l'auteur de ce livre, qui pourrait prêter à un commentaire aussi long que ceux de Le Duchat et d'Esmangart; mais, à quelques rares exceptions près,[1] il s'est écarté

[1] Voici quelques-unes de ces exceptions:

Learning and Humanity great Strangers: a Farce, as 'tis acted at C—ridge (Cambridge) *with great applause; Written by Dr. B—ly* (Bentley).

Destructio Poesis, seu Musarum Ruinæ: An Oration spoken at Drury-lane, by Mr. D'—ey (Durfey), sticht neatly in Marble Paper.

An Elegy upon the Death of the Nine Muses: By Sir R. B. (Blackmoore).

The History of Faction from the Primitive to the Present Times, with Several New Schemes of Government and Seditious Principles, by Mr. L—ke, Dr. K—t, Dr. B—ll, and Mr. Ho—ey. Dedicated to the Observator.

Don Quixot improv'd; an Ingenious Romance; by Mr. D—ey (Durfey). *Six Vol. Fol. written at the request of several of the Mobility by Subscription.*

Lewis in a Fret; or Madam Maintenon troubl'd with the Vapours. A Play lately acted at Paris on the Account of the taking of Alcantara, &c. &c.

du bon exemple de ses prédécesseurs Anglais dans leurs imitations de Maître François; car il est à remarquer que ces grands écrivains satiriques ont conservé, dans les titres de leurs livres imaginaires, le caractère en général grave, sérieux, moral, philosophique de la littérature anglaise.[1] L'auteur des *Serious and Comical*

[1] Vous en jugerez par les exemples suivants, pris :

1° Dans POPE :

A complete Digest of the Laws of Nature, with a Review of those that are obsolete or repealed, and those that are ready to be renewed and put in force.

A Computation on the Duration of the Sun, and how long it will last before it be burned out.

A Demonstration of the natural Dominion of the Inhabitants of the Earth over those of the Moon, if ever an intercourse should be opened between them; with a Proposal of a Partition Treaty among the earthly Potentates, in case of such discovery.

2° Dans SWIFT :

An Analytical Discourse upon Zeal, histori-theophysilogically considered.

A modest Defence of the Proceedings of the Rabble in all ages.

A Description of the Kingdom of Absurdities.

A general History of Ears.

A Critical Essay upon the Art of Canting, philosophically, physically, and musically considered.

3° Dans STEELE :

A Treatise of Sternutation, or Sneezing, with the original custom of saluting or blessing upon that motion: as also with a Problem from Aristotle, showing why sneezing from noon to night was innocent enough, from night to noon extremely unfortunate.

A Controversy about the Existence of Griffins.

Discourse upon the nature of the lake Asphalites, or the lake of Sodom, being a very careful inquiry whether brickbats and iron will swim in that lake, and feathers sink; as Pliny and Mandeville have averred.

Essays, se croyant sans doute tout permis, comme *A Person of Quality*, met dans ses titres tant d'indécence et dans ses allusions personnelles tant de grossièreté, qu'il est impossible de les citer. Le DR. KING, Principal du Collège de St. Mary-hall, a entaché du même vice les livres imaginaires dont il a parsemé les notes de son poème extraordinaire (*The Toast*), pour lequel SWIFT professait la plus grande admiration. Les successeurs de ces écrivains, les *Essayistes* que je vous ai indiqués, sont rentrés dans la bonne voie; et, s'ils se raillent des vices et des ridicules de leurs compatriotes, c'est toujours dans un but élevé, et pour tâcher de les en corriger. Leurs catalogues de livres inventés à plaisir peuvent être mis dans toutes les mains: ces moralistes enjoués n'ont pas voulu que les femmes eussent à s'en interdire la lecture.

Parmi les productions les plus ingénieuses de ce genre, il en est une toute récente, où brillent tant de délicatesse, de tact, d'esprit, une connaissance si fine de la société et de ses travers, qu'une femme seule en peut être l'auteur. Dans son *Prospectus of a Plan for the improvement of fashionable circles, Royal intellectual Bazaar*, cet écrivain spirituel annonce la mise en vente de nombre de livres, d'essais, d'anecdotes, de plaisanteries, de critiques, de phrases toutes faites

sur les beaux-arts, la littérature, la politique, les sciences, la pluie, le beau temps, &c., pour améliorer, varier, animer la conversation dans un salon, au bal, à table, en voyage, à l'opéra, &c. Jamais le vide de ce vain parlage du monde qui retrécit l'esprit et affadit le cœur, n'a été exposé en traits plus vifs : c'est une petite satire des plus acérées, du meilleur goût et du meilleur ton. Jugez-en par les titres suivants :

Observations on New Publications, with blanks, to be filled up with the titles of such publications as they may appear. The observations are so ingeniously worded, that though they bear the stamp of well-digested criticism, they, in fact, commit the retailer to no opinion at all, so that they may risk them with perfect safety, without even having read or seen the books referred to.

Scandalous Anecdotes and Remarks, with blanks left to be filled up with names, according to the circumstances and taste of the retailer.

Stale and Inferior Jokes, so altered and furbished up, as to give them all the effect of Novelty, —and classified and numbered, so as to be introduced into conversation with ease and elegance, by purchasers of the slowest capacity.

Ten Observations on Operas in general, and on the London Opera in particular, introducing the

names, faults, and perfections of six distinguished professional singers, &c.

A similar Series of Observations on the Ballet, with the names of the Dancers at the Grand Opera at Paris; and a few cautious inuendos of the different establishments formed by such of the female dancers, as have engaged for the London Opera.

Sarcasms on the Want of Taste in England.

Ditto on English Climate.

Easy puns and jokes applicable to a great variety of dishes, from the fish to the fondu inclusive—adapted to the comprehension of a dull neighbour.

Easy Phrases on Politics and Finance, chiefly for the use of political ladies.

Six Lamentations on the deplorable State of the Country.

Six Rejoicings on the Prosperity of the Country.

Je vous fais grâce de tous les livres imaginaires anglais qui ont trait à la politique. Dans un pays comme l'Angleterre, où le gouvernement est l'affaire de tout le monde, où ce qu'on nomme *humour* n'est pas le privilège exclusif de quelques-uns, mais le trait distinctif de l'esprit national, la littérature abonde naturellement en ce genre de satire politique et personnelle. On en pourrait faire une riche moisson dans une foule de feuilles volantes, dont quelques unes ont été recueillies dans *The New Foundling Hospital for*

Wit, et dans nombre d'autres ouvrages, depuis le Catalogue en 63 articles du fameux THO. BROWN, de facétieuse mémoire,[1] jusque dans ce poème ambitieux, *The Pursuits of Literature*,[2] qui, après avoir eu les honneurs de 14 éditions et avoir servi d'aliment aux plus vives querelles littéraires, est aujourd'hui presque tout-à-fait oublié. Il faudrait des volumes pour faire saisir la portée de tous ces écrits qui, dans leur temps, ont joui d'une grande faveur populaire ; mais l'historien aurait grand tort de les négliger : ce sont autant d'indications des coups de vent de l'opinion auxquels étaient exposés les hommes

1 Voyez *Memoirs relating to the late famous Mr. Tho. Brown.* With a Catalogue of his Library.—London, printed and sold by *B. Brag*, at the *Blue* Ball, 1704, in-4° &c. 20 p.—J'en extrais ici quelques titres assez piquants :

The Dutch no enemies to Monarchy, shewn in a learned treatise of Herrings, proving them to be the King of Fish, written by the Famous Myn Heer Van Scobele, and dedicated to the States, in 12 vol. fol.

Passive obedience kick'd to the Devil, to which is added a comparison between the first fathers of the Church and the latter, in a letter from J. Toland to Andrew Marvel, at his Mansion House in Elizium, 4to.

The Golden Fleece, or the Way to build Castles in the air, set forth in a Sheet of large Royal Paper by the Mine Adventurers.

2 Par T. J. MATHIAS. Il y annonce la prétendue découverte, à Twickenham, dans la Villa de Pope, d'un nouveau chapitre des Mémoires de *Martinus Scriblerus*, intitulé : *The Art of secrecy in Campaigns by sea and land.* La 14ème édition de ce Poème, enrichie d'un nombre considérable de Notes, est de 1808.

d'État, les hommes de lettres, leurs fautes, leurs faibles, leurs succès, leurs revers.

NOTE I, Page 18.

Sur les Livres Imaginaires Allemands.

JE ne me permettrai point de faire ici de longues citations, et de vous renvoyer au *Catalogus Catalogum durabilis* de FISCHART, véritable chef-d'œuvre d'esprit et d'ironie, au *Catalogus von den raresten Büchern* (1720), aux nombreux écrivains facétieux dont abonde la docte et humoristique Allemagne: vous en savez à cet égard plus que moi. Mais qu'il me soit permis, à cette occasion, de m'étonner de l'oubli profond où l'Allemagne laisse tomber les productions de son plus grand écrivain satirique. Expliquez-moi, je vous prie, comment il se fait que JEAN FISCHART, cet émule de RABELAIS, ce génie plein de verve et d'originalité, que JEAN-PAUL place bien audessus du Curé de Meudon, ce poète moraliste d'une si grande élévation, cet éloquent traducteur de Marnix de Ste. Aldegonde, ce courageux censeur de toutes les folies et de tous les travers, n'ait point jusqu'à présent trouvé

un éditeur et un biographe digne de lui. Quoi ! dans un pays où la presse a gémi sous le poids des plus lourdes compilations, il ne se rencontre pas un homme de lettres, pas un Imprimeur qui ait la patriotique idée de recueillir les œuvres de l'homme qui, au seizième siècle, a, dans une langue inimitable, tracé le tableau le plus piquant, le plus animé, le plus vrai des mœurs de son temps ! C'est-là un symptôme des plus alarmants, car les époques de stérilité littéraire ont toujours été précédées d'un temps d'indifférence pour les chefs-d'œuvre anciens. Ne permettez point à des étrangers de se montrer plus soucieux que vous-même de la gloire littéraire de l'Allemagne. Donnez à votre pays, donnez à l'Europe, donnez à tous les admirateurs d'un esprit de la trempe la plus vigoureuse, une édition complète et soignée de ses œuvres. C'est-là une tâche plus digne de votre talent que celle qui vous est journellement imposée, au grand détriment des *bonnes* lettres.

NOTE J, Page 18.

Sur les Livres imaginaires Italiens.

JE ne vous donne point pour des modèles à imiter les Livres imaginaires d'*Antonio Francesco* DONI,[1] ce vendeur effronté de dédicaces ; et encore moins ceux de *Vincenzo* BELANDO.[2] Il y a dans ces derniers un luxe d'obscénité et de grossièreté qu'accompagne la plus déplorable disette de malice et d'esprit. Dans leurs trop nombreux écrits satiriques et facétieux, les écrivains Italiens de cette époque bravaient volontiers l'honnêteté. Le goût et la morale ont peu de reproches à faire à *Giulio* BRACCIALETTI.[3]

[1] *La Seconda Libreria de* A. F. DONI. *Venise*, 1551, 1555, 1557.

[2] *Lettere Facete, e chiribizzose, in lengua Antiga, Venetiana, et una à la Gratiana, con alguni Sonetti, é canzoni piasevoli Venetiani, e Toscani, &c. &c. El tutto composto é dao in luse da Vincenzo Belando* Sic dito Cataldo. Al illustro Signor Sebastian Zameti. In Parigi, appresso Abel l'Angelieri, 1588.

[3] Voyez *Della Dignita del Castrone, Discorso piacevole, distinto in tre Capi..., &c. Da Giulio* BRACCIALETTI *da Perugia.* Stampata in Macerata, et ristampata in Viterbo, 1601, in-4o — Il y a, dans *l'Indice Universale del famossissimo Gratiano, alias Partesana, della sua Eccellente Libraria,* deux ou trois titres assez piquants :

Il Gonella, tutte l'opere comentate da varii spiriti elevati, conuno trattato della sfacciatagine buffonesca, e suo rimedio tratto della

Mais, si les Mathématiciens peuvent puiser, dans la Bibliothèque supposée qui suit l'éloge de l'Ane et l'éloge de l'Ignorance (sujets qu'affectionnaient les savants), quelques indications curieuses, l'historien et le moraliste n'y trouveront rien à glaner. L'Italie nous a cependant donné un petit chef-d'œuvre en ce genre: c'est le *Prospectus d'une introduction à la Néréidologie*, par le Comte ALGAROTTI,[1] production pleine d'esprit, de savoir et d'atticisme, où l'auteur se moque avec une grâce parfaite des Pédants et des abus de l'érudition. Son introduction solennelle, où il établit que la Mythologie, qu'il promet de traiter à fond dans un ouvrage en 72 volumes, est la science la plus nécessaire aux progrès de l'humanité et la plus importante pour le bonheur de l'homme; l'analyse des Sept Dissertations Préliminaires; les sommaires des Chapitres de l'œuvre en 3 vol. in-4° sur les Néréides, .&c. sont profondément empreints de la grave ironie de SWIFT. L'auteur annonce que ce traité sera suivi de la *Napéologie*, de la *Limniadologie*, de *l'Amadriadoacribie*, sous

lettera, che scrive Marco Aurelio a Lāberto suo amico, come si può vedere alla tavola di dietro, citata a numero per numero al catalogo de gli ignorante.

[1] *Sinopsi di una introduzione alla Nereidologia, Trattato filosofico erudito critico;* Œuvres Complètes, Venise, 1792, tom. vi, p. 339.

forme de *Prolégomènes* au grand ouvrage. Rien de plus propre à nous faire réfléchir sur nos *difficiles nugæ* que cette plaisanterie de bon aloi.

NOTE K, Page 18.

Sur quelques Bibliographes qui ont fait allusion aux Livres imaginaires.

M. *Gabriel* PEIGNOT, à qui peu de choses échappent, a indiqué ce sujet dans son *Dictionnaire raisonné de Bibliologie,* Paris, 1802, tom. i, p. 330, au mot *Dénomination des Livres,* où il parle des *Livres promis* dont *Janson ab Almeloveen* a donné un Catalogue, des *Livres imaginaires,* tel, dit-il, que le Traité *De Tribus Impostoribus,* dont il est question dans BAILLET et LAMONNOYE. A cette occasion, il cite le grand nombre de plans ou de projets de livres publiés par LOESCHER.[1] Mais il ne poursuit point cette idée, et je n'ai pas souvenance qu'il l'ait reprise, plus tard, dans l'une ou l'autre de ses nombreuses publications. *Abraham* REES[2] donne à

[1] *Arcana Litteraria,* sive triginta librorum edendorum specimen. Wittemberg, 1700, in-4°.
[2] *Cyclopædia,* Lond. 1819, t. iv.

peu près les mêmes indications, en citant en outre un M. DUGONO, qui a, dit-il, produit un volume tout entier de projets de livres, s'élevant à plus de trois mille. Mais ni Peignot ni Rees ne parlent des Livres imaginaires comme d'une nouvelle forme de satire, dirigée d'abord contre le pédantisme, ses prétentions, ses ridicules, et appliquée ensuite d'une manière plus agressive et plus dangereuse à la vie sociale et politique. DISRAELI, qui aime les *Curiosités*, ne voit point non plus ce côté si curieux de ces productions fantastiques et facétieuses. Il se contente de s'élever contre les auteurs qui annoncent une foule de livres dont ils n'ont fait et ne feront jamais que les titres. *Étienne* PASQUIER, animé de la même indignation, les nommait les *gascons de la Littérature.* Il faut cependant une certaine habileté pour usurper ainsi, sans faire œuvre, une réputation d'homme de lettres : il est facile de ne point écrire un livre ; il l'est moins de se faire considérer comme si on l'eût écrit, ou comme capable de l'écrire.

NOTE L, Page 19.

Sur quelques Livres imaginaires historiques.

IL est impossible de bien connaître certaines époques de l'histoire de France, sans étudier, avec les explications qui les accompagnent d'ordinaire, les Livres supposés, où l'opinion publique se manifestait avec une incroyable licence. C'est ainsi que la *Bibliothèque de Madame Montpensier*, publiée dans le Journal Historique de Henri III et Henri IV, par L'ESTOILE, et commentée avec un rare savoir par LENGLET DUFRESNOY et LE DUCHAT, jette sur la Cour de France et sur ses principaux personnages, un jour qui fait frémir. C'est ainsi que l'*Inventaire des livres trouvés en la Bibliothèque de Maître Guillaume*, également enrichi des commentaires de LE DUCHAT, révèle quelques unes des secrètes intrigues de la Ligue et du règne de Henri IV. C'est ainsi que, dans la *Bibliothèque du Roi Guillemot*,[1] LE NOBLE se livre, sur la

[1] Voyez *La Pierre de touche politique.* Rome, Francoville Aletophile (Paris) Octobre 1688—Novembre 1691, et les *Œuvres complètes* de Le Noble, en 19 vol., Paris, 1718. Ces écrits se distinguent par un grand acharnement contre la maison d'Orange et contre Guillaume III en particulier. Outre la *Bibliothèque*, vous y verrez *le Couronnement du Roi Guillemot et de la Reine Guillemette; Le Festin du Roi Guillemot*, &c.

Cour de Guillaume III, aux plus odieuses insinuations, qui prouvent combien on haïssait et combien on craignait, en France, ce profond politique. De tous les Pamphlets satiriques de ce genre, le plus rare, et l'un des plus curieux, est celui qui fut répandu clandestinement, à Paris, en 1615, sous le titre de *Bibliothèque imaginaire de Livrets, Lettres, et Discours imaginaires*, 16 pages in-8°. Aucun commentateur, que je sache, ne s'en est occupé. Le Duchat ne l'a point connu. C'eut été une bonne fortune pour lui, car ce pamphlet abonde en allusions politiques d'une grande portée, écrites avec une âpreté, une verdeur de langage fort remarquables.

Dans toutes ces productions qu'accueillait avec la plus grande faveur l'esprit narquois et caustique des Parisiens, on voit ce que le peuple pensait des Princes et de leur politique, des Grands et de leurs luttes, du haut-clergé et de ses débordements, des courtisans et de leurs mœurs infâmes, de la fidélité de leurs femmes, de la chasteté de leurs filles, de l'avidité des financiers, de la probité des magistrats. L'immoralité profonde de la Cour et de tous ceux qui y jouaient un rôle est exposée, dans ces titres de Livres imaginaires, sans ménagement aucun, et en termes si licencieux, que toute cita-

tion est impossible. Le ton plaisant, léger et badin fait encore ressortir ce qu'il y a de hideux dans ce tableau. Ces traditions ont été fidèlement suivies, depuis cette époque jusqu'à la Révolution Française, depuis RABELAIS jusqu'au Père DUCHÈNE, par tous ceux qui se sont faits les censeurs peu moraux des immoralités de la France.

NOTE M, Page 19.

BACON *et* RABELAIS.

RABELAIS est du petit nombre d'écrivains Français allégués par BACON, celui qu'il cite le plus fréquemment et avec le plus d'affection. On sent, à chaque page de ses *Essais de Morale*, qu'il est plein de la lecture des *Essais* de MONTAIGNE, et qu'il ne fait souvent qu'en résumer la substance, d'une maîtresse main, habile à ce genre d'analyse nerveuse et profonde ; mais il les cite rarement d'une manière textuelle. Pour RABELAIS, il y fait de nombreuses allusions, il le nomme, il invoque plaisamment et gracieusement son autorité jusque dans ses plus profonds Traités. Si, ce qui ne me paraît point douteux, BACON s'est parfois inspiré des idées admirables

de RABELAIS sur l'éducation et sur la réforme des études ; si, comme tous ceux qui en savaient pénétrer la *doctrine absconse*, il connaissait à fond LE LIVRE ; les anecdotes sur RABELAIS, l'espèce de légende populaire qu'on lui a faite, lui étaient tout aussi familières. C'est que BACON, à l'âge le plus important pour l'esprit de l'homme, de 16 à 19 ans, a vécu, étudié, réfléchi dans les lieux mêmes qui étaient encore pleins des souvenirs du grand maître en Pantagruélisme. On sait avec quel empressement, avec quelle intelligente curiosité BACON, tantôt à Paris, tantôt en Province, recherchait l'intimité des hommes distingués et lettrés, qui faisaient leur Bréviaire des "Inestimables Chroniques." C'est là que se forma son humeur vive, badine, enjouée, qui le soutint au milieu de ses plus graves études, qui ne l'abandonna jamais, même au sein des plus cruels revers, et qui fit de lui l'homme le plus aimable d'Angleterre. BACON était de la famille de ces grands esprits qui savent se dérider, et qui considèrent la gaieté comme nécessaire à la santé du corps et de l'esprit. Aussi, aimait-il la plaisanterie et la maniait-il bien ; et il était grand collecteur et grand diseur de bons-mots et d'apophthegmes. LE DUCHAT (les Pédants ont parfois d'étranges audaces) lui reproche, comme une faute de tact et de goût, d'avoir rappelé qu'en

recevant l'extrême-onction, RABELAIS s'était écrié : *Je suis prêt au grand voyage: on vient de me graisser les bottes.* Comme si les dernières paroles des mourants, ou celles qu'on leur prête, n'étaient point, surtout quand il s'agit d'un homme de génie, une étude digne d'un observateur aussi fin et aussi profond que BACON.[1] Ailleurs, LE DUCHAT insinue que BACON a pris un *Livre imaginaire* de la Bibliothèque de St. Victor pour un livre véritable. Le savant et pesant LE DUCHAT se montre en tout ceci ou bien ignorant ou bien léger. Il faut être Commentateur né, pour ne pas voir qu'en alléguant le *Formicarium Artium,* qu'il nomme, dans la Table des Matières, *Liber Rabelesius,* BACON plaisantait, se jouait, et ne prenait point ce titre au sérieux. Citons ses propres paroles :[2]

" Assurément il est permis à chacun de se jouer de lui-même et de ses occupations. Qui sait donc si par hasard cet ouvrage ne serait pas tiré de quelque vieux manuscrit de cette fameuse Bibliothèque de St. Victor dont Maître François Rabelais a donné le Catalogue ? Car on y trouve un livre portant pour titre *Formicarium Artium.* Quant à nous sans doute nous n'avons fait que former un petit tas de poussière sous lequel

---

[1] Voyez *Apophthegms new and old.* Bacon fait aussi ressortir l'art, l'habileté, la parfaite connaissance du cœur humain avec lesquels RABELAIS rapprochait les hommes et opérait des réconciliations.

[2] *De la Dignité et de l'Accroissement des Sciences,* liv. vi. ch. 1.

nous avons serré une infinité de grains des arts et des sciences, afin que les fourmis pussent trotter vers cet asile et s'y reposer quelque peu avant de se remettre à l'ouvrage."

C'est dans le deuxième de ses *Essais de Morale, On Unity in Religion,* que Bacon, tout en semblant craindre qu'on ne l'accuse de légèreté, s'appuie d'une manière curieuse, et dans les termes suivants, de l'autorité d'un Livre imaginaire de Rabelais :

"When Atheists, dit-il, and profane persons do hear of so many discordant and contrary opinions in religion, it doth avert them from the Church, and maketh them to sit down in the chair of the scorners. It is but a light thing to be vouched in so serious a matter, but yet it expresseth well the deformity. There is a master of scoffing that in his catalogue of books of a feigned library, sets down this title of a book, 'The Morris Dance of Heretics :' for indeed every sect of them hath a diverse posture, or cringe, by themselves, which cannot but move derision in worldlings and depraved politics, who are apt to contemn holy things."

Croiriez-vous qu'aucun des nombreux traducteurs français des Essais de Bacon n'a reconnu Rabelais dans ces mots : "*A Master of scoffing,*" qu'ils traduisent par *un certain Bouffon, un Bouffon de profession ?* Croiriez-vous que, sous leur plume ignorante, "*The Morris Dance of Heretics*" est devenue : *Les Cabrioles et singeries des hérétiques,* comme s'ils n'eussent jamais entendu parler de *La Morisque,* danse des plus populaires, qui, venue d'Espagne, se naturalisa bientôt

en Flandre, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse,

> Les Suysses dancent leurs Morisques
> A tout leurs tabourains sonnans,[1]

et devint, en France, l'accompagnement obligé des Fêtes et Festins ?

Je ne mets point au nombre des *Livres imaginaires* ceux dont Bacon ne nous a laissé que les titres, et qu'il nomme *Libri desiderati.* C'était une forme que prenait sa pensée pour indiquer, dans les sciences et les lettres, des lacunes qui n'ont point encore été comblées.

Il ne faut pas être BACON pour apercevoir ce qui manque encore à toutes les branches des connaissances humaines. Dans toute carrière scientifique ou littéraire, combien n'y a-t-il point d'idées heureuses, d'utiles sujets, de séduisants canevas de livres qui se présentent à l'esprit du penseur ardent, et dont il espère, un jour, pouvoir enrichir le monde ? Il n'est, hélas ! donné à personne de réaliser la centième partie de ce qu'il conçoit ou projette. Je voudrais du moins que chacun de nous recueillît religieusement ces premiers germes, et laissât, sous forme de *Libri desiderati*, des indications dont nos successeurs pourraient tirer parti. Il y aurait quelque conso-

[1] COQUILLART, *Le Blason des Armes et des Dames.*

lation à penser que tant de projets avortés ne mourront point avec nous, que d'autres, plus heureux, les pourront exécuter, et qu'ils en feront remonter jusqu'à nous la paternité.

Note N, Page 19.

Sur la Bibliothèque imaginaire de Sir Thomas Browne.

Sir *Thomas* Browne, médecin, philosophe, naturaliste, qui avait une érudition aussi variée, aussi profonde que celle de Rabelais, imita à sa manière le Catalogue de la Librairie de St. Victor, et composa une Liste des plus curieuses, non-seulement de Livres imaginaires, mais d'antiquités, de tableaux, de raretés imaginaires de toute espèce, sous le titre de *Musæum clausum, or, Bibliotheca abscondita.* Ne cherchez point dans ce catalogue l'humeur railleuse et bouffonne de Rabelais. Écrivain d'une incomparable originalité, Sir Thomas Browne n'eût pas voulu rabaisser jusqu'à la facétie sa prose toujours poétique et majestueuse. Ce n'est pas que l'absurdité de certains ouvrages de son temps échappât à son œil exercé : il faut voir même avec quel dédain il parle de quelques traités de

philosophie et de théologie sortis de la plume d'écrivains supposés capables, et indignes cependant d'occuper un moment de loisir, encore moins d'une étude sérieuse; productions propres, dit-il, à être placées dans la Bibliothèque de Pantagruel, ou reliées avec le *Tartaretus, De Modo C.....* Mais la satire personnelle n'allait point à cette rêveuse et puissante imagination, à cet esprit élevé et profondément religieux, à ce moraliste Chrétien, qui ne voulait point qu'aucun désaccord troublât son amour ardent pour ses semblables. Dans les 25 à 30 titres de Livres composant sa *Bibliotheca abscondita,* il n'y a pas un seul trait contre un seul de ses contemporains. Mais quel est le savant, l'antiquaire, le philosophe, le naturaliste, le bibliophile qui n'eût désiré posséder les livres suivants:

A Poem of Ovidius Naso, written in the Getick language, during his Exile at Tomos; found wrapt up in wax, at Sabaria, on the frontiers of Hungary, &c. &c.

The Letter of Quintus Cicero, which he wrote in answer to that of his brother, Marcus Tullius, desiring of him an account of Britany, wherein are described the Country, state and manners of the Britons of that age.

A Submarine Herbal, describing the several vegetables found on the rocks, hills, valleys, mea-

dows, at the bottom of the sea, with many sort of alga, fucus, quercus, polygonum, gramen, and others not yet described.

EPICURUS, *De Pietate.*

SENECA'S *Epistles to St. Paul.*

The Commentaries of Sylla the Dictator.

Duo Cæsaris Anti-Catones, or the two notable books writ by Julius Cæsar against Cato; mentioned by Livy, Sallustius, and Juvenal; which the Cardinal of Liege told Ludovicus Vives were in an old library of that city.

NOTE O, Page 35.

Sur la fureur qui règne en Allemagne de faire des Livres.

LES Allemands ont eu, pour les guérir de cette maladie, un Docteur peu indulgent en *Wolfgang* MENZEL. Il y a du trait, de l'esprit, de la verve dans la description suivante qu'il en fait:[1] "Die "Deutschen thun nicht viel, aber sie schreiben "desto mehr. Wenn dereinst ein Bürger der "kommenden Jahrhunderte auf den gegenwär-"tigen Zeitpunkt der deutschen Geschichte

[1] *Die Deutsche Literatur.* Stuttg., Geb. Franckh, 1828, 2 vol. in-12.

" zurückblickt, so werden ihm mehr Bücher als
" Menschen vorkommen. Er wird durch die
" Jahre, wie durch Repositorien schreiten kön-
" nen. Er wird sagen, wir haben geschlafen
" und in Büchern geträumt. Wir sind ein
" Schreibervolk geworden und können statt des
" Doppeladlers eine Gans in unser Wappen
" setzen. Die Feder regiert und dient, arbeitet
" und lohnt, beglückt und straft bei uns. Wir
" lassen den Italienern ihren Himmel, den Spa-
" niern ihre Heiligen, den Franzosen ihre Thaten,
" den Engländern ihre Geldsäcke, und sitzen
" bei unsern Büchern. Das sinnige deutsche
" Volk liebt es zu denken und zu dichten, und
" zum Schreiben hat es immer Zeit. Es hat
" sich die Buchdruckerkunst selbst erfunden,
" und nun arbeitet es unermüdlich an der
" grossen Maschine."

Que pensez-vous, Monsieur, de ce petit tableau? Et que deviendra votre *Aletheia* au milieu de ce déluge de livres? Pour être juste cependant, MENZEL aurait dû reconnaître que leur poussière n'a point étouffé le patriotisme de la jeune Allemagne; que les Universités les plus prolifiques en livres, en thèses, en dissertations, ont aussi produit les plus nombreux bataillons de défenseurs de la Patrie, et que FICHTE lui-même leur a enseigné à sortir des

profondeurs de leur *moi*, pour combattre l'oppresseur de l'Europe.

Note P, Page 38.

Sur la modestie des Érudits.

L'HISTOIRE du Pédantisme, de ses progrès, de ses grandeurs, de sa décadence momentanée, de sa moderne renaissance, serait un sujet digne de votre docte plume. Le Pédantisme a l'organisation la plus tenace. Le Ridicule même ne le tue point. Il triomphe des satiristes les plus mordants, des moralistes les plus amers, dont les traits pour nous en corriger sont restés impuissants. Au fond, le Pédantisme est immortel.

Mais, si l'arrogance des érudits, leurs prétentions, leurs querelles, leurs petites et misérables vanités ont été un inépuisable sujet de bonnes plaisanteries, je voudrais que l'on rendît justice à la simplicité, à la candeur, à la modestie des véritables savants. Le nombre en est plus grand que ne le pensent des esprits trop chagrins. Le Piémontais RAFAELE[1] a, dans son doux langage, des paroles pleines de charme à ce sujet : " Piena, dit-il, è la storia letteraria di esempli

[1] *Della Condotta de' Letterati.* Torino, 1780, in. 12, p. 209.

"insigni di modestia. Ella risplenda ad ogni "tratto nelle opere del sovrumano *Agostino*, "del magno *Gregorio*, del soavissimo Abbate "di Chiaravalle, e degli altri SS. PP. e Dottori "della Chiesa . . . . Gran lode avea per tal pregio "*Antonio Magliabechi* . . . . *Carlo du Cange* era "anch' egli uom modestissimo."

Voilà, Monsieur, de nobles exemples, qu'il est bon d'avoir constamment sous les yeux.

PIÈCE JUSTIFICATIVE.

LE Recueil publié par M. MÜNCH est intitulé: ALETHEIA, *Zeitschrift für Geschichte, Staats- und Kirchenrecht, herausgegeben von* DR. E. MÜNCH. Lüttich, gedruckt und in Commission bei J. de Sartorius Delavaux; Aachen, bei J. A. Mayer, 1829, in-8°, de 145 pages.

C'est à la page 127, qu'on lit, sous le titre de: *De la Langue nationale des Pays-Bas, et des derniers arrêtés qui y ont rapport*, l'introduction suivante, que je traduis presque littéralement:

"Dans plusieurs Provinces Méridionales des Pays-Bas, on a "agité, depuis quelques années, la question de savoir laquelle, "des trois langues principales qu'on parle dans le Royaume, "doit être considérée comme celle du plus grand nombre d'habi- "tants, et par conséquent comme la langue dominante et natio- "nale, et jusqu'à quel point on doit limiter l'usage des autres "langues dans les actes publics, la procédure devant les Cours "de Justice, les actes d'administration, et les autres pièces offi- "cielles. Par les sophismes spécieux de quelques hommes qui "ont un intérêt particulier *et tout-à-fait personnel*[1] à propager la "langue française, beaucoup de personnes bien pensantes ont "été induites en erreur, et croient que la langue française est la "langue maternelle de quatre millions d'habitants, et que ceux- "ci sont opprimés par deux millions de Hollandais. De là, les "réclamations violentes et réitérées de plusieurs jurisconsultes, "pour obtenir le libre usage de la langue française dans les actes "mentionnés ci-dessus. Les journaux se sont emparé de cette "question avec un empressement particulier; et, quoique M. VAN "DE WEYER, l'un des principaux Rédacteurs du *Courrier des*

[1] L'âme se réfléchit dans les motifs qu'elle prête aux actions des hommes. On dirait M. MÜNCH incapable de comprendre qu'on peut défendre avec désintéressement les intérêts généraux.

" *Pays-Bas* (autrefois organe du parti libéral),[1] ait publié lui-" même un écrit *en faveur de la langue flamande*, il n'a pourtant " jamais été question de cette dernière (langue, sans doute ?). " Depuis, le gouvernement a pris en considération les vœux " manifestés de différents côtés; et, par deux Arrêtés, datés du " 29 Août 1829, il a satisfait, sous ce rapport, à toutes les " plaintes raisonnables.[2] Aussi, le Ministre de la Justice a-t-il

[1] Depuis que le *Courrier*, répudiant l'esprit de parti, toujours étroit et exclusif, veut et réclame la liberté pour tout le monde, pour les Catholiques, comme pour les Protestants, comme pour les philosophes, &c. il a perdu toute faveur auprès de M. MÜNCH et de certains hommes qui osent encore se nommer libéraux, eux qui ne veulent de liberté que pour eux seuls, qui la monopolisent, l'exploitent à leur profit, et s'en servent comme d'une arme contre leurs adversaires ! Faut-il ajouter que le *Courrier* ne regrette nullement la perte de pareils auxiliaires, intolérants apôtres d'une liberté qu'ils ne comprennent pas, et dont ils se montrent si peu dignes.

[2] Je n'entamerai point une polémique avec Monsieur MÜNCH sur cette question si souvent examinée, si rebattue, qu'à moins de faire un traité *ex-professio*, il n'y a quasi plus rien de neuf à dire. Ce n'est pas qu'il ne soit bon d'y revenir, et souvent, et toujours, jusqu'à ce que les *plaintes raisonnables* soient réellement satisfaites. Mais ce n'en est pas ici le lieu. Si tout ce qui a été dit jusqu'à ce jour, dans les brochures, dans les journaux, au sein de la Représentation nationale, n'a pas convaincu M. MÜNCH, c'est qu'il y a chez lui parti pris de ne l'être point. Je me borne, en conséquence, à renvoyer, non le Rédacteur de l'ALETHEIA, mais les personnes *bien pensantes*, aux dernières publications et aux nouvelles pétitions adressées à la Chambre. C'est la meilleure réponse à des raisonnements destinés

A n'imposer qu'aux gens qui ne sont point d'ici.*

L'histoire de la proscription du français en Belgique, de ceux qui ont attaqué et de ceux qui ont défendu notre langue, serait un curieux chapitre d'histoire contemporaine. On y verrait, d'une part, la médiocrité envieuse, abusant du pouvoir mis en ses mains par le hasard, et appelant, comme auxiliaires, des Docteurs et des Professeurs étrangers, à peine échappés de l'école; et, d'autre part, tout ce qu'il y a dans le pays de philosophes, de publicistes, de jurisconsultes, de littérateurs distingués, les Van-Meenen, les D'Elhoungne, les Doncker, les Tarte, les Barafi r les Plaschaert, &c. protestant unanimement contre cette mesur odieuse et impolitique.

* MOLIÈRE.

" répondu à une pétition de plusieurs Avocats de Bruxelles
" comme on devait s'y attendre, mais d'une manière fort laco-
" nique. La *Gazette des Pays-Bas* a traité cette question, de
" même que la justesse des Arrêtés et de la Réponse ministérielle,
" sous le rapport de l'Histoire et du droit public, dans un
" article fort intéressant, (N° 248 et 249), dont nous donnons ici
" la traduction, parce qu'il serait possible que, dans un autre
" pays, on se laissât induire en erreur, par les criailleries d'un
" parti, et qu'on se fît une idée tout-à-fait fausse sur un point
" qui, dans ce pays-ci, est des plus essentiels."

Suit la traduction de deux longs articles de la *Gazette*, et, ce qu'il y a de bizarre, en note, le texte français des deux Arrêtés et de la Réponse ministérielle. Nouvelle inconséquence de M. MÜNCH ; car, pour lui, il ne doit y avoir qu'un seul texte officiel ; à moins que ce ne soit tactique et prudence, pour cacher à ses lecteurs d'outre Rhin les *beautés* du style Néerlandais de ces deux Arrêtés.

TABLE DES AUTEURS

Cités dans la Lettre à M. MÜNCH *et dans les Notes.*

"Vengamos aora a la citation de los Autores . . . que los acote todos desda la A hasta la Z."

CERVANTES.

G 2

TABLE DES MATIÈRES.